

GEO HISTOIRE

MAI-JUIN 2012

N° 3

Venise GEO HISTOIRE



697 - 1697

VENISE

Les doges, l'empire, la République



BE: 750 € - CH: 12 CHF - CAN: 14 CAD - D: 11 € - ESP: 8 € - GR: 8 € - IRL: 7,50 € - ITA: 8 € - PORTUG: 8 € - TND: 9 TND - Zone CFA: 6 000 XAF - Zone CFP: 6 000 XPF - Zone CFA: 11 000 XPF.

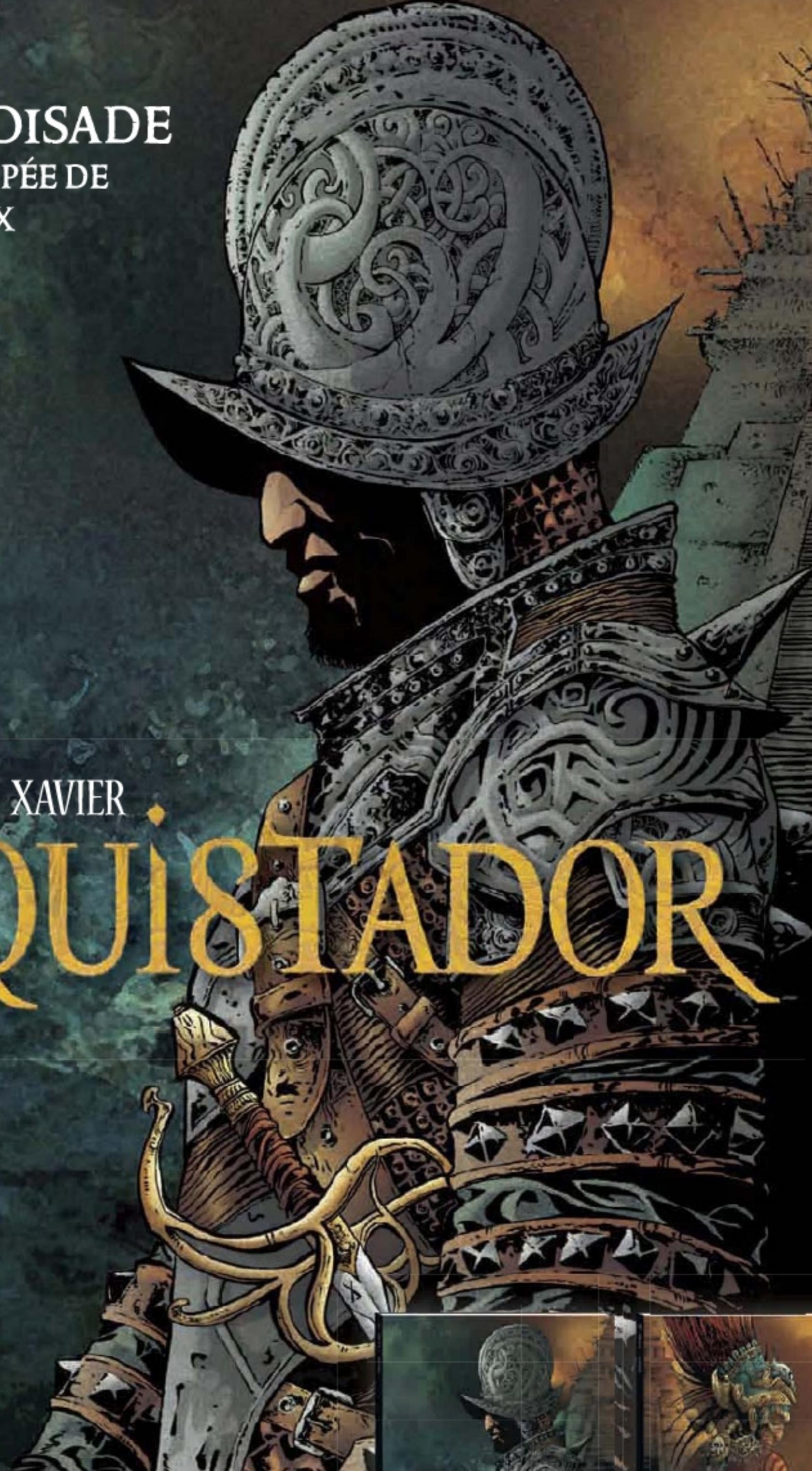
EN SUPPLÉMENT 24 PAGES D'IMAGES ET DE RÉCITS INÉDITS

1945-1975 : mémoire
de la France ouvrière

1913 : voyage chez les
descendants de Gengis Khan

APRÈS
MURENA ET CROISADE
LA NOUVELLE ÉPOPÉE DE
JEAN DUFUAUX

DUFUAUX | XAVIER
CONQUISTADOR



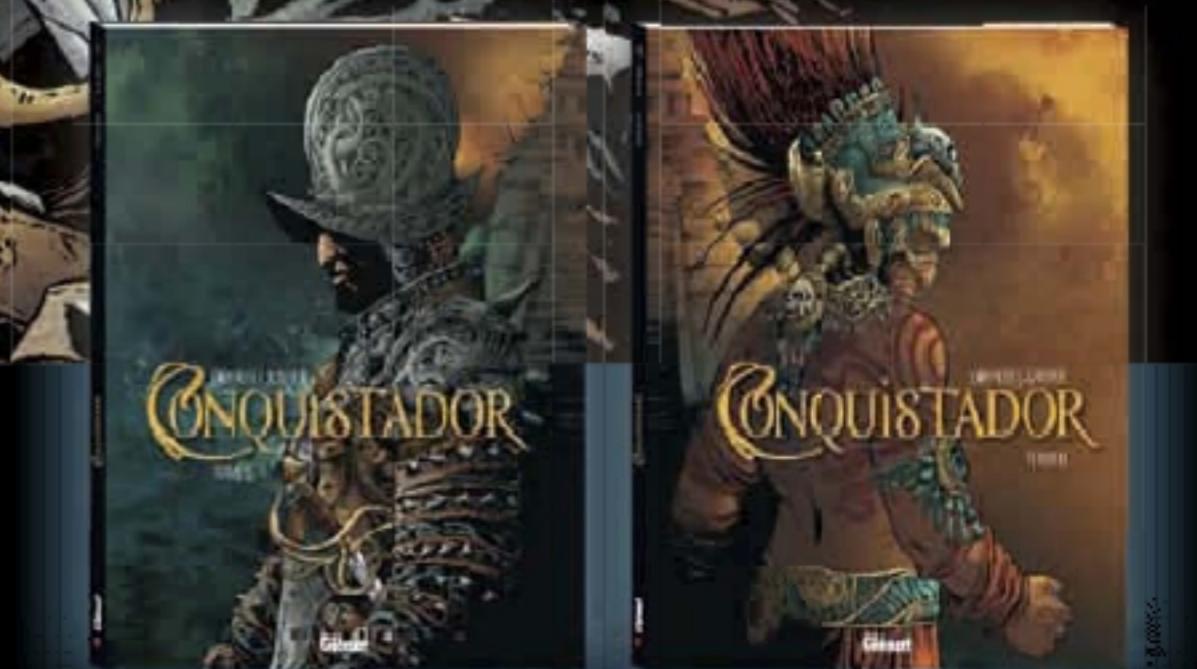
Tenochtitlán. An 1520.
Un trésor inimaginable attise les convoitises d'un groupe de mercenaires.
Mais dans l'empire de Moctezuma, on ne défie pas les dieux impunément.

AU RAYON BD

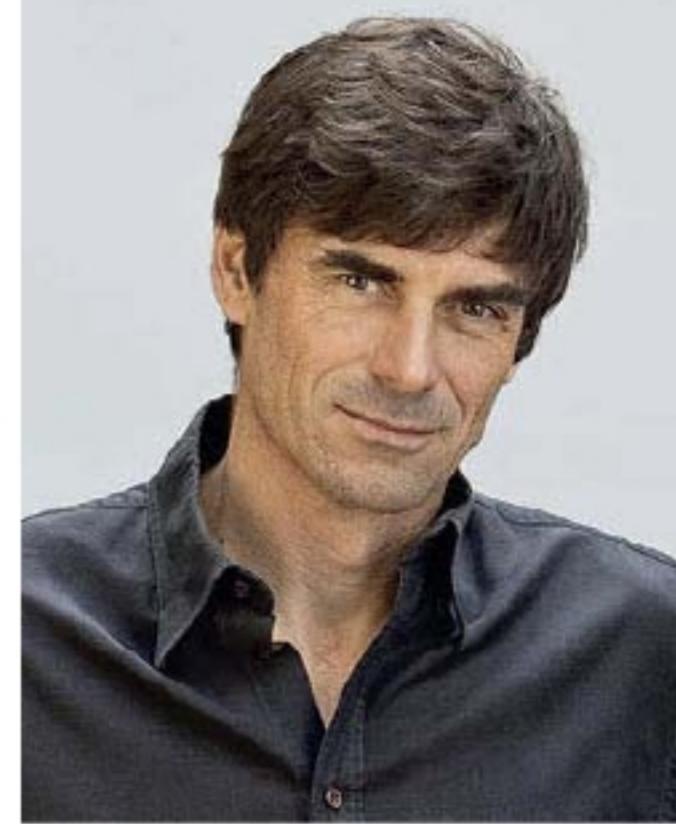
Glénat

25 AVRIL 2012

NOVEMBRE 2012



Venise, merveilleuse fatalité



Derek Hudson

Signe de l'histoire ? Au moment où nous réalisons ce numéro, l'information tombe. Des chercheurs américains de l'université de San Diego ont constaté, relevés GPS à l'appui, que Venise s'enfonce plus rapidement que jamais. Au rythme de 2 millimètres par an, 20 centimètres pour les cent prochaines années. Cinq fois plus que la vitesse jusqu'à présent admise. En cause : le mouvement naturel de la plaque Adriatique, qui abaisse la ville ; et le réchauffement climatique, qui provoque une élévation du niveau des eaux. La nouvelle a provoqué une réaction de deux ordres, alarmiste d'un côté, optimiste de l'autre. «On verra si cela se réalise, Venise en a tant vu...»

Une merveilleuse fatalité. L'histoire de la Sérénissime, que nos journalistes ont rassemblée pour vous dans ce numéro de *GEO Histoire*, est inscrite dans cet oxymore. «La boue et le génie», comme le dit l'un de nos auteurs, Cyril Guinet, qui retrace les origines de Venise (lire page 20). Les arrivants qui s'installèrent, à partir du VI^e siècle, furent des réfugiés, venus de Trévise, de Padoue ou du Frioul, chassés par les Lombards. Ils avaient tout abandonné et durent tout construire. Assécher des étangs, combler des canaux, en creuser d'autres, bâtir des ponts... La vie de Venise fut, et reste, une longue bataille pour apprivoiser l'eau. L'eau qui protège et l'eau qui envahit. L'eau qui ouvrit à la ville les portes du monde, l'eau qui ronge.

Peut-être est-ce cette existence à fleur d'eau, cette douce précarité, qui fut aussi la source de la vie.

A Venise, depuis bien longtemps (lire page 70), et surtout depuis que la ville n'est plus une capitale économique, la fête est inscrite dans les murs. Venise a vu naître l'opéra public, Monteverdi et Vivaldi en devinrent les maîtres. Quel écrivain, notamment tous ceux qui ont séjourné au célèbre hôtel Danieli, n'a pas rêvé d'y construire le décor de l'une de ses œuvres ? «Je ne raconterai pas Venise, dont tout le monde a parlé», disait Maupassant, qui en avait peut-être assez... Quel peintre aussi n'a pas déposé son imaginaire entre les canaux ? Véronèse, Le Tintoret ou Le Titien dans ces absides cachées et sur ces ciels d'église. Monet, Turner, Signac, chacun y est allé de sa touche. Aucune ville au monde ne fut autant peinte que Venise au XIX^e siècle. Plus près de nous, Klee, Zao Wou-Ki, Music et maints artistes contemporains ont dessiné le portrait de cette noyée aux yeux doux.

Venise est une invention, dit un autre de nos auteurs. Une chimère devenue réalité, dont nous vous proposons de lire ici la naissance et l'âge d'or. La fin de vie sera-t-elle celle d'une cité-Titanic, avalée dans sa tombe marine ? Celle d'une sorte d'Île de Pâques italienne, dont il restera, en bord de lagune, quelques statues et façades de palais ? En attendant, Venise est un livre d'art et d'histoire qui nous rappelle que l'élégance est fragile, la beauté éphémère, et qu'il n'y a jamais loin de la dorure à la fissure. Mais n'est-ce pas pour cela exactement qu'elle nous fascine ?

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

SOMMAIRE



6 PANORAMA

Les hauts lieux de l'histoire

La cité n'a cessé de mettre en scène sa puissance et son pouvoir pour conforter son mythe. Visite guidée de ses monuments les plus glorieux.

18 GUIDE

Les 30 sites qui comptent

Le plan de Venise pour retrouver les lieux historiques cités dans ce numéro.

20 LES ORIGINES

Une ville posée sur les flots

Les premiers habitants de la lagune n'avaient ni bois ni pierres, ni eau potable. Construire une ville sur l'eau paraissait un défi impossible. Et pourtant...

28 L'EMPIRE

A la conquête des mers

A partir du X^e siècle, la petite cité de Venise a démarré son expansion en Méditerranée. Quatre cents ans plus tard, elle en était la maîtresse. Récit en quatre épisodes de la naissance d'une thalassocratie.

40 L'ARCHITECTURE

Que cachent les façades du Grand Canal ?

A la fois résidences et entrepôts de marchandises, les palais vénitiens sont les symboles des fortunes gagnées pendant l'âge d'or du commerce maritime.

52 LA VIE QUOTIDIENNE

Venise racontée par ses peintres

Les tableaux de Vittore Carpaccio, Gabriele Bella ou Francesco Guardi ne sont pas seulement des chefs-d'œuvre. Ils révèlent aussi des informations très détaillées sur la vie quotidienne.

66 LA MUSIQUE

L'opéra, une passion qui valait de l'or

En 1637, ouvrit près de la place San Marco, le San Cassiano, premier théâtre au monde consacré à l'art lyrique. Il fut aussitôt salle comble.

70 LE CARNAVAL

Que la fête commence

A partir du XVI^e siècle, le déclin économique de Venise s'amorce. La cité se console en devenant la capitale européenne des plaisirs et des jeux d'argent.

78 LA SAUVEGARDE

L'île qui ne voulait pas être engloutie

Confrontée aux défis posés par l'assaut conjugué des flots marins et fluviaux, la cité n'a cessé d'inventer de nouvelles parades.

84 SAGA

La folle cavalcade des chevaux de Saint-Marc

Avant de se retrouver au fronton de la basilique, le quadriga en bronze a décoré l'hippodrome de Constantinople, puis l'arc de triomphe du Carrousel, à Paris.

86 CHRONOLOGIE

Quatorze siècles d'un destin à part

Doges, carnaval, ghetto, opéras... L'histoire de cette République fut en tout point originale.

87 LITTÉRATURE

Les fantômes de l'hôtel Danieli

Balzac, Sand, Musset... Une foule d'écrivains et de poètes ont contribué à rendre célèbre l'ancien palais.

94 POUR EN SAVOIR PLUS

Beaux livres, romans, guides et films pour explorer la Cité des Doges.

98 DOCUMENT

Souvenirs d'une France ouvrière

Pendant les Trente Glorieuses, le photographe Gérald Bloncourt a suivi les travailleurs qui ont fait tourner les usines et conquis de nouveaux droits.

108 EXPLORATION

Un Auvergnat chez les descendants de Gengis Khan

En 1913, Stéphane Passet, jeune photographe de Clermont-Ferrand, traversa la Russie puis la Mongolie. Il en rapporta des images uniques.

120 À LIRE, À VOIR

Livres, DVD, conférences

L'empire maya, la création de la nation italienne, les relations franco-russes et l'histoire des Noirs de France.

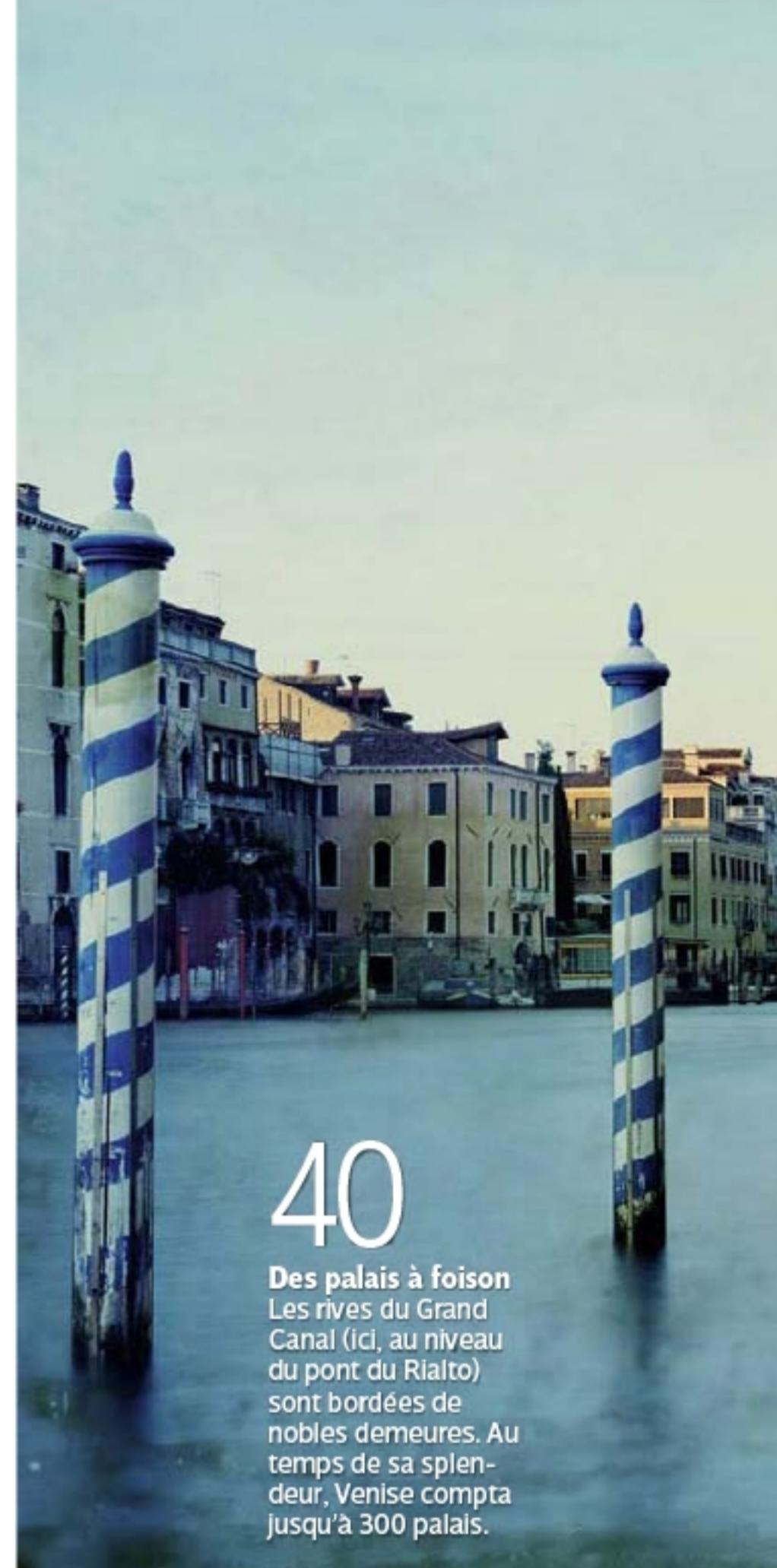
124 POLITIQUE

Et Lamartine imposa la démocratie

En 1848, le poète devint chef du gouvernement français.

130 GEO NOUVEAUTÉS

Coffret cadeau et livres.



40

Des palais à foison

Les rives du Grand Canal (ici, au niveau du pont du Rialto) sont bordées de nobles demeures. Au temps de sa splendeur, Venise compta jusqu'à 300 palais.



20

Un chantier dantesque

Pour édifier une ville sur l'eau, les Vénitiens ont fait preuve de génie.



Eric Vandeville / Gamma



52

La vie vénitienne en tableaux

Ce combat de bâtons, décrit par le peintre vénitien Gabriele Bella, était un divertissement très populaire au XVIII^e siècle.

Scala archives, Florence

87

L'hôtel des écrivains

C'est au Danieli, l'un des palaces les plus réputés au monde, que descendirent Balzac, Musset et Sand, Proust ou encore Pierre Loti.



Museo Correr - G dagli Orti / The Picture Desk

Moonscape



MIXTE

Papier issu de sources responsables

FSC® C021803

Photo de couverture :
Le Môle vu du bassin de Saint-Marc, XVIII^e siècle,
Canaletto. Archives Alinari, dist. RMN.

Abonnement :
cartes jetées à l'intérieur du magazine sur Tirage France.

PANORAMA

LES HAUTS LIEUX DE L'HISTOIRE

La cité n'a cessé de mettre en scène sa puissance et son pouvoir pour conforter son mythe. Visite guidée de ses monuments les plus glorieux.





Venise créa ici sa légende

LA PLACE SAINT-MARC, IX^E SIÈCLE

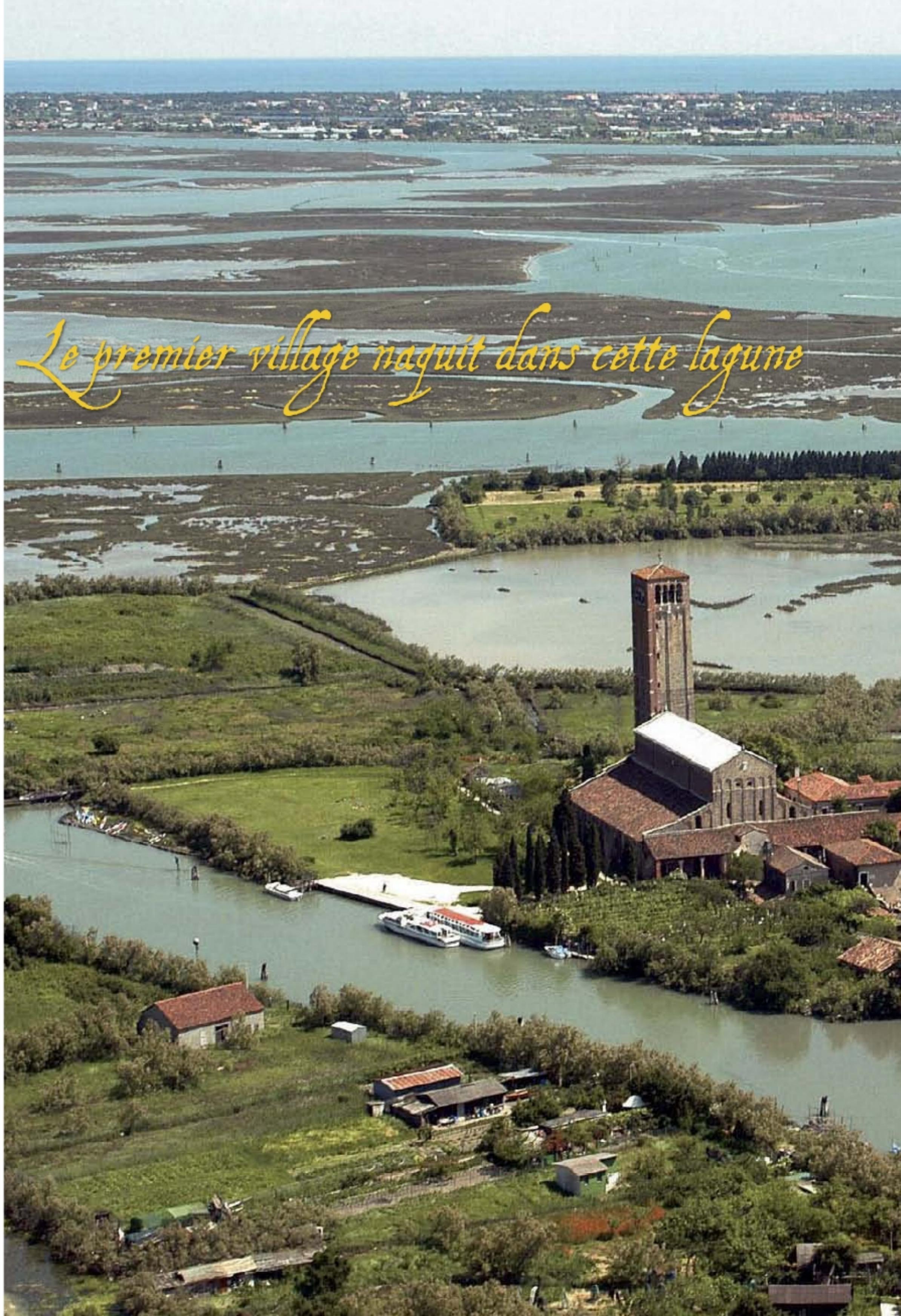
Dominée par son campanile, haut de 98,6 mètres, l'une des places les plus célèbres au monde aurait pu s'appeler place Saint-Théodore, du nom du saint byzantin auquel était jadis dédiée une église jouxtant la basilique. Le premier saint patron de la lagune trône toujours au sommet de l'une des deux colonnes qui gardent l'entrée de la place Saint-Marc. Mais au faîte de l'autre colonne, le lion de saint Marc semble l'ignorer. Au IX^e siècle, deux marchands dérobèrent dans une chapelle égyptienne les reliques de l'évangéliste, qu'ils rapportèrent à Venise. La tradition disait que Marc avait fait naufrage dans la lagune et était appelé à y revenir. Belle coïncidence : la cité en plein essor se cherchait un nouveau protecteur qui ne soit affilié ni à Rome ni à Byzance. Le lion de saint Marc, créature amphible, devint donc l'emblème de la cité-Etat. Venise, petite langue de terre ayant « épousé la mer », était parée pour devenir la grande puissance occidentale du Moyen Age.

«La Piazza San Marco», huile sur toile de Canaletto, vers 1730. Metropolitan Museum, New York.

TORCELLO, X^e SIÈCLE

Les Goths en 402, les Huns en 452, les Ostrogoths en 493, et enfin les Lombards en 578 : dès la fin de l'Empire romain, la lagune du nord-ouest de l'Adriatique servit de refuge aux habitants fuyant l'avancée des Barbares. Temporaire d'abord, l'exode se fit bientôt permanent, et massif. Les Frioulans s'installèrent à Grado, les Padouans à Malamocco et les Trévisans créèrent des villages sur les îles riaitines et à Torcello où, en 639, fut édifiée la basilique Santa Maria Assunta (en photo). L'inscription en latin, gravée à gauche du chœur, est l'archive la plus ancienne de l'histoire vénitienne. Torcello devint l'île la plus peuplée et la plus riche de la lagune. Au X^e siècle, elle comptait 10 000 habitants, dix églises et plusieurs couvents. Mais son déclin fut aussi brutal que sa fortune. Deux cents ans après, l'envasement des canaux et la malaria contrainirent ses habitants à migrer vers Burano, Murano, ou encore «Rivus Altus», le futur Rialto, où le pouvoir politique s'était désormais fixé.

Le premier village naquit dans cette lagune









LE PALAIS DES DOGES, XIII^E SIÈCLE

A l'origine, les doges étaient de simples fonctionnaires byzantins. Devenus indépendants, ces «duc» de Venise furent tentés de se faire rois et de s'assurer une succession héréditaire. Mais le coup de force du doge Pietro IV Candiano, en 976, échoua sur un soulèvement populaire. Les institutions furent alors repensées pour dissuader les tentatives de ce genre. Premier magistrat de la République et incarnation de la majesté de l'Etat dont il était le serviteur, le doge était désigné par une assemblée aristocratique et cette élection soumise à l'examen d'une sorte de Conseil constitutionnel. Dans le but de limiter le pouvoir personnel, une nouvelle réforme instaurant un mode de scrutin d'une redoutable complexité fut introduite en 1268. Le palais ducal, à la fois résidence et siège de l'autorité du doge, demeurait propriété du «peuple» – l'actuel palais (ici, la cour intérieure) fut construit en 1340. Ainsi, la cité réussit-elle à se prémunir des luttes factieuses qui déchirèrent les autres communes italiennes au Moyen Age.

«Le Couronnement du Doge sur l'escalier des Géants», huile sur toile de Francesco Guardi, XVIII^e siècle. Musée du Louvre.

LE GRAND
CANAL,
XV^E SIÈCLE

«C'est la voie la plus belle et la mieux construite au monde», s'extasiait en 1495 Philippe de Commynes, ambassadeur du roi de France Charles VIII à Venise. Inspiration majeure des peintres de la cité, ce «boulevard» serpentant sur 3,8 kilomètres fut jusqu'à la chute de la République la vitrine ostentatoire de la richesse accumulée par les plus illustres lignages vénitiens. Le long de ses deux rives, distantes de 50 à 70 mètres l'une de l'autre, fanfaronnaient ainsi quelque 120 palais familiaux, bâtis comme autant de symboles d'une réussite politique, militaire ou commerciale, voire les trois à la fois : demeures des doges Gritti ou Dandolo ; résidence d'Angelo Emo, dernier amiral de la flotte vénitienne ; palais gothique des Giovanelli ou des Belloni... C'est aussi sur cette artère qu'étaient organisés les cortèges nautiques célébrant alors l'hégémonie de Venise sur l'Adriatique.

L'avenue la plus riche du monde



«Le Grand Canal et le palais Bembo», huile sur toile de Canaletto, XVIII^e siècle. Coll. particulière.





Bières du monde

NOUVEAUTÉ



La bible des bières du monde !

Ce livre unique explore la bière, un breuvage synonyme de dégustation, d'expérience, d'échange et de voyage. Au fil des pages, vous pénétrez dans le vaste monde des brasseries : plus de 800 brasseries sont répertoriées et vous y découvrez les notes de dégustation détaillées de plus de 1700 bières... Que ce soit dans le Yorkshire, à Dublin, Prague ou encore chez soi, ce guide apprendra aux amateurs, débutants ou confirmés comment savourer ce doux mélange de malt et de houblon.

Un livre qui révèle tout le savoir-faire et toute la tradition de ce breuvage ancestral !

Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

REF : 12289

Editions Prisma
19,5 cm x 23,5 cm - 352 pages

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Whiskies du monde

BEST-SELLER

Un livre à consommer sans modération !

Prenez la route du whisky : de l'Écosse aux États-Unis, en passant par le Japon, aucun terroir n'est oublié ! Comment se fabrique le whisky ? Quels sont les différents types ? Comment bien le déguster ? Toutes les questions trouvent leur réponse dans ce livre très complet avec :

- des cartes pour parcourir les routes du whisky,
- les plus grandes distilleries et leurs secrets de fabrication,
- les visuels de plus de 700 références, répertoriées et commentées,
- de nombreux et instructifs commentaires de dégustation.

Partez pour un voyage inédit parmi les meilleurs whiskies du monde !

Editions Prisma
19,5 cm x 23,5 cm - 354 pages

REF : 11912

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

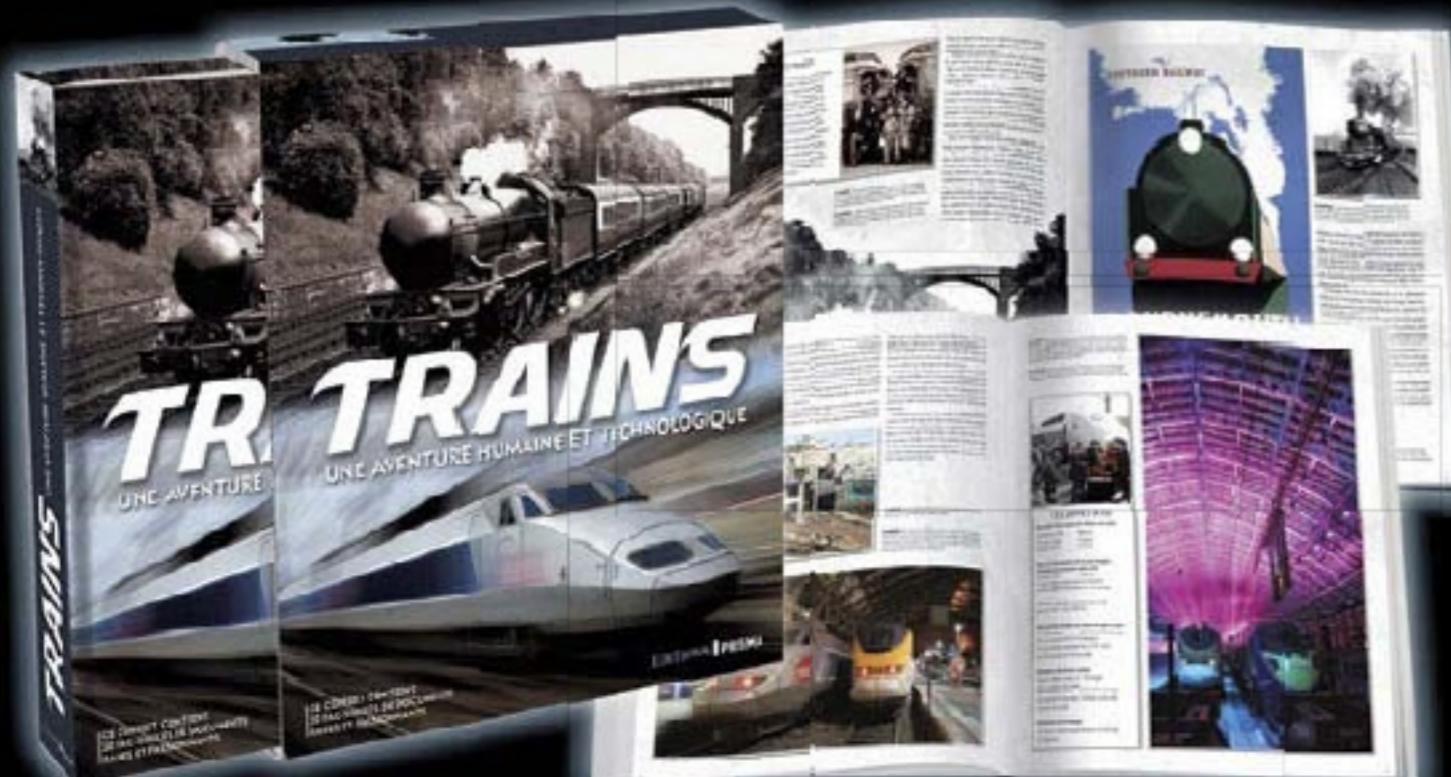


Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

Coffret Trains

NOUVEAUTÉ



Une aventure humaine et technologique

Voici l'histoire d'une merveilleuse machine qui a changé la face du monde. Des origines du rail, aux trains électriques en passant par le TGV d'aujourd'hui, ce coffret richement documenté vous emmènera à la découverte du monde fascinant des trains. 20 fac-similés de documents d'époque vous font pénétrer dans cet univers : certificats de contrôle technique de 1863, articles sur l'Orient-Express... Plongez au cœur de cette invention majeure qui a toujours passionné les hommes à travers les siècles !

28,3 x 24,5 cm - 96 pages

Prix non-abonnés : 35 €

Prix abonnés : 33,25 €*

REF : 12260

SANTA MARIA DELLA SALUTE, XVII^E SIÈCLE

L'embouchure du Grand Canal est dominée par la colossale silhouette de l'église Santa Maria della Salute. Une fille baroque née de la peste. La terrible épidémie de 1348 avait déjà conduit Venise à ouvrir les premiers lazarets d'Europe, sur l'île Santa Maria de Nazareth. La dernière vague de 1630-1631, qui faucha le tiers des habitants – près de 50 000 personnes –, donna naissance à la Salute, bâtiment octogonal supporté par plus d'un million de «pali» (pieux en bois). Le 22 octobre 1630, alors que la ville était déjà terrassée, le Sénat décida de dédier l'église à la Vierge Marie afin qu'elle secoure la cité et réconforte les survivants. On confia le projet à l'architecte Baldassare Longhena. Le doge Nicolas Contarini, qui souhaitait l'église aussi prestigieuse qu'originale, n'en verra jamais la réalisation. Il mourut, le 2 avril 1631, un jour après en avoir posé la première pierre.

Une église pour conjurer la peste



«Entrée du Grand Canal», huile sur toile de Marieschi, vers 1735. Musée du Louvre.



LES LIEUX CITÉS DANS NOS ARTICLES

IX^e-XIV^e siècle

- 1 Lagune (page 83)
- 2 Place Saint-Marc (p. 6 et 64)
- 3 Basilique Saint-Marc (p. 84)
- 4 Palais des Doges (p. 10)
- 5 Arsenal (p. 32)
- 6 Fondaco dei Tedeschi (p. 38)
- 7 Basilique de San Zanipolo (p. 74)
- 8 Palais Bembo, disparu en 1800 (p. 12)
- 9 Grand Canal (p. 12)

XV^e siècle

- 10 Scuola Grande di San Rocco (p. 14)
- 11 Pont Santa Fosca (p. 58)
- 12 Ca' D'Oro (p. 42)
- 13 Palais Centani (p. 44)
- 14 Ca' Dario (p. 48)
- 15 Palais Foscari (p. 46)
- 16 Palais Dandolo (Hôtel Danieli, p. 87)

XVI^e siècle

- 17 Eglise San Giorgio Maggiore (p. 20)
- 18 Palais Corner della Ca' Grande (p. 50)
- 19 Pont delle Tette (p. 70)
- 20 Pont du Rialto (p. 26)

XVII^e siècle

- 21 Santa Maria della Salute (p. 16)
- 22 La Dogana (p. 38)
- 23 Théâtre San Cassiano (p. 66)
- 24 Théâtre Zanipolo, disparu en 1748 (voir p. 66)
- 25 Théâtre San Samuele, disparu en 1894 (p. 66)
- 26 Théâtre San Giovanni Crisostomo, devenu théâtre Malibran (p. 66)
- 27 Théâtre San Moïse (p. 66)
- 28 Théâtre Sant'Angelo, disparu en 1803 (p. 66)

XVIII^e-XIX^e siècle

- 29 Théâtre de la Fenice (p. 66)
- 30 Cimetière de San Michele (p. 26)



1 LAGUNE



LES TRENTE SITES QUI COMPTENT

Sur ce plan de Venise, les chiffres indiquent les lieux historiques, disparus ou existants, qui apparaissent dans ce numéro de GEO Histoire.



Une ville posée sur les flots

Ses premiers habitants n'avaient ni eau potable, ni bois, ni pierres. La surface constructible faisait aussi défaut. Les inondations et les séismes, eux, étaient fréquents. Il aura fallu du génie et du courage pour que jaillisse enfin de la lagune, celle qui passera à la postérité comme « La Sérénissime ».





San Giorgio sauvé des eaux

Cette surprenante vue de la basilique, est extraite du livre de photos de Silvia Camporesi, « La Terza Venezia », paru aux éditions Trolley. La façade de San Giorgio Maggiore n'est qu'à une dizaine de mètres des vagues du bassin de Saint-Marc.

Partout des ouvriers s'activent. Perchés sur un échafaudage, certains enfoncent des pieux dans la vase à grands coups de maillet. Tout à côté, des charpentiers construisent un barrage de planches. Plus loin, des manœuvres, pataugeant dans la boue jusqu'aux genoux, creusent des rigoles pour évacuer l'eau vers un chenal. Autour d'eux s'étend un vaste marécage, cloaque parsemé de roseaux, infesté de moustiques et que parcourrent sans cesse des barques chargées de terre, de boue, d'immondices... Bienvenue dans la lagune de Venise, à la fin du VI^e siècle de notre ère.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser ces hommes à s'installer, avec femmes et enfants, dans cet endroit où l'on ne trouve ni eau potable, ni bois, ni pierre pour bâtir ? Tout simplement la peur. En 538, les Lombards – des Germains venus de la mer Baltique –, ont envahi le nord de l'Italie et déferlé sur les côtes de l'Adriatique. Partout, les populations locales ont fui pour se réfugier le long des cordons littoraux et sur les îles. « Ils n'avaient aucun espoir de rentrer chez eux un jour », explique l'historien Jean-Claude Hocquet, auteur notamment de « Venise et la mer ». « La preuve : ils ont emporté avec eux leurs ustensiles de cuisine et les reliques sacrées de



Des incendies très fréquents

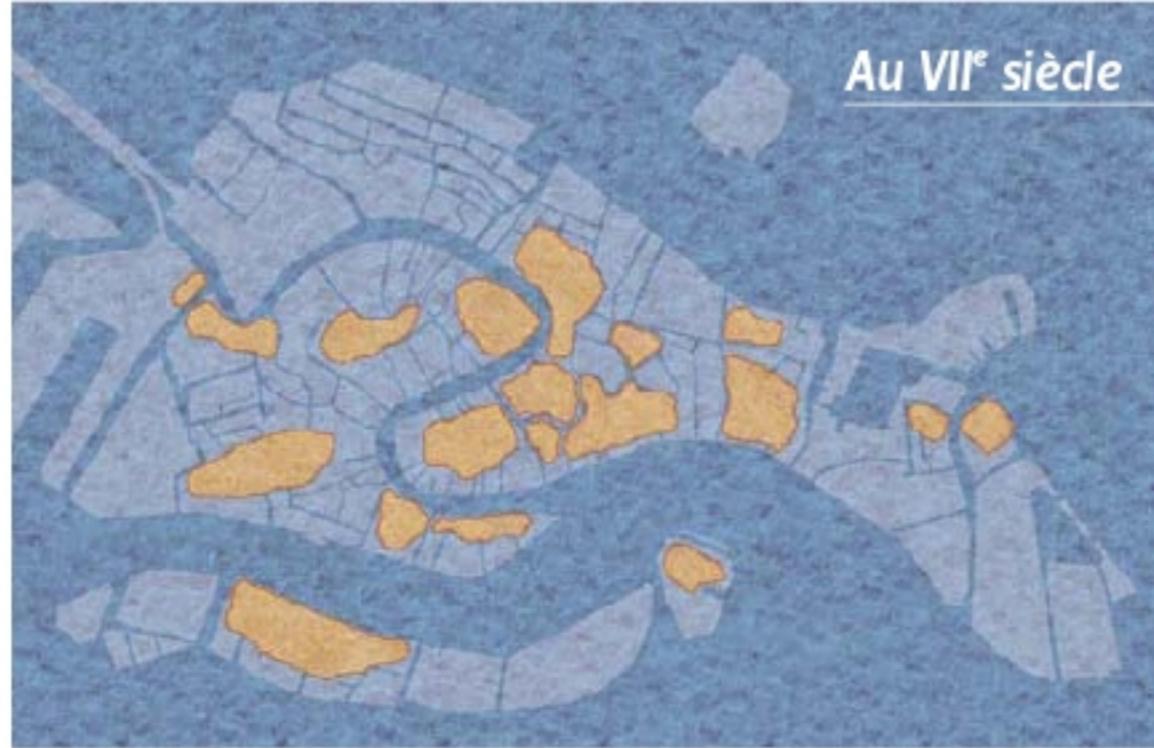
Cette enluminure du XI^e siècle montre des Vénitiens qui fuient les flammes en emportant leurs biens. En bois jusqu'au XIV^e siècle, la cité avait aussi pour ennemi le feu.

leurs saints. » Les premiers réfugiés de la lagune viennent de Trévise, d'Aquilée, de Padoue ou du Frioul. Que trouvent-ils en arrivant ? Un delta fangeux, d'où émerge un chapelet de 116 îlots, et où vivent déjà quelques pêcheurs et sauniers dans des conditions précaires. Les réfugiés s'installent : ils n'ont pas d'autre choix. Au moins sont-ils à l'abri. Le labyrinthe de chenaux qui les entourent, et où l'on ne circule qu'en barque, les protège plus sûrement que les plus épais des remparts des cités de la terre ferme.

« Ils se sont établis en priorité sur les terrains à sec, mais rapidement la place a manqué. Alors, ils ont commencé à grignoter sur l'eau, poursuit Jean-Claude Hocquet. Ils ont asséché des étangs, comblé des

canaux, en ont creusé d'autres. Ils ont récupéré les techniques des sauniers et sont devenus des experts en hydraulique. » Pour assécher une parcelle, on dresse une palissade de planches et de pieux serrés les uns contre les autres sur tout le périmètre. Parfois, il faut consolider ce barrage avec des murets en pierre et des coffrages. Des drains creusés évacuent l'eau stagnante vers les canaux. Pour consolider le sol, on déverse tout ce qu'on trouve : gravats, pierres, boue, et même les ordures. Le terrain asséché reste cependant instable, incapable de recevoir de lourdes constructions. Les Vénitiens font alors preuve d'une incroyable ingéniosité : ils mettent au point le système des « pali », une

Des « Venises » à Venise : une



Au VII^e siècle



Au IX^e siècle

A l'origine, quelques pêcheurs et sauniers occupaient les îlots épars dans la lagune. Au VII^e siècle, les réfugiés venus de la terre ferme ont commencé à aménager l'archipel de « Rivo Alto », le futur Rialto.

Les travaux d'assèchement ont déjà permis d'augmenter sensiblement la surface des terres émergées, sur lesquelles des habitations et les premières églises sont édifiées, le plus souvent en bois.

trame de pieux en chêne ou en mélèze, enfouis jusqu'à 7 m de profondeur dans la vase et sur lesquels ils vont poser les murs de leur maison. «Le bois provenait de la terre ferme, des régions alentour, explique Jean-Claude Hocquet. Les troncs abattus étaient assemblés en radeaux et acheminés en flottant sur les rivières et les canaux. Enfoncé dans la vase, le bois privé d'oxygène se fossilisait et se conservait parfaitement.» Partant des extérieurs de la parcelle pour aller vers le centre, les ouvriers installent les «pali». En l'absence d'outils mécaniques, il faut monter des échafaudages qu'on descend au fur et à mesure que les pieux s'enfoncent, jusqu'à atteindre le «carento», la couche solide du sol. A raison de dix piliers au mètre carré en moyenne, c'est un travail de titan. Il a fallu ainsi deux ans pour mettre en place les quelque 1 150 000 pieux de chêne et de mélèze qui soutiennent les fondations de l'église Santa Maria della Salute, à l'extrémité sud du Grand Canal! Une fois les poteaux plantés, on les met tous à niveau en coupant leur extrémité à l'aide d'une scie ruban. On pose ensuite un plancher de bois, plus ou moins épais, sur lequel on peut commencer la maçonnerie. Dès la fin du VII^e siècle, la lagune est ainsi ex-

ploitée et aménagée. Mais sans plan général, sans idée directrice, Venise n'est alors qu'une association anarchique de petites communautés insulaires. Le nom utilisé à l'époque est d'ailleurs «Venetiae», c'est-à-dire «Les Venises», au pluriel. Sur ces îlots, on retrouve souvent la même organisation: une place centrale, une église, des quais pour les embarcations, la maison d'un riche propriétaire et des masures. On trouve aussi de nombreuses églises.

Dès 1224, l'Etat délivre des permis de construire

Arrivés avec les réfugiés, les ecclésiastiques acquièrent peu à peu une partie importante des terres. «Lorsqu'un riche propriétaire se sentait à l'article de la mort, il s'empressait d'acheter sa place au paradis en léguant un terrain vague ou un marais salant à l'Eglise, en échange de messes pour le salut de son âme, précise Jean-Claude Hocquet. Tout cela était consigné en bonne et due forme devant notaire. Le plus ancien testament retrouvé date du début du IX^e siècle.» Ces terrains hérités, les moines les divisent ensuite en lots locatifs. Après avoir signé son bail – généralement pour une durée de vingt-neuf ans –, le locataire, en plus de son loyer, s'engage à assécher et à

bonifier le sol avant d'y édifier une maison. Le contrat comprend souvent aussi la participation à la construction d'un bâtiment d'intérêt collectif. Les quais de San Gregorio, que l'on visite encore aujourd'hui, ont été ainsi réalisés sur commande des Bénédictins.

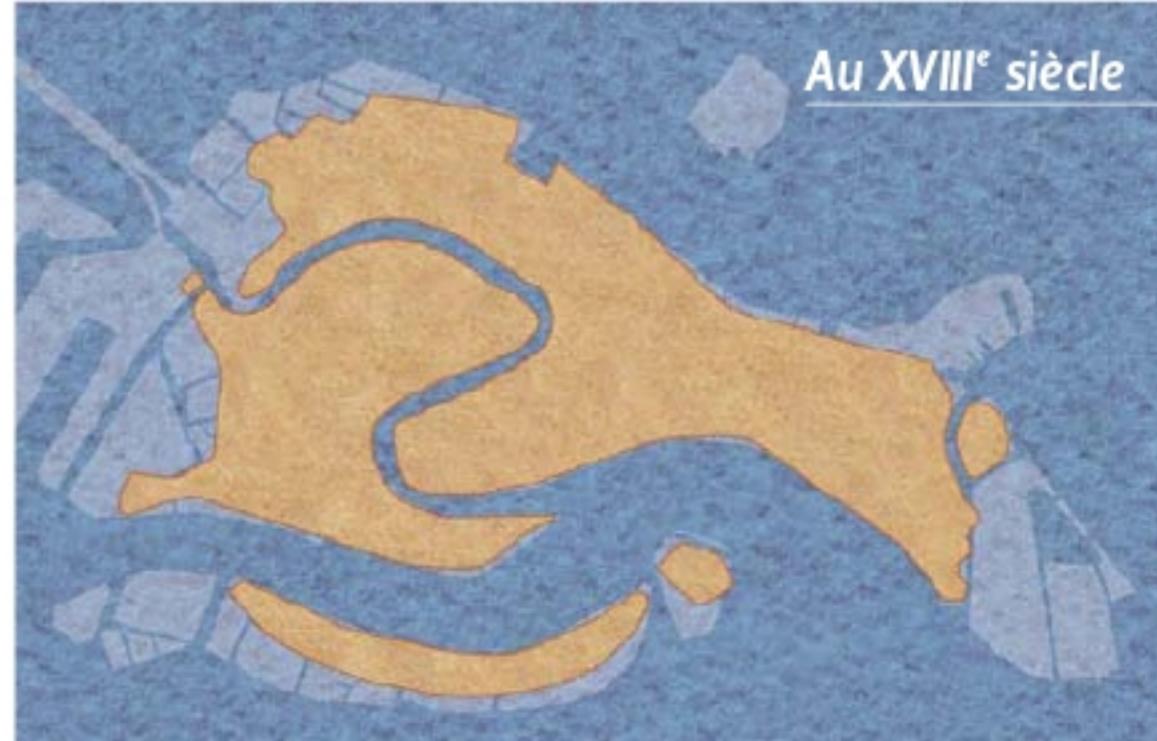
Moins de deux siècles ont passé, une ville est sortie des marais. Le doge a installé son palais sur un archipel d'une soixantaine d'îles, appelé «Rivo Alto» (Rive haute). C'est alors qu'en 828, deux marchands de retour d'Alexandrie, en Egypte, rapportent dans leurs bagages les restes de saint Marc. Selon la légende, Rustico et Buono Tribuno ont subtilisé la dépouille de l'évangéliste et l'ont cachée dans une malle remplie de viande de porc pour berner les gardes musulmans. Le doge ordonne aussitôt la construction d'une chapelle, en plan de croix grecque, digne d'accueillir les restes de l'apôtre. Quatre ans plus tard, en 832, la première basilique San Marco est consacrée et les reliques y sont déposées. La prophétie s'accomplit: la tradition chrétienne raconte que Marc, venu évangéliser Rome au I^e siècle, aurait fait naufrage dans la lagune. Un ange lui aurait alors annoncé qu'il reposera un jour à cet endroit. A l'approche de l'an mil, les Vénitiens

(Suite page 26)

multitude d'îlots épars, patiemment réunis



Au XII^e siècle



Au XVIII^e siècle

Venise a remplacé «les Venises». Elle forme désormais une seule et grande communauté insulaire, divisée en une quinzaine de paroisses. Le visage définitif de la cité commence à apparaître.

La ville a son aspect quasi achevé. Il y aura encore d'importants aménagements, notamment dans la seconde partie du XIX^e siècle, avec l'édification du pont et de la gare de Santa Lucia au nord-ouest.

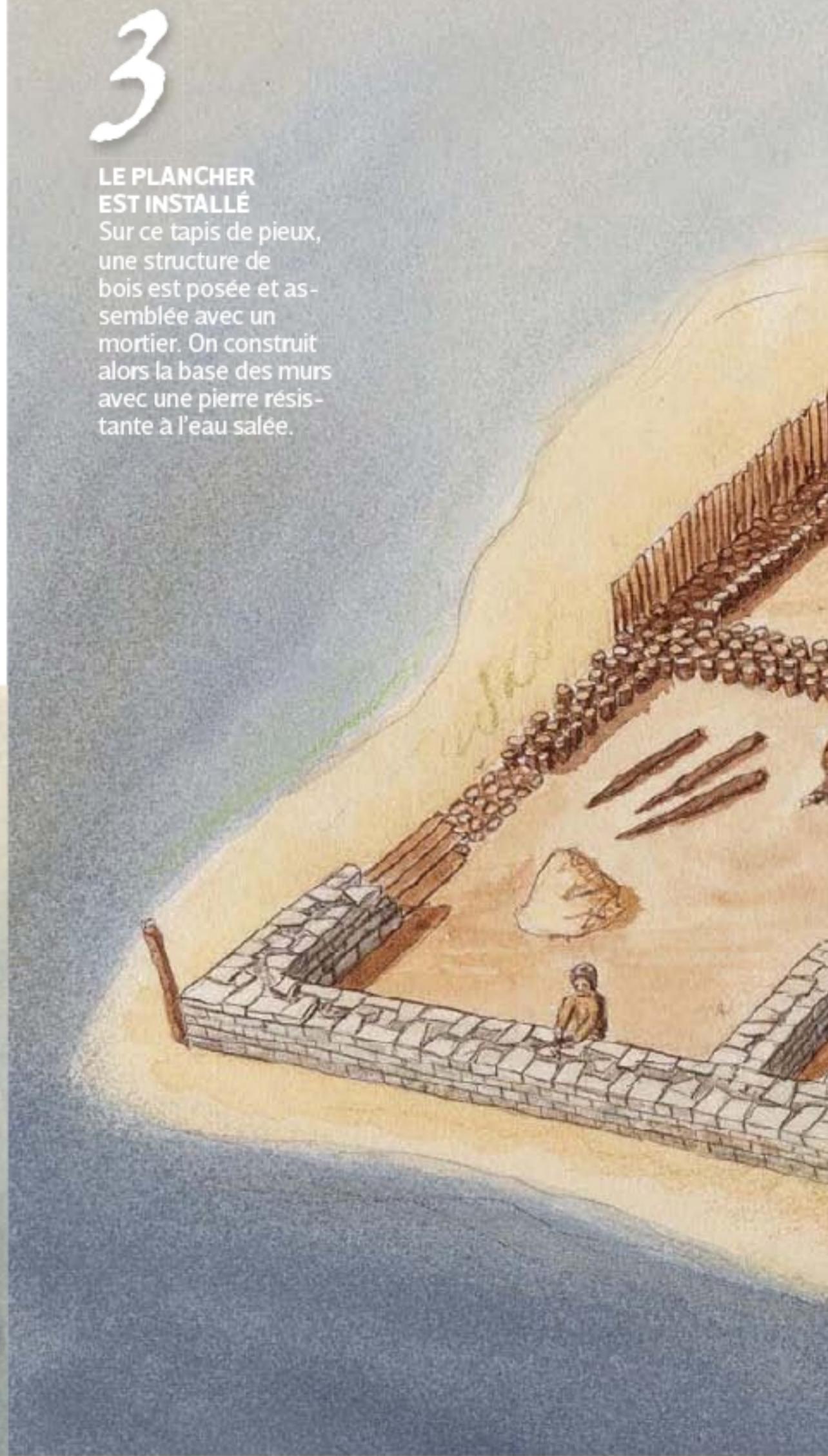
Elle fut entièrement édifiée sur un tapis de pilotis

La cité a été bâtie sur une forêt de pieux de pin, de chêne ou d'épicéa enfoncés dans la vase. Un tour de force rendu possible par l'ingéniosité des architectes et l'opiniâtreté des maçons travaillant dans un milieu hostile.



LA PARCELLE EST DÉLIMITÉE
Une palissade de planches serrées les unes contre les autres, est dressée pour empêcher l'eau de submerger le terrain. Des chenaux sont creusés pour drainer les mares stagnantes sur ce nouvel arpent conquis sur la lagune.

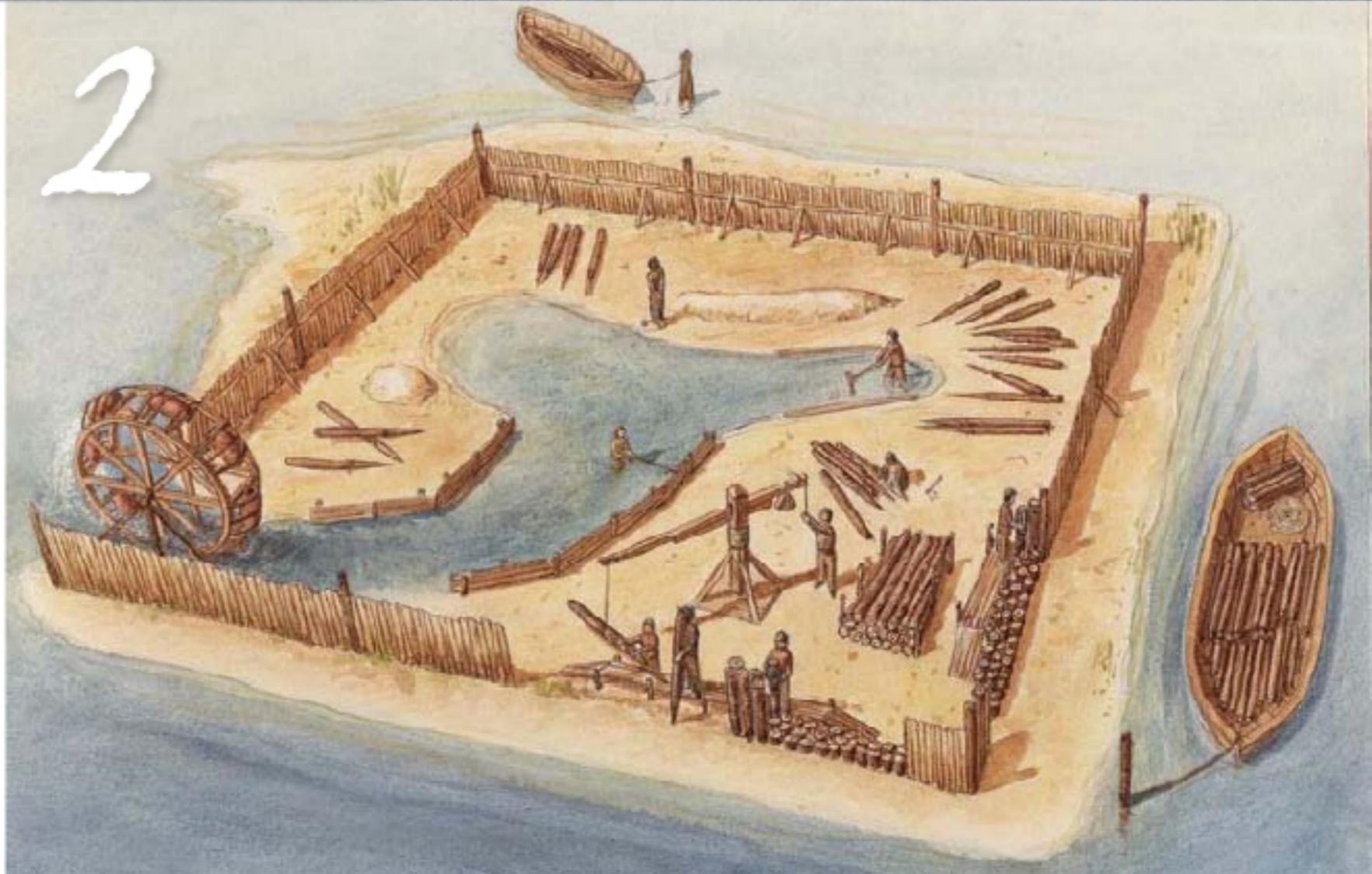
LES FONDATIONS SONT RENFORCÉES
Une fois le terrain asséché, les chenaux sont comblés avec de la boue et des gravats. Des pieux de 4 à 7 m de long et de 20 cm de diamètre sont enfoncés dans le sol afin de le stabiliser.



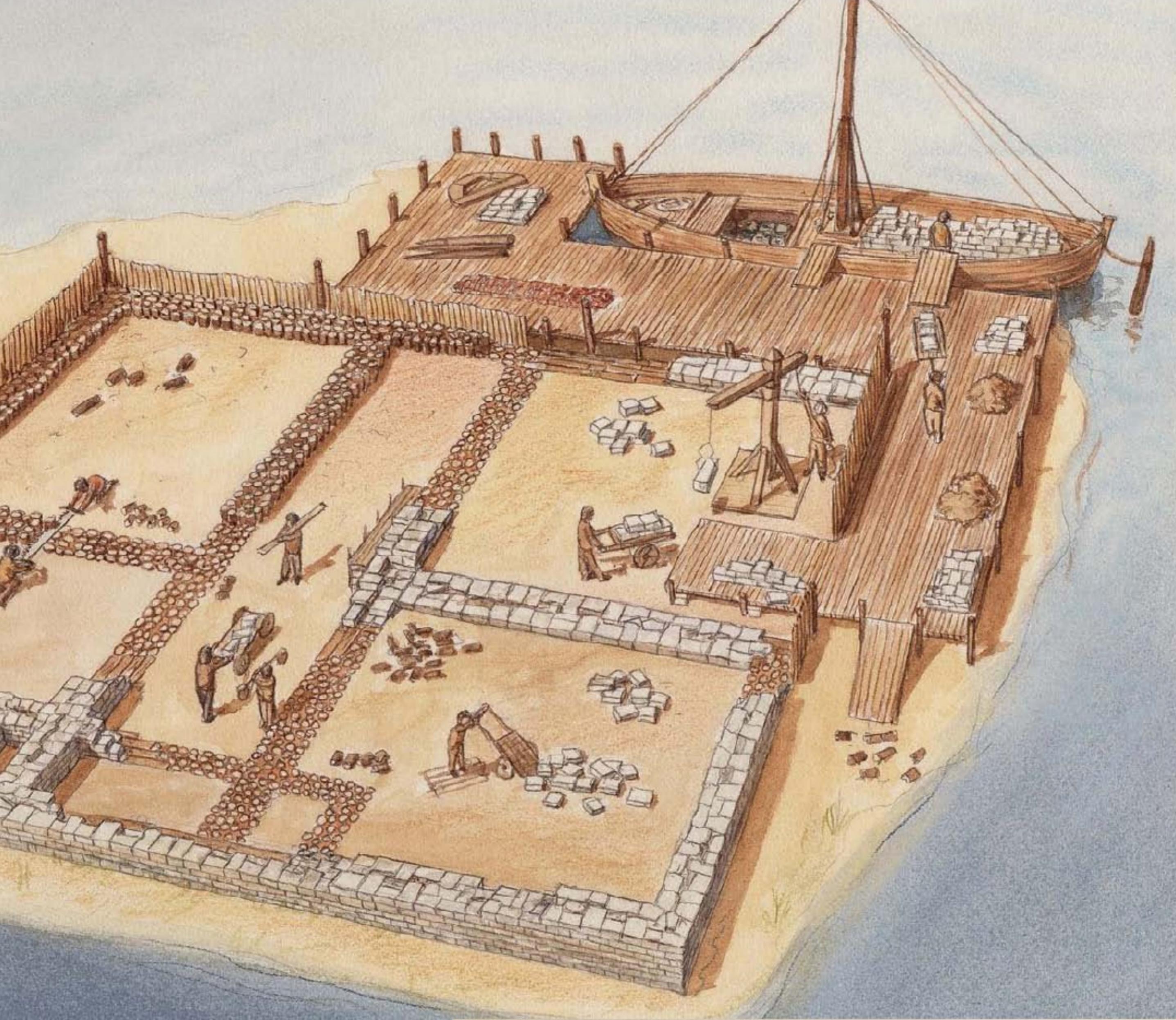
3

LE PLANCHER EST INSTALLÉ

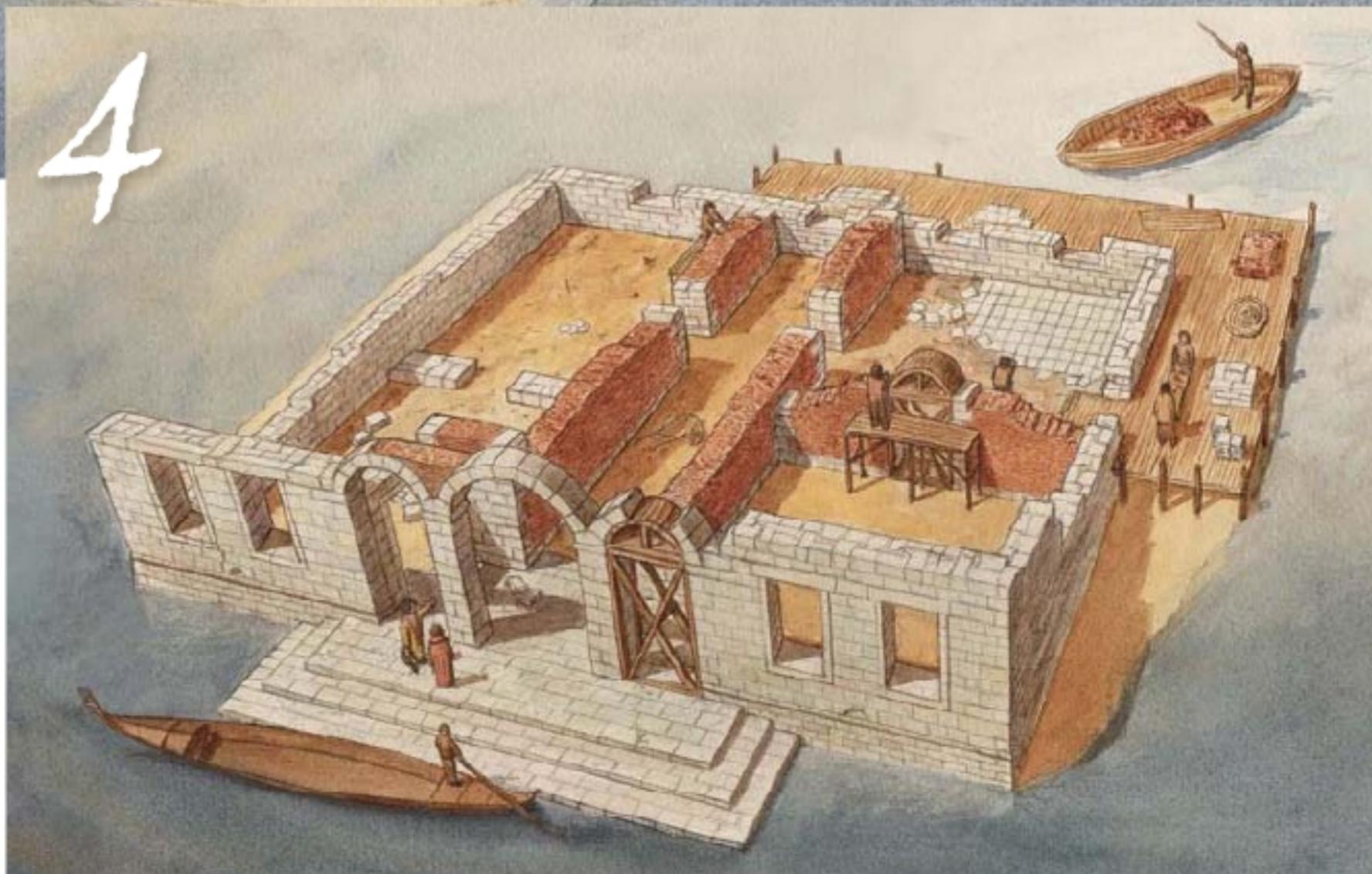
Sur ce tapis de pieux, une structure de bois est posée et assemblée avec un mortier. On construit alors la base des murs avec une pierre résistante à l'eau salée.



2



4



DES BRIQUES ALLÈGENT LA CONSTRUCTION

Pour résister aux mouvements dus au sol instable, les murs au-dessus du niveau de l'eau sont montés en briques, plus élastiques et légères que la pierre. Celles-ci sont fabriquées non loin de là, à Mestre.

Mestre fournit les briques ; Carrare, le marbre

ont bien besoin d'un saint protecteur. Ils doivent faire face à une vague de catastrophes naturelles : tremblements de terre, raz-de-marée, inondations, auxquels s'ajoutent les épidémies de peste et les incendies. Or, exceptions faites du palais du doge et de quelques églises, Venise est en bois. Tous les dix ou quinze ans, des quartiers entiers de la ville doivent être reconstruits après avoir été détruits par le feu. En 976, la basilique San Marco elle-même est ravagée par les flammes – l'incendie, allumé par le peuple lors de son insurrec-

tion contre la tyrannie du doge Pietro IV Candiano, se propage largement. Au XII^e siècle, on décide enfin de construire en dur. Au moment de bâtir sur les ruines calcinées de leurs anciennes maisons, les Vénitiens conservent le tapis de pilotis, fondations coûteuses et compliquées à changer. Voilà qui permet à Venise, aujourd'hui encore, d'afficher son plan d'origine.

Pour bâtir, les Vénitiens vont chercher la pierre d'Istrie (aujourd'hui en Croatie). Compacte, facile à travailler, celle-ci résiste aussi très

bien à l'eau salée. Sur cette assise de pierre, on utilise des briques, assemblées avec un mortier de chaux et de sable, permettant d'obtenir des murs élastiques compensant les tassements du sol. Les briques sont cuites dans les fours des briqueteries de Mestre, sur la terre ferme. La chaux est récoltée dans les collines de Trévise et de Padoue. Quant au sable, il est dragué dans les fleuves continentaux – principalement dans la Brenta – et surtout pas prélevé sur les plages des cordons littoraux, ce qui fragiliserait le Lido. Pour décorer églises et palais, on habille les façades de fines plaques de marbre grec, de pierre de Rovinj ; on pave les sols de brocatelle de Vérone. Le marbre de Carrare est réservé aux sculptures. Pour alléger les charges, on perce les façades de nombreuses fenêtres.

Le pont de bois du Rialto s'écroule régulièrement

Venise est désormais plus solide, mais n'en reste pas moins anarchique dans son organisation. Les patriciens construisent d'un côté, les ecclésiastiques de l'autre. L'Etat, par la voix du doge, finit par s'en inquiéter. Les pouvoirs publics commencent par s'intéresser aux canaux et créent, en 1224, un organisme chargé de leur entretien. «A partir de là, on ne bâtit plus n'importe où et n'importe comment, explique Jean-Claude Hocquet. L'Etat délivre des sortes de permis de construire. Tout est mesuré et planifié : largeur des rues, alignements à respecter...» Autres urgences, l'eau et l'hygiène. «Il n'y a pas de nappe où puiser de l'eau potable, poursuit notre historien. Il a donc fallu vite trouver comment récupérer et filtrer l'eau de pluie. Au IX^e siècle, des puits à la vénitienne sont mis en œuvre.» Ils s'agit de fosses entonnoirs de 3 à 4 mètres de profondeur sous le niveau de la marée haute, dont les parois sont imperméabilisées à l'aide d'une couche d'argile. Au centre, sur une dalle de pierre, on monte la «canna», une citerne cylindrique en brique, surmontée d'une margelle. Puis la

SAN MICHELE : L'ÎLE CIMETIÈRE DE VENISE

Vue du ciel, l'île dessine un carré presque parfait. Elle a d'abord abrité une communauté de moines camaldules. Elle accueillit ensuite une bibliothèque, puis une prison pour détenus politiques. Lorsqu'il annexa Venise en 1797, Napoléon I^r s'émut du fait que les habitants soient inhumés à l'intérieur de la cité. Par l'édit de Saint-Cloud (1804), il obligea les Vénitiens à enterrer dorénavant leurs morts sur San Cristoforo, un îlot au nord-est du Rialto. La place venant vite à manquer,

on décida en 1835, de combler le canal qui le séparait de sa voisine, San Michele, et d'investir cette dernière. Le cimetière fut divisé en quartiers regroupant les morts selon leurs conditions et leur confession. Dans le quartier des «Evangelist» reposent les protestants, comme le poète Ezra Pound, mort en 1972. Dans celui des «Grecs», on trouve les orthodoxes tels le compositeur Igor Stravinsky ou Serge de Diaghilev, fondateur des Ballets russes. L'endroit le plus

poignant est la rangée de tombes d'enfants, mort-nés, ou décédés très jeunes... Toujours par manque de place, on a créé de grands columbariums jusqu'au jour où il n'a plus été possible d'enterrer quiconque sur l'île. Les Vénitiens, désormais, vont reposer sur la terre ferme. L'île cimetière n'est plus aujourd'hui qu'un musée et un lieu de promenade pour les touristes que le vaporetto dépose face à l'église de San Michele in Isola, édifiée au XV^e siècle.



G.-A. Rossi / TIPS-PhotoNon top



La partie centrale est mobile afin de pouvoir laisser le passage aux gros navires et au «Bucentaure», le navire de parade du doge. Construit en bois, le pont brûle régulièrement. Et quand il ne brûle pas, il s'effondre, rongé par la putréfaction. En effet, si le bois immergé en permanence se conserve bien, les piliers tantôt trempés, tantôt à sec, se détériorent rapidement. Sans cesse restauré, le pont s'écroule régulièrement. En 1524, il s'effondre durant une fête, précipitant la foule dans le Grand Canal. Malgré ce drame, il faut encore attendre plus de cinquante ans pour qu'en 1587, on se décide à construire un ouvrage en pierre.

Il aura fallu huit siècles de travaux pour achever la ville

On prétend que Michel Ange était intéressé par le projet. Mais ses plans auraient été égarés. Ce sont les propositions de l'architecte et ingénieur Antonio da Ponte qui sont finalement retenues à l'issue d'un concours organisé sous l'égide du doge Pasqual Cicogna. La mise en œuvre de cet audacieux projet – un pont de 28 mètres de long soutenu par une seule arche – va nécessiter une main-d'œuvre très importante et l'expropriation de quelques habitants. Une forêt de pieux est dressée pour soutenir le cintre en bois sur lequel on pose les pierres de la voûte. En 1591, l'arche est achevée, après quatre ans de travaux. A son sommet, on construit trois allées piétonnières, deux galeries de douze boutiques et deux pavillons.

Avant même l'achèvement du Rialto, Venise est une création quasi terminée. Elle abrite alors 100 000 habitants, toutes les terres possibles ont été gagnées sur l'eau. «Difficiles d'évaluer avec précision, reconnaît Jean-Claude Hocquet, mais on peut raisonnablement penser que 80 % de la surface de la ville a été conquise sur l'eau.» Il aura fallu huit siècles de travaux, d'ingéniosité, de combats contre les éléments naturels pour donner naissance à la Cité des Doges. ■

CYRIL GUINET

fosse est remblayée avec du sable qui filtre les eaux de pluie s'écoulant ensuite dans la «canna». Le système est ingénieux, mais fragile. La sécheresse fissure les parois d'argile et rend la citerne perméable. Par temps chaud, il faut arroser le puits avec l'eau des fleuves. Autre danger: l'«acqua alta», l'invasion d'eau salée, lors d'une grande marée par exemple, qui pollue les citernes. A la fin du XV^e siècle, Venise compte une centaine de puits publics et 4 000 autres privés. L'alimentation reste cependant insuffisante et les cas d'empoison-

nements sont fréquents. Il faut aller chercher de l'eau douce dans les fleuves voisins avec des barques.

Au fil du temps, les Vénitiens ont contracté «Rivo Alto» en «Rialto». L'archipel est devenu l'un des quartiers les plus importants de la cité. On y trouve le grand marché aux poissons et le centre bancaire. Longtemps, on y a accédé à pied en franchissant un pont constitué de bateaux attachés les uns aux autres. Au XII^e siècle, un seul pont enjambe le Grand Canal, entre les quartiers de San Marco et San Polo, reliant le Rialto au reste de la ville.

Le palais des Doges plusieurs fois incendié

D'abord édifié en bois le siège du pouvoir brûla en 976 avec la basilique voisine. Reconstruit, il fut à nouveau la proie des flammes en 1106, 1483 et 1574.

À LA CONQUÈ



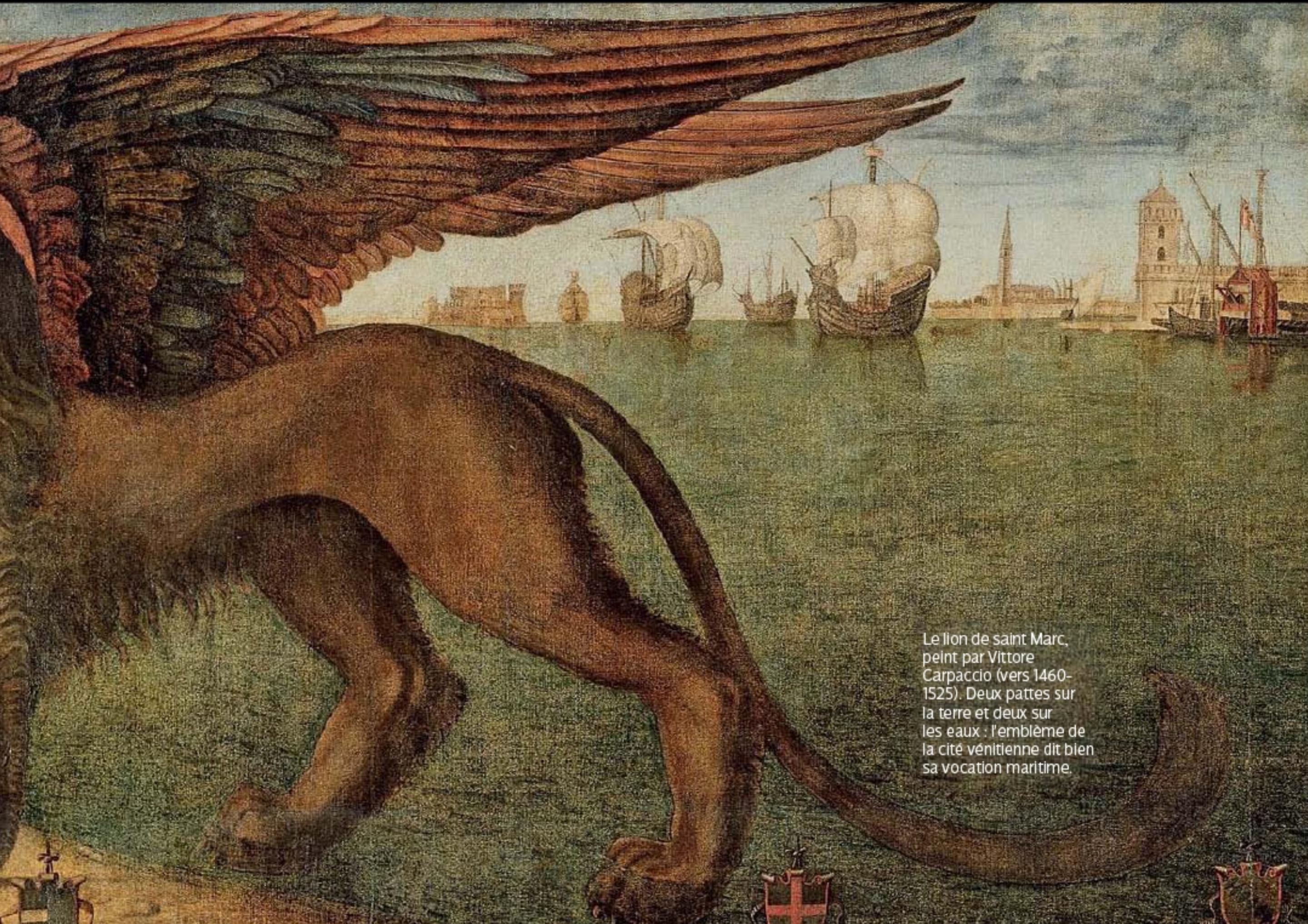
Scalsi, Florence

A partir du X^e siècle, la petite cité de Venise a démarré son expansion en Méditerranée. Quatre cents ans plus tard, elle en était la maîtresse. Une thalassocratie était née.

PAR CHRISTIANE RANCÉ

Comacchio delenda est» («Comacchio doit être détruite»). Comme celle de Carthage pour la Rome antique, la destruction de Comacchio devint, au début du IX^e siècle, un impératif pour Venise. A posteriori, elle apparaît même comme la première étape indispensable pour constituer son futur empire. Si elle voulait grandir et rayonner, la cité devait se débarrasser de sa voisine et rivale. Idéalement située à l'embouchure du Pô, Comacchio avait prospéré depuis l'Antiquité grâce à la culture et au commerce du sel, qu'elle acheminait par voie fluviale jusqu'à Ferrare, Pavie et Milan. Or, Venise entendait se réservier le monopole de cet or blanc, seule véritable richesse de la la-

TE DES MERS



Le lion de saint Marc, peint par Vittore Carpaccio (vers 1460-1525). Deux pattes sur la terre et deux sur les eaux : l'emblème de la cité vénitienne dit bien sa vocation maritime.

gune. Les premières escarmouches entre les deux cités eurent lieu en 854. Douze ans plus tard, les galères vénitiennes détruisirent la flotte de Comacchio. Les troupes de la Sérénissime mirent la ville à sac. Mais cette dernière se releva. En 881, l'assassinat d'un parent du doge Giovanni II Participazio par le comte Marin, seigneur de Comacchio, fut le prétexte de sévères représailles. Les troupes vénitiennes ravagèrent une nouvelle fois la cité. Mais le pape, dont dépendait Comacchio, réagit en excommuniant le doge. Les Vénitiens durent lâcher prise. Temporairement... A peine élu, en 932, le doge Pietro II Caniano décida de rayer la cité de la carte. Un chroniqueur de

l'époque, Giovanni Diacono, raconte dans son « Histoire de Venise » comment l'armée vénitienne détruisit la flotte ennemie, incendia le château de Comacchio, rasa les maisons et tua les défenseurs de la ville, avant de déporter à Venise ceux qui s'étaient rendus. Sous peine de mort, les prisonniers furent sommés de prêter allégeance au doge. C'en était fini à de la puissante rivale. Plus jamais Venise ne lui permettrait de se relever : dès 946, elle rasait d'ailleurs à nouveau ce qui en avait été reconstruit. Venise pouvait dès lors régner sans partage sur le commerce fluvial, la lagune, et s'occuper de son expansion en Adriatique, dont elle contrôlait toute la moitié nord. ■

Des navigateurs dans l'océan Indien s'orientent avec les étoiles et un astrolabe. «Livre des merveilles», miniature du XIV^e siècle.





1082

LA PORTE DE L'ORIENT S'OUVRE AUX MARCHANDS VÉNITIENS

P

ietro II Orseolo, le doge de Venise, aurait été heureux s'il avait pu assister à ce moment solennel : Alexis I^{er} Comnène posant en 1082 sa signature à l'encre rouge au bas d'un «chrysobulle logos», l'acte de loi le plus important de Constantinople, scellé du sceau impérial. Mais lorsque cette scène se déroula dans l'ancienne Byzance, Pietro II était mort depuis soixante-treize ans. Le doge ne put s'enorgueillir de cueillir les fruits de la politique qu'il avait mise en place au cours d'un règne particulièrement brillant, de 991 à 1009. Pietro II avait compris tout l'intérêt, pour Venise, d'entretenir de bonnes relations aussi bien avec l'Occident féodal que l'Orient byzantin. Son objectif principal n'était pas militaire mais économique : il désirait accroître la puissance de Venise en Méditerranée et s'employait à obtenir des priviléges commerciaux de la part des Etats avec lesquels la cité faisait affaire. Au premier rang d'entre eux se trouvait l'Empire byzantin. Vers l'an 1000, Constantinople était l'une des plus riches cités du monde méditerranéen. Carrefour stratégique entre Europe et Asie, elle contrôlait le détroit des Dardanelles et, via la mer Noire, l'accès au port de Trébizonde, étape majeure sur la Route de la soie où affluaient soieries, épices et esclaves, les marchandises les plus lucratives de l'époque.

En digne héritier de Pietro II, le doge Domenico Selvo (1071-1084) avait, dès son élection, épousé Teodora Doukas, la sœur de l'empereur d'Orient Michel VII. Et, à l'instar de Pietro II qui s'était porté en 1002 au secours de la ville de Bari, possession de Constantinople en Italie assiégée par les Arabes, Selvo accourut à la rescoufse de l'ancienne Byzance dès qu'il en eut l'occasion. Elle lui en fut donnée en 1081, lorsque les Normands de Robert Guiscard attaquèrent l'Empire chrétien d'Orient. En défaisant leur flotte à Durazzo, le doge Selvo servait d'ailleurs aussi les propres intérêts de Venise, la cité étant elle-même menacée par l'expansion normande en Méditerranée.

C'est cette aide – providentielle pour un empire byzantin anémie économiquement et pris en tenaille entre Turcs et Normands – que le «chrysobulle» d'Alexis I^{er} remerciait et récompensait. Et avec quelle générosité ! Par cet acte en effet, l'empereur octroyait à Venise des priviléges inouïs. Les habitants de Venise se voyaient tous alloués par Alexis I^{er}, en remerciement, une somme annuelle de 20 livres. Le doge était porté à la dignité – et aux émoluments – de «protosébaste», une distinction jusqu'alors réservée aux membres de la famille impériale. Enfin, et surtout, Alexis I^{er} offrait à Venise les entrepôts du quartier de Perama, sur les rives de la Corne d'Or, ainsi que trois débarcadères maritimes, et le droit de commercer avec n'importe quelle marchandise dans toutes les régions de l'empire sans verser la moindre taxe. Même les marchands byzantins ne bénéficiaient pas d'une telle

exemption... Et voici comment, Venise, l'ancienne vassale, se retrouvait l'égale de Constantinople. Par le décret de 1082, elle devenait la première puissance étrangère installée dans la capitale de l'Empire byzantin, situation lui donnant un avantage incalculable sur ses rivales italiennes – Gênes, Pise et Amalfi... dont les deux dernières ne se relèveraient d'ailleurs jamais. Venise saurait en profiter pour s'imposer bientôt comme la plus grande puissance commerciale de son temps. ■



Le doge Ordelafo Falier a-t-il réellement fondé l'Arsenal de Venise en 1104 ? En vérité, nul ne le sait. Cette date a été avancée par l'ingénieur Casoni, auteur en 1829 du « Guide de l'Arsenal de Venise », mais il n'en donne pas la moindre preuve. L'hypothèse de Casoni est cependant plausible. Au début du XII^e siècle, Venise avait conquis la maîtrise des mers : il était logique que la cité s'organise pour la conserver. Et dans ce but, fédérer les ateliers épars en un vaste chantier naval s'imposait. Une construction navale moderne, dotée des dernières innovations et perfectionnements techniques, devenait en effet la grande priorité de la Sérénissime, d'autant plus qu'Ordelafo Falier venait de décider de lancer la République, d'abord réticente, dans l'épopée des croisades. Or, pour participer à celles-ci, il fallait des galères capables de transporter troupes, armes, vivres et chevaux. Venise possédait tout autant le savoir-faire pour les construire en grand nombre que la matière première : ce bois de chêne de son arrière-pays, Trentin et Haut Adige, dont elle avait jusque-là fait un commerce très lucratif.

Très vite, l'Arsenal devint une énorme entreprise, gérée et planifiée par l'Etat. Ses six administrateurs étaient désignés par le gouvernement parmi les nobles du Grand Conseil, qu'assistaient une vingtaine de greffiers, caissiers et autres comptables. Les 3 000 ouvriers («arsenalotti») qui y travaillaient, dont les talentueux charpentiers de marine, étaient triés sur le volet et très bien traités : salaire fixe versé chaque samedi ; distribution quotidienne d'un vin de qualité ; adhésion à une société de secours mutuel. Ultime marque de considération, ces hommes constituaient l'équipage d'honneur du «Bucentaure», la galère de parade du doge. Le directeur de l'Arsenal, qui portait le titre d'amiral, était choisi sur concours parmi les meilleurs maîtres artisans.

Prévu à ses débuts pour livrer une vingtaine de bâtiments par an, l'Arsenal connut une vigoureuse impulsion lorsque Venise accepta de convoyer, en 1204, l'armée de la quatrième croisade, soit 4 500 chevaliers avec chevaux et armement, 9 000 écuyers et 20 000 combattants à pied. La production fut alors rationalisée : on y inventa le travail à la chaîne ! La première usine moderne était née. Les ouvriers seraient bientôt capables de construire un navire en une seule journée. Le 25 février 1302, la commune réserva à l'Arsenal le monopole de construction pour les bateaux vénitiens, «galères, navires et toute sorte de vaisseaux utiles à la Commune», puis, au XV^e siècle, celui sur les «coques», modernes et puissants voiliers chargés de courser les pirates et d'encadrer les «mudes», ces convois de neuf à dix bateaux qui partaient commercer vers l'Orient et l'Occident.

Au début du XIV^e siècle, l'Arsenal se développa encore. En moins de trente ans, sa superficie fut multipliée par quatre. Installée à proximité du palais ducal, sur les «terra nova» – les terres gagnées sur la lagune par assèchement – de Saint-Marc, l'institution formait désormais un gigantesque complexe, intégrant une manufacture d'armes, un entrepôt, une scierie, un atelier de construction navale, une corderie, etc. Des logements ouvriers furent édifiés tout autour du vaste ensemble architectural. Cette enceinte à l'est de Venise, cernée par de hauts remparts et jalousement gardée, était désormais la plus importante usine d'Europe. ■



Vue de l'Arsenal de Venise, en 1797. Gravure de l'abbé Maffioletti.



Prise de Constantinople par les croisés de la 4^e croisade,
le 13 avril 1204. Tableau du Tintoret, XVI^e siècle, Palais des Doges.



En 1187, Saladin, avait écrasé les croisés à Hattin, près du lac de Tibériade, et repris Jérusalem. Quelques années plus tard, le pape Innocent III appela à une nouvelle croisade. En 1201, une délégation de rois chrétiens arriva dans la richissime Venise pour prier le doge Enrico Dandolo d'assurer le transport des soldats et des pèlerins – 35 000 hommes au total. Ce dernier consentit à mobiliser 200 navires et à entretenir les troupes pendant un an. En retour, le doge exigeait la moitié des territoires conquis et la somme astronomique de 85 000 marcs – soit 20 tonnes d'argent, le double des revenus annuels du roi de France. Mais au moment prévu du départ, à l'été 1202, les croisés étaient seulement 10 000 et n'avaient réuni «que» 50 000 marcs. Profitant de sa position de force, Venise exigea comme préalable que l'armée croisée reconquière à son profit Zara, cité de la côte dalmate sous domination hongroise. Quoique réticents, les croisés s'exécutèrent, et, en novembre 1203, la ville chrétienne fut prise et pillée, à la grande colère d'Innocent III. Craignant de faire échouer la croisade, le pape se garda cependant d'excommunier la Sérénissime.

C'est alors que les croisés reçurent une nouvelle requête, cette fois de la part du prince byzantin Alexis le jeune. Il leur demandait de remettre sur le trône de Constantinople son père Isaac II qui en avait été chassé par un rival. En retour, Alexis le jeune leur promettait 200 000 marcs d'argent, 10 000 hommes, mais aussi d'entretenir une garde permanente des lieux saints et de ramener l'Eglise grecque dans le giron de Rome. Grâce à l'argent versé, les croisés pourraient se délivrer de leur dette vis-à-vis de Venise.

Dandolo et le Grand Conseil, quoique alliés de longue date de Constantinople, approuvèrent l'opération et, au printemps 1203, la flotte appareilla pour la capitale de l'Empire byzantin. Lorsque le pape Innocent III prit conscience du dévoiement de l'expédition – une croisade sainte attaquant des chrétiens –, il publia une bulle d'excommunication de la Sérénissime. Trop tard : les croisés étaient déjà en vue de Constantinople. Malgré ses 80 ans et sa cécité, c'est le doge Dandolo en personne qui conduisit l'assaut. L'empereur Isaac II fut rétabli sur le trône, et son fils, Alexis le Jeune, intronisé comme coempereur sous le nom d'Alexis IV. Opération réussie... sauf que les caisses de l'empire étaient vides. Alexis IV fut donc accusé de ne pas tenir ses promesses, tandis que la population grondait contre cet empereur installé par des Latins.

En novembre 1203, les croisés posèrent un ultimatum : si Alexis IV ne payait pas, ce serait la guerre. Mais la population de Constantinople entra en résistance. Alexis IV et son père Isaac II furent renversés et tués. Constantinople tint tête jusqu'au moment où les croisés décidèrent d'attaquer son point faible : les murailles du port. Les Vénitiens menèrent l'offensive et, le 13 avril 1204, pénétrèrent dans la ville. Trois jours durant, elle fut livrée au pillage et au feu. L'Empire byzantin fut dépecé. Le doge prit le chemin du retour avec un joli butin : 200 000 marcs, 10 000 armures, les quatre chevaux de bronze qui seraient érigés place Saint-Marc et le titre de «Seigneur d'un quart et demi de la Romanie», l'Empire d'Orient. ■

1204

LE DOGE FAIT MAIN BASSE SUR CONSTANTINOPLE

P

our la première fois depuis deux siècles, le Concio, l'Assemblée populaire, fut convoqué dans la basilique Saint-Marc, le 13 septembre 1379. L'heure était grave. Après avoir maîtrisé les forteresses contrôlant les communications de la Sérénissime avec la Lombardie, après avoir conquis et incendié Umago, Grado et Caorle, Gênes, l'ennemie séculaire, venait de s'emparer de Malamocco et Loreo sur le Lido, et des îles de Poveglia et de San Erasmo dans la lagune. Et depuis la mi-août, les navires génois mouillaient devant Chioggia. Ce qu'il restait de la flotte vénitienne, sévèrement défaite un mois auparavant à Pola (dans l'actuelle Croatie), naviguait loin en Méditerranée, sous le commandement de Carlo Zeno. Les Génois tenaient l'Adriatique.

Trois conflits avaient déjà opposé Gênes et Venise, en 1266, 1298 et 1352, pour le contrôle du commerce du Levant et de la mer Noire. Mais cet épisode était bien le plus périlleux. Tout avait pourtant bien commencé pour la Cité des Doges. Le 31 mai 1378, Victor Pisani, profitant d'une tempête, avait défait la flotte génoise à Anzio, dans la mer Tyrrhénienne. Mais Gênes avait vite reconstruit sa flotte. Et à Pola, l'amiral Luciano Doria avait tendu un piège à Pisani et rendu la monnaie de sa pièce au très populaire amiral vénitien, qui n'avait pu sauver que six galères. De retour à Venise, en châtiment de ce fiasco, Pisani fut jeté en prison. Pour comble d'infortune, la cité des Doges accumulait les ennemis.

François Carrare, seigneur de Padoue, s'était ligué contre elle avec le roi de Hongrie, les ducs d'Autriche et le patriarche d'Aquilée (l'actuelle province italienne du Frioul). A Constantinople, le neveu rebelle de l'empereur Andronic Paléologue II avait usurpé le trône et donné aux Génois l'île de Ténédos, verrou du détroit des Dardanelles et donc de l'accès à la Mer Noire. Gênes avait aussi pris Chypre, profitant de l'occasion pour égorger tous les Vénitiens installés sur l'île. La haine était telle entre les deux puissances maritimes qu'elles avaient contracté des alliances contre nature – Venise avec le roi d'Aragon et Gênes avec «l'usurpateur» grec Andronic III.

En ce 13 septembre 1379, face aux menaces, le Concio prit donc des mesures d'une exceptionnelle gravité. Alors que tout semblait perdu et la Sérénissime condamnée à la famine, le peuple et le Sénat se redressèrent comme un seul homme. Les citoyens valides furent appelés à combattre. On édifica des fortins, on obstrua les passes principales, portes d'entrée sur la lagune, en y coulant de grands bâtiments de commerce. Et à l'Arsenal, on reconstruisit à un rythme intensif une nouvelle flotte, tandis que Victor Pisani, à la demande du peuple, était libéré de sa prison. Chaque nuit, au prix d'assauts souvent meurtriers, les Vénitiens allaient boucher toutes les passes de Chioggia sur la mer, enfermant la flotte génoise dans la lagune. L'amiral Carlo Zeno reconquit une à une les bases vénitiennes, pilla les convois ennemis, enrôlea des mercenaires et enfin, le 1^{er} janvier 1380, revint en Adriatique pour assiéger les navires génois devant Chioggia. Il fallut encore six mois pour que cessent les combats. Sous la médiation d'Amédée VI de Savoie, Venise, victorieuse mais exsangue, et Gênes, à jamais défait, signèrent à Turin, le 8 août 1381, le traité de paix qui mit un terme à la guerre séculaire entre les deux cités.

1380

VENISE DÉTRUIT LA FLOTTE GÉNOISE ET PEUT RÉGNER SEULE



Vue de la ville et du port de Gênes, par Cristoforo Grassi, 1597, musée naval de Gênes.



LE RAYONNEMENT COMMERCIAL DE VENISE ENTRE LES XIII^E ET XV^E SIÈCLES





Sequin d'or portant la devise du doge Alvise III Mocenigo.



Coll. Dagli Ora/Leemage Luisa Ricciarini/Leemage



'historien Georges Duby a vu en Venise le «premier emporium de l'Occident à la fin du Moyen Âge». Pour Fernand Braudel, elle fut le premier ressort de la «dynamique du capitalisme». La Sérénissime fut en effet, du XIII^e au XV^e siècle, le grand port commercial de l'Europe, son centre de gravité économique. Pour asseoir cette prééminence, la cité avait peu à peu édifié un réseau commercial sans équivalent reposant sur un maillage serré de comptoirs relais et de colonies marchandes essaimés en Méditerranée, de l'Adriatique à la mer Noire. Les principaux comptoirs de la Sérénissime étaient Tana (actuelle Azov, en Russie), à l'embouchure du fleuve Don, Lajazzo (Yumurtalik, en Turquie), aux portes de l'Anatolie, et Alexandrie, en Egypte.

Venise bénéficiait aussi de sa situation géographique, qui l'avait idéalement placée au carrefour des grands courants d'échanges de l'époque. Par ses «fondachi», ses entrepôts, les marchandises étaient stockées puis négociées. Y passaient le fer et le cuivre d'Europe centrale ainsi que les draps et les coton de Flandres et d'Angleterre. Y convergeaient également les soieries chinoises, les épices venues d'Asie du Sud-Est, les bois, fourrures, céréales du monde slave ainsi que l'alun, le sel, le sucre de canne et le coton du Proche-Orient. Autant de richesses que les marchands vénitiens réexportaient ensuite, via des «mudes» (des convois protégés par des navires de guerre), vers les autres grandes places commerciales de l'époque.

La Cité des Doges diffusait aussi ses propres productions agricoles (blé, huile, vins, fruits frais ou secs), issues des territoires qu'elles contrôlait en Italie et ailleurs. Aux immenses profits générés par ces multiples échanges, il faut encore ajouter ceux que procura à Venise le transport des pèlerins vers la Terre Sainte. Résultat : comme le rappelle l'économiste Jacques Attali dans «Une brève histoire de l'avenir», le revenu par habitant de Venise était au XV^e siècle quinze fois plus élevé que celui des Parisiens ou des Londoniens. ■

L'ARCHITECTURE

QUE CACHENT LES FAÇADES *du Grand*



Au niveau du quartier du Rialto et de son célèbre pont (au fond), les rives du Grand Canal sont bordées de palais construits entre les XIV^e et XIX^e siècles.

Canal?

Les vénérables palais, dressés dans les eaux vénitiennes, ont abrité des hôtes illustres, parfois excentriques. Voici leurs plus surprenantes histoires.



Ca' d'Oro

AU XIX^E SIÈCLE, UNE DANSEUSE ÉTOILE PRIT SOIN DE SES VIEILLES PIERRES

1846. L'Italo-Suédoise Maria Taglioni, première grande ballerine romantique du XIX^e siècle, connue de Londres à Saint-Pétersbourg, revient à Venise. Cette grande étoile, qui est la première danseuse à enfiler des chaussons garnis de liège afin de faire des «pointes», possède déjà deux demeures sur le Grand Canal. La Ca' d'Oro sera la troisième: un de ses admirateurs, le prince russe Alexandre Troubetzkoy, vient de la lui offrir pour la remercier d'avoir intercéder auprès du Tsar Nicolas I^e.

Le palais dont la Taglioni ouvre la porte, dans le quartier de Cannaregio, a perdu depuis longtemps sa splendeur d'origine. La Ca' d'Oro, chef-d'œuvre du gothique vénitien, construite vers 1425 pour le riche patricien Marin Contarini, périclite en ce milieu du XIX^e siècle. La «Maison d'or, fouillée, sculptée et brodée par le XIV^e et le XV^e siècle», comme la décrit l'écrivain Noémie Dondel du Faouëdic, s'est dégradée au fil de successions malheureuses. Depuis 1791, elle a carrément été laissée à l'abandon. Mais Maria Taglioni, désormais retirée de la scène, a «pitié de ces pauvres palais abandonnés», explique joliment un de ses plus fervents admirateurs, le romancier français Théophile Gautier. Qui plus est, elle sait où trouver l'argent nécessaire à la rénovation: grâce aux finances de son prince russe, la danseuse peut faire appel à l'architecte Giovanni Battista Meduna. Hélas, à l'instar d'un Viollet-le-Duc, celui-ci va surtout dénaturer l'ensemble, lui enlevant en particulier l'escalier go-

thique de sa cour. Ultime sacrilège: Meduna va jusqu'à vendre les derniers éléments d'époque aux antiquaires vénitiens. Maria Taglioni séjournera très peu dans ce palais, saccagé bien malgré elle. Elle mourra finalement dans le dénuement à Marseille, en 1884, et sera transférée au Père-Lachaise avec, sur sa tombe, cette belle épitaphe: «Ô terre ne pèse pas trop sur elle, elle a si peu pesé sur toi». Quant à la Ca' d'Oro, elle attendra dix ans pour ressusciter. Son nouveau propriétaire, le baron Franchetti, mettra en effet tout en œuvre pour la restaurer, et cette fois dans son état d'origine. Puis, en 1916, il la léguera par donation à l'Etat italien. ■

Elle incarna «La Sylphide»
Propriétaire du de la Ca' d'Oro en 1846, Maria Taglioni (1804-1884) avait brillé sur toutes les grandes scènes européennes. Grâce au ballet «La Sylphide», elle fut consacrée grande danseuse romantique de l'époque.

Massimo Borchi/Corbis



AKG Images



La Ca' d'Oro est aujourd'hui un musée privé où l'on peut admirer les collections du baron Franchetti.



Depuis 1951, le palais Centani est le musée Goldoni. Il héberge également un institut théâtral perpétuant l'œuvre du dramaturge.



Image Broker/Leemage

Palazzo Centani

SES MURS GOTHIQUES ABRITENT LA JEUNESSE DU MOLIÈRE VÉNITIEN

C'est le palais des plaisirs ! L'écrivain et dramaturge Carlo Goldoni raconte avec nostalgie en 1787, dans ses mémoires écrites en français, combien il y fut heureux. «Je suis né à Venise, l'an 1707, dans une grande et belle maison située entre le pont de Nomboli et celui de Donna Onesta...» Construite au XV^e siècle, dans le style gothique flamboyant emblématique des palais de l'époque, la demeure (la deuxième à partir de la gauche sur la photo) abrite d'ailleurs de nos jours un musée consacré à la vie et à l'œuvre de l'inventeur du théâtre italien moderne. Goldoni passa son enfance dans «le fracas et l'abondance» de cette somptueuse

bâtisse, alors louée par son grand-père, Carlo Alessandro Goldoni. Notaire de Modane, ce «brave homme mais point économie» ne cessa d'y «renchérir sur la dépense», notamment en faisant donner à domicile opéras et comédies. «Tous les musiciens les plus célèbres étaient à ses ordres», écrit toujours Goldoni qui en déduit : «pouvais-je mépriser les spectacles ? Pouvais-je ne pas aimer la gaieté ?» D'autant, se souvient le dramaturge, qu'il était lui-même considéré comme «le bijou de la maison : ma bonne disait que j'avais de l'esprit; ma mère prit soin de mon éducation; mon père celui de m'amuser : il fit bâtir un théâtre de marionnettes». Ce qui donna à Goldoni la vocation de toute sa vie : le théâtre. Parmi ses chefs-d'œuvre, «La Trilogie de la villégiature».

Cette demeure qui a vu naître un dramaturge en a inspiré un autre. Un siècle avant Goldoni, elle était habitée par le chevalier Antonio Zantani, épris de musique, de peinture... et de son épouse, la sublime Elena Barozzi, immortalisée par le Titien et Giorgio Vasari. La Barozza, comme on la surnommait, eut pour amant Lorenzino de Médicis, à qui elle donna une fille. Or, le 26 février 1548, sortant du palais Zantani, Lorenzino fut criblé de coups de couteau par deux sbires, vengeant l'honneur du mari trompé. Trois siècles plus tard, Alfred de Musset, amoureux éperdu de Venise, se souviendra de ce personnage pour écrire son grand drame romantique : «Lorenzaccio» (1834). ■

Il termina sa carrière auprès de Louis XVI

Carlo Goldoni, auteur attitré du théâtre Sant'Angelo de Venise, vint en 1762 à Paris. Nommé à la tête d'une grande troupe, ce protégé de Louis XVI mourut le 6 février 1793, au 21 rue Dussoubs, dans le II^e arrondissement de Paris.

Palazzo Foscari

LE DOGE FRANCESCO FOSCARI FÊTA ICI HENRI III ET SES 3 000 INVITÉS

Eté 1574. Henri III de Valois, 22 ans, rentre de Pologne pour succéder à son frère Charles IX sur le trône de France. Il fait étape à Venise et le doge Alvise Mocenigo entend lui faire un «trionfo». Le palais Foscari, merveille gothique bâtie en 1452 par le doge Francesco Foscari sur la boucle du Grand Canal, est réquisitionné pour l'héberger. Draps d'or, tapis d'Orient, armes anciennes, soieries, étendards de velours y sont étalés à profusion. Les pièces d'apparat réservées au souverain sont ornées de tableaux signés Bellini, Titien, Véronèse, Le Tintoret...

Le 18 juillet, Henri III fait son entrée officielle à bord d'une galère propulsée par 400 rameurs, tous vêtus de taffetas jaune et bleu, à laquelle des centaines de gondoles font cortège. Puis, après avoir atteint la rive du Lido à la hauteur de l'église San Nicolo, il embarque sur le «Bucentaure» pour une ultime étape sur le Grand Canal. Vers 18 heures, toutes les cloches de la ville carillonnent tandis que le bateau de parade se range devant le palais Foscari, où est donné l'un des plus grands banquets de l'histoire de la Sérénissime (3 000 invités, 1 200 plats). L'attendent ensuite des plaisirs plus secrets : il recevra dans sa chambre la célèbre poétesse courtisane Veronica Franco (qui lui dédiera un recueil de ses rimes). Toute la nuit, pour étonner le monarque, un four flottant destiné à l'industrie du verre fonctionnera sous ses fenêtres ! Et bien d'autres réceptions se dérouleront durant la semaine qu'Henri III passera dans la Sérénissime.

Le palais Foscari hébergera par la suite d'autres hôtes illustres : l'archiduc Ferdinand de Habsbourg et Maximilien d'Autriche en 1579, Ernest Auguste de Hanovre, duc de Brunswick en 1686 ou le roi Ferdinand IV de Danemark en 1709. Mais aucun de ces séjours officiels ne sera aussi fastueux que celui d'Henri III. «En son honneur, note Alvise Zorzi, l'un des grands historiens de Venise, la République avait fait plus qu'elle n'avait jamais fait pour un monarque étranger, une véritable fantasmagorie qui dura des jours et des jours et où semblait revivre l'atmosphère somptueuse des banquets que peignait alors Véronèse.» ■

Un roi de France qui aimait trop la fête

Impressionné par les fastes déployés lors de son séjour vénitien, Henri III organisa de somptueuses cérémonies dans son royaume. Leurs coûts exorbitants contribuèrent à vider les caisses de l'Etat.

Cameraphoto/AKG images



Christian Jean/RMN, musée du Louvre



Le palais abrite aujourd'hui le siège de l'université Ca' Foscari de Venise.



Depuis près de vingt ans, le palais maudit reste inhabité, à la recherche de son nouveau propriétaire.



Cameraphoto / AKG images

Ca' Dario

DEPUIS 600 ANS, SES PROPRIÉTAIRES SUCCOMBENT À SA MALÉDICTION

En 2000, le réalisateur Woody Allen fut à deux doigts d'acheter la Ca' Dario. Avant d'être refroidi par sa terrible histoire...

Depuis sa fondation au XV^e siècle, sur le Grand Canal, ce palais n'a en effet guère porté chance à ses propriétaires: faillites en cascade, crises de folie, suicides et autres morts violentes ont fait de la Ca' Dario, le palais maudit de Venise. Une malédiction pour ainsi dire originelle puisqu'il aurait été édifié sur un ancien ossuaire templier. La devise latine gravée à son fronton – «Urbis Genio Ioannes Darius» («Giovanni Dario fut le génie de cette ville») – ne cache-t-elle pas un inquiétant message ? Son anagramme murmure :

«Sub Ruina Insidiosa Genero» («Dans la ruine, j'engendre des choses perfides»).

La demeure fut construite pour un certain Giovanni Dario, un marchand et diplomate, célèbre pour avoir négocié en 1479 un traité de paix avec les Turcs. Peu après avoir marié sa fille Marietta au fils d'une puissante famille vénitienne – Vincenzo Barbaro –, Giovanni fit faillite, avant d'être exclu du Grand Conseil. Nouveau coup du sort, pour des raisons inconnues, l'époux de Marietta se suicida. La jeune mariée désespérée s'enferma dans sa chambre pour y mourir. Après une parenthèse paisible pendant laquelle la Ca' Dario fut la résidence des ambassadeurs turcs, le palais fut racheté à la fin du XVII^e siècle par Arbit Abdol, un diamantaire arménien... qui fit faillite et succomba rapidement. Le même sort funeste frappa cinq autres propriétaires : l'historien britannique Rawdon Brown s'y suicida en 1883, ruiné ; dans les années 1950, l'Américain Charles Briggs y retrouva son amant suicidé avant d'être lui-même assassiné au Mexique ; en 1970, le comte delle Lanze y fut découvert le crâne fracassé ; en 1981, le manager des Who, Kit Lambert, y périt d'overdose ; quant à Raul Gardini, magnat de l'industrie mis en cause dans l'opération «mains propres», il fut retrouvé «suicidé» de deux balles dans la tête en juillet 1993... De quoi comprendre pourquoi le très hypocondriaque Woody Allen renonça aux charmes de ce palais maléfique. ■

Un rocker frappé par le blues
Manager des Who et initiateur de leur opéra rock «Tommy», Kit Lambert acheta la Ca' Dario en 1972. Réputé pour ses fêtes déjantées et ses lubies, il peignit sa gondole et son chat en bleu. En 1981, il mourut d'une overdose dans son palais.



C. Morphet/Redferns - Getty Images



ès 1495, un mémorialiste flamand, Philippe de Commynes, vantait la splendeur du Grand Canal. Il le décrivait comme «la plus belle rue et la mieux maisonnée au monde». Ce voyageur lettré succombait, comme tant d'autres après lui, à la splendeur des palais et autres «casas» nobiliaires (appelées à Venise les «ca») qui se succédaient sur les rives. C'était exactement l'effet recherché... Par-delà leur diversité, en effet, chacun de ces palais célèbre la même histoire, celle d'une catégorie sociale triomphante – à l'origine composée de marchands enrichis par le commerce maritime entre Orient et Occident –, qui tirait gloire et orgueil de sa réussite. D'où ces façades pompeusement ornées qui prétendaient éblouir le visiteur débarquant à Venise par la mer. Pourtant, et cela fait partie de leur charme, ces apparences n'étaient que trompe-l'œil, esbroufe, une fine couche de marbre maquillant des murs de briques ordinaires.

nale, comme la Ca' d'Oro (XVe siècle), ouvragée de dentelles de pierre, le très épuré palazzo dei Camerlenghi (XVIe siècle), sis au cœur du Rialto, ou le néo-classique palais Grassi (XVIIIe siècle) aujourd'hui centre d'art contemporain de la fondation François Pinault. D'autres cultivent une délicieuse discréetion, à l'instar du presque oublié palais Arian (XIVe siècle), près du Campo dell'Angelo Raffaelo, ou du pittoresque palais Mocenigo (XVIIe siècle), sur le rio éponyme.

Ces palais étaient conçus pour séduire, mais aussi pour servir. Les marchands de la ville donnèrent dès l'origine à leurs demeures une vocation commerciale. C'est ainsi que se forgea, dès le XIIe siècle, le modèle traditionnel du palais vénitien, conjuguant les fonctions d'habitation et d'entrepôt pour les marchandises. Le rez-de-chaussée, desservi par la porte «d'eau», mais aussi par une porte «de terre» ouverte sur rue à l'arrière du bâtiment, était réservé à la réception des cargaisons. Coton, soieries ou épices étaient déchargés sur le

Une préfecture dans un cadre de prestige

Achevé vers 1536, le palazzo Corner della Ca' Grande fut l'une des premières œuvres de Jacopo Sansovino, l'un des plus célèbres bâtisseurs vénitiens. Vendu à l'Etat en 1817, le palais est aujourd'hui le siège de la préfecture.



CES MAISONS AVAIENT

Conjuguant les fonctions d'habitation et d'entrepôt, ces luxueuses demeures

Seules celles-ci, plus légères que la pierre, peuvent en effet être supportées par les fragiles fondations de pieux enfouis dans la vase.

Au fil des siècles, l'aspect des palais allait changer: vénéto-byzantin ou gothique au Moyen Age, Renaissance et maniériste au XVIe siècle, puis baroque, voire rococo jusqu'à la chute de la Sérénissime en 1797, les styles se chevauchèrent, se phagocytant les uns les autres au fil du temps, des remaniements, des changements de propriétaires. Mais toujours avec la même débauche de luxe, de marbres polychromes, d'incrustations de porphyre, de crépis colorés et de pierres blanches d'Istrie dessinant des colonnades, des serliennes, des baies géminées ou d'étroites galeries en balcon... Parmi ces résidences, certaines ont acquis une renommée internatio-

«portico», quai privé abrité sous un porche, puis entreposés dans l'«androne», hall central desservant des pièces de stockage aménagées de part et d'autre. Un escalier conduisait à l'entresol, le «mez» (qui donna le mot «mezzanine»), attribué aux bureaux du propriétaire et de ses commis.

Les rez-de-chaussée palatins étaient réservés au commerce

En montant à l'étage supérieur, on quittait le domaine réservé aux affaires pour accéder à celui des plaisirs et de la vie privée. Autour de la salle de réception, le «portego», éclairée par une loggia en surplomb du canal, les appartements de la famille propriétaire occupaient les ailes du bâtiment. Le même schéma se répétait, le cas échéant, aux étages supérieurs. Les

nombreux domestiques, enfin, étaient logés dans les combles.

Au début du XVe siècle, l'usage des palais vénitiens évolua. Un arrêté du Sénat interdit en 1410 le déchargement direct des marchandises dans les entrepôts privés en raison d'une gestion plus centralisée des droits de douane. Bien des rez-de-chaussée palatins changèrent alors de vocation pour être loués à des artisans, à des gondoliers, voire à des filles légères... Malgré ces aléas commerciaux, les familles patriciennes n'entendaient pas déroger à leur statut. Le luxe apporté aux moindres détails de leurs habitations en témoigne. Ainsi des quelque 7 000 cheminées qui hérisSENT toujours les toitures de tuiles roses. En forme de cône renversé – une structure typique à Venise qui permet de limiter les



Heiner Müller - Elsner

UNE DOUBLE VIE

périclitèrent avec la fin de la République.

risques d'incendie en refroidissant les étincelles –, elles s'ornent d'innombrables décos : frises, colonnettes, pagodes ou mâchicoulis... Ainsi également des heurtoirs de portes dont l'extrême diversité étonnait l'académicien Henri de Régnier : «Une tête de femme, sculptée, regarde de ses yeux baissés les survenants», notait-il en 1899 dans «L'Altana ou la vie vénitienne», un livre paru en 2009.

«Il y a beaucoup de ces têtes (...). Elles ont tantôt des figures de déesses, tantôt de dieux glabres ou barbus (...) Il y en a de guerrières casquées; de marines coiffées d'algues et de coraux. Parfois ce sont des Turcs ou des Barbaresques...» A l'intérieur des palais, l'agencement de l'espace se plia aux évolutions des modes. Au XVII^e siècle, des bancs en bois, des râteliers pour exhiber

des hallebardes, des orangers en pot meublaient souvent l'androne reconvertis en vestibule, mais toujours susceptible d'être inondé et parfois rongé par le salpêtre. Dans les étages supérieurs, le raffinement régnait. C'est d'abord l'éclat des sols, d'un matériau dit «terrazzo», à base de chaux éteinte et de briques incorporées, qui en imposait. Un rouge vermillon, intégré en fin de préparation, leur donnait d'incomparables reflets fauves, rendus plus brillants encore à force d'astiquages à l'huile de lin. Au-dessus des cheminées, miroitaient d'immenses glaces ouvrageées, de fabrication locale. Aux poutres des plafonds pendaient des lustres en verre tarabiscoté, soufflé sur l'île voisine de Murano. Au siècle suivant, ce décor fut bousculé par la folie des stucs, qui envahirent murs

et plafonds. La peinture en trompe-l'œil triompha. Des fresques mythologiques magnifiaient les propriétaires, telle «L'Apothéose de la famille Mocenigo», à la gloire du doge Sebastiano Mocenigo élu en 1722 et représenté dans son palais sous les traits de la Paix et de la Vertu guerrière par l'artiste Jacopo Guarana. D'autres familles se posèrent en mécènes, comme les Rezzonico, qui confièrent à Tiepolo le soin de transformer leur palais en trésor du baroque vénitien.

Certains palais devinrent même des pensions de famille

L'usage des pièces, enfin, se diversifia. A côté de la chapelle, attribut immuable des demeures patriciennes, d'opulentes bibliothèques se développèrent chez les Zeno ou les Foscarini, ainsi que des cabinets de curiosités, les uns et les autres confortant le rayonnement culturel de ces familles dans la cité. S'y ajoutaient souvent une salle de musique, comme au palais Querini Stampalia (aujourd'hui musée), et parfois un mini-théâtre d'appartement. A moins que l'ancien «portego» ne soit tout bonnement transformé, comme au palais Pisani, en salle de bal pour répondre aux exigences de la vie mondaine.

La chute de la Sérénissime, placée sous tutelle autrichienne après le traité de Campo Formio en 1797, signa la ruine des palais en même temps que celle de leurs héritiers. Beaucoup de ces demeures souffrissent alors d'abandon, avant d'être vendues ou transformées en pensions de famille, avec l'essor du tourisme à la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui restaurés, ils témoignent de la splendeur de leurs bâtisseurs. Toutes les vieilles familles fondatrices de l'aristocratie vénitienne (Contarini, Dandolo, Morosini, Corner, Dolfin...), puis ultérieurement celles des Gritti, Venier ou Foscari, ont laissé un palais à leur nom... et souvent même plusieurs. Un palais peut en cacher un autre. Les Corner, prestigieux lignage vénitien, ont ainsi légué à la postérité non seulement le palais Corner della Ca' Grande, mais également le Corner Reali, le Corner della Frescada Loredan ainsi que le petit Foscolo Corner. ■

CATHERINE GUIGON

VENISE RACONTÉE PAR SES PEINTRES

Les toiles de Carpaccio, Gabriele Bella ou Guardi ne sont pas seulement des chefs-d'œuvre. Elles offrent aussi des informations très détaillées sur les habitants et leurs activités. Six tableaux de maîtres décryptés.

PAR VALÉRIE KUBIAK (TEXTE)



LA VIE QUOTIDIENNE



«La Nouvelle Foire de la Sensa»,
Gabriele Bella, XVIII^e siècle.

VOIR LEGENDE PAGE 64





Bancho
Del Giro
In Rialto

«Le Bancho del Giro au Rialto»,
de Gabriele Bella, XVIII^e siècle.

VOIR LEGENDE PAGE 64





«Le Départ du «Bucentaure» vers
le Lido de Venise, le jour de l'Ascension»,
de Francesco Guardi, vers 1775-1780.

VOIR LÉGENDE PAGE 64





«Combat aux bâtons sur le pont
Santa Fosca», de Gabriele Bella, 1792.

VOIR LEGENDE PAGE 64

Del Popolo Fa introdono
Inueni Si Facie P. Ron
gio Combattendo l'au
Legni Et l'Vna Delle





«Chasseurs de canards dans la lagune», de Pietro Longhi, 1760.

VOIR LEGENDE PAGE 64





«Le Miracle de la relique de la sainte Croix au pont du Rialto», de Vittore Carpaccio, 1494.

VOIR LÉGENDE PAGE 64

Une société soudée par les jeux, le



Le supermarché de Saint-Marc

Le XVIII^e siècle est l'âge d'or du Carnaval. La place Saint-Marc est alors le centre des réjouissances. Les feux d'artifice, les pyramides humaines ou les courses de taureaux viennent parer la piazza de couleurs éclatantes et de rythmes endiablés. Les fêtes de l'Ascension qui clôturent le carnaval sont l'occasion du plus grand rendez-vous mondain de l'année. Pendant quinze jours, elles attirent des milliers de visiteurs, souverains, nobles ou aventuriers, venus de toute l'Europe mais aussi d'Orient. Des centaines d'échoppes recouvrent alors la place. Les plus belles pièces des artisans locaux et les œuvres des artistes y côtoient bijoux et étoffes précieuses venus du monde entier.

Le tableau de Gabriele Bella – un peintre vénitien du XVIII^e siècle spécialisé dans les vues de la ville – laisse apparaître au premier plan des exposants de meubles et de vêtements. Des siècles durant, les échoppes hétéroclites s'étaient multipliées sur la place dans un joyeux désordre. Avec le temps, les autorités ont fini par s'occuper d'aménager ce marché. En 1777, elles ont commandé à l'architecte Bernardino Macaruzzi une structure en bois, démontable. Cet hémicycle, qui contient plus de cent magasins, est décoré d'or et de statues, et, à la tombée de la nuit, des centaines de lampes en cristal viennent illuminer la foire pour en faire, aux yeux des visiteurs du monde entier, la plus fastueuse de toutes. Ce qui ne l'empêchera pas de disparaître, vingt ans plus tard, lors de la prise de Venise par Bonaparte.

«La Nouvelle Foire de la Sensa», de Gabriele Bella, XVIII^e siècle (musée Querini-Stampalia, Venise).



Des transactions en plein air

Venise pratique le commerce de transit. Les marchandises importées d'Orient ou d'Occident arrivent au Rialto où elles sont vendues à des négociants étrangers. Les délais d'acheminement sont longs et il n'est pas rare d'attendre deux ans pour récolter les bénéfices d'une opération. Afin de répartir les risques, les marchands de Venise ont l'habitude de s'associer pour investir collectivement dans les convois maritimes. Depuis le XIII^e siècle, ils se retrouvent quotidiennement sur la place San Giacomo au Rialto. C'est le centre des affaires. On y échange des informations sur les arrivées et les départs des galères, leurs chargements, leurs destinations.

Tout autour de la place, les banquiers ouvrent des échoppes et inscrivent sur leurs livres de compte les transferts d'argent entre commerçants. Au fil des siècles, cette pratique bancaire, l'ancêtre du virement, se développe au point d'élever le Rialto au rang des plus importants marchés de crédit en Occident. Méfiant, l'Etat essaie de maintenir le contrôle et de réguler les activités financières qui se déroulent sur cette place. Mais bientôt, l'argent «fictif» (qu'on appelle la monnaie de banque) créé par ces opérations excède les réserves d'or et d'argent (la monnaie métallique). Au XV^e siècle, cette «bulle financière» va conduire à une série de faillites spectaculaires, puis à l'effondrement de tout le système bancaire vénitien. En 1587, la République de Venise décide alors de nationaliser le système bancaire et fonde la banque du Rialto, qui deviendra en 1619 le Bancho del Giro. Ce sont les agents de cette banque, officiant toujours sur la place San Giacomo, que nous montre le tableau de Gabriele Bella.

«Le Bancho del Giro au Rialto», de Gabriele Bella, XVIII^e siècle (musée Querini-Stampalia, Venise).



La grande fête nationale

Depuis le XII^e siècle, l'appareillage du «Bucentaure» marquait chaque année l'ouverture des fêtes de l'Ascension. Sur le tableau, l'imposant bâtiment de parade, actionné par des rameurs, rejoint le Lido depuis la place Saint-Marc. En habits d'apparat et entouré de l'ensemble des sénateurs vénitiens, le doge trône sur la terrasse circulaire qui domine le navire. Arrivé au Lido, il jettera un anneau dans les flots en prononçant ce vœu : «Nous t'épousons, mer, en signe de véritable et perpétuelle domination.»

Cette cérémonie, officiellement instituée en 1176 par le pape Alexandre III, symbolise la domination de Venise sur la mer. Commandé par le doge Alvise Mocenigo IV pour commémorer son élection, ce tableau est censé représenter les cérémonies de l'année 1763. Cependant, dans la foule qui se presse sur les quais et dans les bateaux, Francesco Guardi a représenté les Vénitiens habillés selon les canons de la mode en vigueur à la fin des années 1770, époque où il composa la toile. Certaines femmes sont coiffées du panache dont raffolait madame Du Barry et que la favorite de Louis XV avait répandu dans les grandes cours européennes à partir de 1775.

Le «Bucentaure» apparaît au premier plan dans toute sa splendeur. Il a été restauré en 1729 avec une débauche d'ornements plus précieux les uns que les autres. En 1797, après avoir pris la ville, les Français brûleront, pour en récupérer l'or, ce symbole d'une gloire vénitienne révolue.

«Le Départ du "Bucentaure" vers le Lido de Venise, le jour de l'Ascension», de Francesco Guardi, vers 1775-1780, (musée du Louvre).

commerce et l'amour de la cité



Querelle de voisinage

Bienvenue dans la capitale européenne des plaisirs et des jeux. Bals, foires, spectacles, régates et autres chasses aux taureaux rythment la vie quotidienne des Vénitiens au XVIII^e siècle. Les combats de bâtons comptent parmi les divertissements les plus populaires. Le pont Santa Fosca, représenté ici un siècle plus tard par Gabriele Bella, est l'un des lieux privilégiés de la pratique de ce «sport».

Depuis les origines, les habitants de Venise s'opposent en deux clans rivaux selon qu'ils appartiennent à la paroisse San Pietro de Castello ou à celle de San Nicolo dei Mendicoli. Les Castellani, qui arborent ceintures et bonnets rouges, sont principalement des employés d'Etat et des dignitaires proches de l'aristocratie. A l'opposé, les Nicolotti, dont la couleur est le noir, incarnent la faction populaire et se composent de pêcheurs et d'artisans. Cette rivalité ancestrale est entretenue par la République qui y voit un double bénéfice. Les rixes mobilisent et entretiennent l'ardeur d'un vivier de soldats potentiels, tandis qu'en divisant la population, la Sérénissime se préserve des soulèvements qui pourraient l'ébranler.

A l'ouverture des joutes, les deux clans arrivent de part et d'autre du pont à grand renfort de fanfares. Le jeu débute par un duel entre champions. Puis les participants se précipitent dans un déchaînement de coups de bâtons et de coups de poings. Le pont n'ayant pas de parapet, de nombreux belligérants finissent dans les eaux du canal. Ces violents pugilats se soldent par des morts et des blessés. Ils seront interdits en 1705. Des batailles homériques de Santa Fosca ne demeurent aujourd'hui que des empreintes de pas aux deux entrées du pont.

«Combat aux bâtons sur le pont Santa Fosca», de Gabriele Bella, 1792 (musée Querini-Stampalia, Venise).

Noble chasse dans la lagune

Riches en plancton, les eaux salées de la lagune ont toujours regorgé de poissons de mer : daurades, mullets, rougets, anguilles... A partir du X^e siècle, on y pratiqua l'élevage à l'intérieur de pièges en roseaux. Mais c'était aussi le paradis des oiseaux. On y croisait des échassiers, des oiseaux de mer, des oiseaux migrateurs et surtout des canards sauvages, dont la chair était très appréciée des Vénitiens.

Au XVIII^e siècle, chasser dans la lagune était une occupation réservée aux nobles. Les grands seigneurs vénitiens, dont le doge lui-même, organisaient des chasses réservées. Les armes utilisées étaient variées : l'arc et les flèches, le javelot, le fusil ou encore des filets tendus pour piéger les canards.

Ce tableau de Pietro Longhi représente un gentilhomme vénitien accompagné de quatre serviteurs : trois qui actionnent les rames, et le quatrième qui dirige l'embarcation. L'équipage glisse doucement sur les eaux à bord d'une barque à fond plat qu'on appelle un «sciopon». Avec son faible tirant d'eau, elle permet d'approcher en silence les oiseaux nichés dans les roseaux. Autre avantage : on peut y loger un fusil long de 4 mètres, chargé de poudre et de mitraille (ferraille, petits clous, verre, fragments de céramique ou gravier), tirant sur une large surface. Mais ici, le chasseur se sert d'une sorte d'arc qui tire non des flèches mais des billes d'argile. On en distingue un panier plein à ses pieds. Un type de projectiles déjà utilisé par les premiers occupants de la lagune.

«Chasseurs de canards dans la lagune», de Pietro Longhi, 1760 (musée Querini-Stampalia, Venise).

Embouteillage sur le canal

Capitale des nourritures terrestres, Venise a aussi sa légende sainte. Ce tableau représente la guérison miraculeuse d'un possédé par le patriarche de la cité. La scène de la guérison apparaît à gauche du tableau, dans la loggia située à l'étage. Sur le pont, une procession en provenance de la place Saint-Marc se dirige vers le lieu du miracle.

Au premier plan, dans la foule qui occupe le quai du Grand Canal, de riches marchands vêtus de brocarts, parmi lesquels on repère quelques Orientaux à leurs barbes longues, négocient les denrées qui seront ensuite acheminées par la flotte vénitienne. Car pendant le miracle, les affaires continuent. Les entrepôts qui bordent le canal regorgent de marchandises variées : soie ou épices en provenance d'Orient ; fer, cuivre ou textiles importés d'Occident. Les navires qui acheminent ces richesses arrivent au plus près des luxueux palais. Au-delà du pont, on distingue la terrasse qui accueille, depuis 1097, le plus grand marché de la cité. Dans ce quartier cosmopolite, bijoutiers, marchands d'épices, vendeurs de viande ou de fruits côtoient les bureaux des banquiers. C'est le cœur économique de Venise.

Les gondoles, qui sillonnent le canal, permettent aux habitants et aux visiteurs de circuler entre le Rialto et le centre politique et religieux situé sur l'autre rive, place Saint-Marc. Ces embarcations ont longtemps été l'unique moyen de traverser le canal. Le premier pont du Rialto est construit en 1264. Vittore Carpaccio nous en offre ici l'une des rares représentations. Mis à rude épreuve par l'affluence continue des piétons, il s'effondrera en 1524 et sera remplacé par un pont de pierre.

«Le Miracle de la relique de la sainte Croix au pont du Rialto», de Vittore Carpaccio, 1494 (Galerie de l'Académie, Venise).



Paul Victor/ArtComArt.

«Le Couronnement de Poppée», de Claudio Monteverdi a été créé en 1643, au théâtre San Giovanni e Paolo. C'est l'un des premiers opéras vénitiens.

L'OPÉRA, UNE PASSION

En 1637, ouvrit près de la place San Marco, le San Cassiano, premier théâtre au monde

Le 24 février 1607 au palais de Mantoue, le rideau s'ouvrit sur un spectacle stupéfiant, totalement neuf. Il s'intitulait «L'Orfeo» et avait été écrit par le compositeur Claudio Monteverdi, sur une commande du duc de Gonzague. L'opéra venait de naître, une sorte d'art total mêlant poésie, musique, architecture, peinture et danse. Répondant à une préoccupation des érudits et des artistes d'alors, qui souhaitaient réinventer la tragédie grecque, cet art s'appuyait sur une trame dramatique, mettant en scène des chanteurs solistes, un petit chœur et des ballets dansés. L'Italie de la Renaissance n'allait cesser ensuite de faire progresser ce genre nouveau, de la cour de Florence à celle de Mantoue. Mais il restait confiné dans les palais de l'aristocratie, où il divertissait une poignée d'initiés. Puis, en 1637, à Venise, à l'angle du rio San

Cassiano et du rio della Madonetta s'ouvrit le théâtre San Cassiano, le premier opéra public au monde. Pourquoi est-il apparu à Venise et non dans les villes italiennes pionnières du genre ?

L'économie et la politique ont eu leur mot à dire dans cette aventure. Au XVII^e siècle, Venise était sur le déclin. Elle se repliait sur elle-même. L'Orient lui était désormais fermé par l'Empire ottoman et le grand axe économique européen s'était déplacé vers l'Atlantique et les Indes. La cité-Etat restait pourtant une république où les grandes familles, formant une oligarchie, étaient en perpétuelle concurrence. Il ne s'agissait plus pour elles d'annexer des territoires extérieurs, mais d'asseoir leur légitimité en démontrant leur puissance à l'intérieur même de la cité. Ouvrir des salles d'opéra leur permit de se constituer une «clientèle» au sens



Arnaud Chauvin/Feedphoto.

«Orlando furioso» a été donné par Antonio Vivaldi en 1727, au théâtre Sant'Angelo. Tout en assurant sa charge de prêtre, Vivaldi s'occupait de ce théâtre.

QUI VALAIT DE L'OR

consacré à l'art lyrique. Et il fit aussitôt salle comble.

économique et politique du terme. Une salle aux nombreuses places vendues pouvait devenir une affaire très lucrative. Elle permettait aussi de flatter amis et clients politiques, indispensables à la complexe mécanique électorale vénitienne.

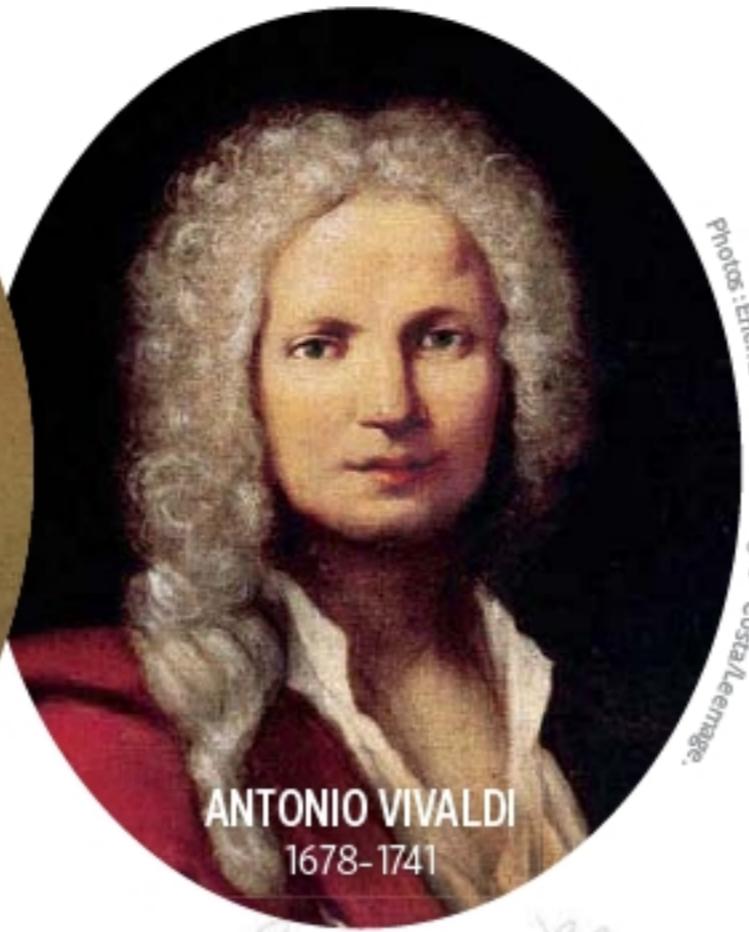
La salle San Giovanni Crisostomo, avec ses mille places, devint la plus grande d'Europe

Ainsi, la famille Tron ouvrit le San Cassiano avec «l'Andromeda» de Benedetto Ferrari et Francesco Manelli. Succès phénoménal... qui provoqua une concurrence, pas toujours loyale. Ainsi, les Grimani louèrent les loges du San Cassiano, les laissant vides pour tenter de décrédibiliser le triomphe des Tron. Rien n'y fit. En 1638, les Grimani lancèrent alors le Zanipolo, puis dans la foulée, le San Samuele et le San Giovanni Crisostomo. Cette salle resta long-

temps, avec ses mille places, la plus grande d'Europe. Le succès de l'opéra ne se démentait pas. Les Giustinian, eux, construisirent le San Moisè ; les Vendramin, le San Luca ; les Marcello, le Sant'Angelo où allait officier, au siècle suivant, Antonio Vivaldi. Entre 1637 et 1699, la Sérénissime vit s'ouvrir seize salles d'opéra ! Comme l'explique George J. Buelow dans son «History of Baroque Music» (Indiana University Press, 2004), même les roturiers se piquèrent de l'entreprise : l'humble impresario Marco Faustini lança le Sant'Aponal. Un opéra vivait de la location des loges à l'année et de la vente de ses autres places. Le principe continue de fonctionner aujourd'hui dans le monde entier. A Venise, les théâtres ouvraient seulement pendant les nuits d'hiver, les représentations commençant à 23 heures et s'achevant à 4 heures du matin. C'était un lieu où l'on se ...



CLAUDIO MONTEVERDI
1567-1643



ANTONIO VIVALDI
1678-1741

Photos: Erich Lessing/AG-Images - Costa/Leemage

Les maîtres de la scène vénitienne

Le premier grand compositeur d'opéra, Claudio Monteverdi a trouvé à Venise sa terre d'élection, s'y installant en 1613. Il y composa, son fameux «Couronnement de Poppée» (1642). Pur Vénitien, lui, Vivaldi laissa une vingtaine d'opéras derrière lui, dont «Orlando Furioso» (1727).

••• rendait obligatoirement masqué, la saison d'opéra coïncidant avec le carnaval. Les loges étaient les plus rentables, le parterre était moins cher. On s'y tenait debout, ou assis sur des sièges pliants amenés avec soi. Bourgeois et nobles possédaient les loges qu'ils décoraient à leur convenance. Derrière, les laquais préparaient soupers et rafraîchissements. On mangeait, buvait, jouait et faisait l'amour dans ces sortes de cabinets privés. La salle restait allumée et le silence n'y était pas de mise. Les pauvres, installés tout en haut, au paradis (poulailleur), pissaient parfois sur le parterre et jetaient des boulettes de cire sur les patriciens qui s'abritèrent bientôt derrière les rideaux de loges, inventés à cette fin.

L'opéra des aristocrates florentins et mantouans était une œuvre savante et littéraire. A Venise, pour faire recette, le recours au spectaculaire devint la règle. On multiplia les effets spéciaux, les orages, les tempêtes, les visions infernales. Les familles patriciennes, dont la fortune était née sur la mer, embauchèrent les ouvriers de l'Arsenal pour construire les décors et les structures de leur théâtre. Leurs charpentes adoptèrent la forme d'une coque de navire renversée. Il était aisément d'y accrocher les cintres des décors aux cordages manipulés par des marins. Le plan de la salle en U, ou en fer à cheval, fut adopté pour que tout un chacun pût voir la scène. Ce modèle est resté celui des salles d'opéra jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Comme tout le monde devait comprendre l'action, on simplifia et souligna le caractère des protagonistes par des traits musicaux, tragiques ou burlesques. Et surtout, pour ne pas lasser le spectateur, des intrigues comiques parallèles s'ajoutèrent à l'intrigue principale. Le plus connu des opéras vénitiens, «Le Couronnement de Poppée» de Monteverdi, croise ainsi les duos d'amour et les commentaires graveleux des nourrices ; au suicide de Sénèque succède la gaieté grinçante de ses serviteurs. Dans cette république qui était alors le régime le moins autoritaire d'Occident, l'autre élément clé de l'éclosion de l'opéra fut la liberté de penser. La cité, depuis 1500, comptait plus de cinquante éditeurs imprimeurs, soit trois fois plus que Florence, Milan et Lyon réunis. «L'Harmonice Musices Odhecato», le tout premier livre de

musique imprimé, le fut par Ottaviano Petrucci, le 14 mai 1501. Les librettistes étaient issus des familles nobles. Ils étaient avocats ou magistrats, comme Busenello, le librettiste de Monteverdi et de Cavalli. A la faveur de ce climat, l'opéra vénitien se montra naturellement polémique. Nullement détaché des affaires du monde, il en était bien souvent une satire féroce. C'est le cas de «l'Agrippina» de Haendel, composé sur un livret du cardinal Grimani. Ce dernier était aussi le propriétaire du théâtre San Crisostomo où cette œuvre triompha en 1709. Son intrigue, sous couvert de conter l'histoire de l'empereur Claude, était en fait une attaque en règle contre Rome – à la tête de laquelle Grimani entendait devenir pape. Si ces clés nous sont aujourd'hui perdues, elles étaient alors compréhensibles par tous.

C'est à la basilique San Marco que fut inventée la musique stéréophonique

Les contraintes économiques ont stimulé l'opéra vénitien, mais les exigences architecturales ont également eu d'heureuses conséquences. Celles de la basilique San Marco ont ainsi précipité l'invention de l'écoute stéréophonique. C'est sous ses voûtes byzantines que naquit la musique vénitienne grâce à un musicien flamand, Adrian Willaert. Il fut nommé maître de chapelle en 1527 et se trouva confronté à deux gageures. Jouer des instruments dans un lieu compliqué et inventer une musique spécifique pour magnifier le doge. San Marco est une église à l'architecture byzantine où les chapelles, construites à des époques différentes, et les nombreux détails architecturaux, entravent la diffusion du son. Il rebondit sur les voûtes et s'égare dans les recoins. La réverbération y est très importante. La musique médiévale aimait unifier le son en un flot compact. Willaert eut une intuition géniale : s'adapter à ces détails incontournables et «spatialiser» la musique. Pour cela, il joua des échos et des effets de superpositions. Il disposa les musiciens et les chanteurs sur les quatre tribunes qui se font face de chaque côté de l'autel. Les chœurs étaient séparés entre les parties droite et gauche de la basilique. Résultat : la musique surgissait de partout, des chaires, des tribunes secondaires, des estrades mobiles disposées à cet effet. C'était en quelque sorte le «Dolby» et le «Surround» avant l'heure.

Willaert a formé les grands noms de la musique vénitienne. La sophis-



Eric Vandeville/Gamma

Du haut du poulailler, les spectateurs pauvres pissaien sans gêne sur le parterre

tication musicale des maîtres de chapelle qui lui succédèrent à San Marco laisse rêveur. On connaît ainsi un Magnificat de Giovanni Gabrieli qui nécessite trente-trois voix de solistes, sept chœurs, sept orgues et dix-huit instruments à vent ! Devant la Pala d’Oro, la musique palpait autant que les couleurs des mosaïques byzantines. La luxuriance instrumentale des «Vêpres de la Vierge» de Monteverdi (1610), avec leurs échos chantés et leurs polyphonies alternées représentent le chef-d’œuvre d’un style à ce point recherché que Mazarin commanda à Rovetta des Vêpres «à la vénitienne» pour fêter, à Paris, la naissance de Louis XIV.

Le clergé de la Sérénissime était très souple avec ses musiciens. Il permit à ses contractuels de travailler dans d’autres domaines. Monteverdi et Vivaldi, tous les deux prêtres, furent aussi de prolixes compositeurs d’opéra. Le sacré n’interdisait pas le profane, il le stimulait. Les œuvres des compositeurs vénitiens contribuaient à la gloire de la ville et les étrangers venaient s’en nourrir. Grâce à l’imprimerie, sa musique se diffusa dans toute l’Europe du Nord, imprégnant plus tardivement Bach qui recopiait avec ferveur les partitions des maestros de la lagune, Albinoni, Marcello ou Legrenzi.

Si les castrats des opéras vénitiens étaient fabriqués comme des chapons dans les conservatoires de Naples, la Sérénissime était mondialement réputée pour ses virtuoses instrumentaux. On les éduquait dans des hospices pour malades, les

fameux «ospedali». Destinées à recevoir les nécessiteux, ces institutions vivaient en effet de dons et de legs. Y produire de la bonne musique attirait les fidèles. La Pietà, en 1525, fut la première à organiser des concerts publics pour augmenter ses ressources. Dès lors, les églises des hospices furent conçues comme des salles de concert, avec des tribunes à croisillons pour masquer les interprètes et une spatialisation du son comme à San Marco. Au XVII^e siècle, quatre «ospedali» tenaient le haut du pavé : la Pietà, les Mendicanti, les Incurabili et les Derelitti. Dans les autres villes d’Italie, il était interdit aux femmes de chanter et de jouer de la musique.

Quand les barcarolles des gondoliers inspiraient Frédéric Chopin et Richard Wagner...

Mais à Venise, elles eurent la préférence. On l’enseignait exclusivement aux «putte», des jeunes filles qu’on tenait recluses, sauf à l’occasion d’une promenade annuelle dans une barque close. Elles étaient fort nombreuses. En effet, de peur que le patrimoine familial ne fût divisé ou qu’il ne «tombât en quenouille», les filles cadettes, exclues des stratégies matrimoniales, étaient placées au couvent où elles apprenaient la musique. Les églises retenaient de concerts exécutés par des ensembles féminins. Rousseau, le musicologue Charles Burney et l’aristocrate français Charles de Brosses ont témoigné de ces célébrations – spectacles où accourrait toute l’Europe lettrée. Les dons affluaient, les «ospedali» surent s’offrir les meilleurs facteurs d’instruments et les meilleurs compositeurs. Le plus célèbre fut Antonio Vivaldi, prêtre, impresario de théâtre, virtuose et compositeur. Près de six cents de ses concertos continuent de révéler l’étendue des instruments pratiqués : cors, flûtes, cordes, hautbois, basson, orgue, trombe marine... Ses élèves de la Pietà portaient de pittoresques sobriquets : «Annetta del Basso» ou «Anna-Maria del Violino». Au XVIII^e siècle, les «ospedali» se transformèrent même en placements financiers. Le compositeur Gasparini investit ainsi 200 ducats dans l’extension de la Pietà, une somme qu’il récupéra avec 3,5 % d’intérêts. En revanche, la banqueroute des Incurabili mit l’impresario allemand Hasse sur la paille.

S’il fallait attribuer une musique à Venise, plus encore que les «concerti» du Prêtre roux ou les Vêpres de Monteverdi, c’est la barcarolle qu’il faudrait choisir. Apanage des gondoliers réunis en confrérie, ces chants de barque servaient de repères sonores dans le brouillard et permettaient d’identifier chaque navigateur... La barcarolle connut la gloire après la fin de la République, inspirant Chopin (il en composa plusieurs), mais également certains passages du «Tristan» de Wagner. Une barcarolle accompagna les funérailles de Stravinsky à l’église vénitienne San Giovanni et Paolo. Bien après l’extinction de ses délires baroques, Venise continuait d’ensemencer la musique.

VINCENT BOREL



La Fenice est indestructible !

Inauguré en 1792, l’opéra La Fenice (Le Phénix) mérite bien son nom. Il brûlera en 1832 et sera reconstruit en 1836. Il accueillera les années suivantes les créations de plusieurs chefs-d’œuvre de Verdi, comme «Rigoletto» et la «Traviata». Ravagé à nouveau par les flammes en 1996, il rouvrira ses portes au public en 2003.

LE CARNAVAL

QUE LA FÊVE

Au XVIII^e siècle, six mois par an,
la ville de Venise s'offrait tout
entière aux vertiges du carnaval.
Image extraite du film «Antonio Vivaldi, un prince
à Venise», de Jean-Louis Guillermou, 2007.

A painting depicting a scene from a Venetian carnival. In the foreground, a woman is shown from the side, wearing a large, elaborate mask with a gold and red pattern, a red velvet cap with a gold band, and a dark, voluminous fur-trimmed coat. She is looking towards a man in a red coat and a tall, feathered hat who is partially visible behind her. The background features ornate, gold-colored architectural details and a doorway. The overall atmosphere is one of luxury and theatricality.

COMMENCE!

A partir du XVI^e siècle, le déclin économique de Venise s'amorce. La cité se console en devenant la capitale européenne des plaisirs et des jeux d'argent.

MASQUES ET MYSTÈRE

Au XVIII^e siècle, s'imposa un même costume porté au quotidien indifféremment par les hommes et les femmes : cape noire, tricorne et masque, dont la forme permettait de boire et de manger.

«La Vendeuse de parfum», huile sur toile de Pietro Falca dit Longhi, 1757.

Cent mille visiteurs chaque saison ! Les premiers touristes de la ville de Venise furent, dès le XVII^e siècle, des libertins d'Europe. Et au XVIII^e siècle, la durée du carnaval, qui les attirait, ne cessa de croître. La ville perdait sa puissance économique, mais la fête devint une industrie de première importance, à la fois touristique, artistique et commerciale. Les festivités commençaient le premier dimanche d'octobre, s'interrompaient avant Noël, reprenaient de l'Epiphanie au mardi gras, cessaient de nouveau durant les quarante jours du Carême et la semaine sainte, puis recommençaient jusqu'à l'Ascension. Six mois de loisirs quasi ininterrompus. Ces semaines de folie servaient aux peintres locaux autant qu'aux fabricants de damas et de tissus d'or à se faire connaître. Le commerce

festif remplaçait les échanges économiques que la Sérénissime n'effectuait plus sur les mers.

La dimension de l'événement est difficile à appréhender de nos jours. Le carnaval de l'époque était bien éloigné de l'actuelle carte postale faite de masques sophistiqués et de concours d'élégance. La fête, alors, était sauvage et sale. Le jeudi gras (dernier jeudi avant le Carême) était, place Saint-Marc, un jour de sang. En présence du doge en robe rouge, on égorgait des porcs, on décapitait six taureaux, on livrait des bœufs à des chiens affamés. Les combats d'ours et la lapidation des chats avaient les faveurs de la foule. Sous les arcades des procuraties (bureaux des procurateurs), le long de la place, le voyageur enjambait les matelas des prostituées. Dans ce lupanar à ciel ouvert, des femmes voilées et



Alinari/The Bridgeman Art Library - Museo del Settecento



UN CHARIVARI OMNIPRÉSENT

Plutôt que le masque, certains choisissaient le déguisement, endossant le costume du mendiant ou du prince. Un rôle qu'il importait ensuite d'incarner. Pour les Vénitiens, le carnaval était avant tout un état d'esprit.

«Le Menuet», huile sur toile de Tiepolo, 1754-1755.





Franck Raduc/RMN, Musée du Louvre

masquées, leurs pas entravés par des sabots aux semelles gigantesques, les «zoccoli», avançaient à grand peine. C'étaient les patriciennes. Les épouses des maîtres du «Libro d'oro» (registre des familles de la Sérénissime ayant droit de siéger au Grand Conseil) étaient littéralement au-dessus des autres citadines. Elles marchaient épaulées par une ou deux servantes. Ces chaussures échassées, qui les obligeaient à la prudence, étaient un gage de leur vertu. Au milieu du XVIII^e siècle cependant, un relâchement des

Six mois de loisirs ininterrompus, une fête permanente, sauvage et sale

lois leur permit de changer de souliers. Dès lors, elles purent trotter menu dans le dédale des ruelles où l'aventure galante rôdait. Durant le carnaval, le masque, la «bauta», et la grande cape complice, le «domino», étaient obligatoires – qui les portait hors de cette période était possible de prison. Venise avait alors la répu-

tation de «ville bordel», et ce n'était pas une méchante rumeur. En 1570, le «Catalogue de toutes les principales et plus honorables courtisanes de Venise» estimait à 11 000 les femmes vénales exerçant dans la Sérénissime où le «vice grec», l'homosexualité, était, par ailleurs, relativement toléré. Les courtisanes avaient leur •••

Une courtisane pouvait être bien plus qu'une simple prostituée

UNE COMPAGNIE TRÈS RECHERCHÉE

Elle ne faisait pas que vendre ses charmes à une clientèle choisie... Barbara Strozzi (1619-1677) était aussi une compositrice et une cantatrice réputée qui tenait un salon.

«Femme jouant de la viole de gambe», huile sur toile de Bernardo Strozzi, 1640.

••• quartier et leur balcon officiel: le ponte delle Tette, sur le rio de San Cassiano. Les dames y exhibaient leurs seins («tette») aux aréoles teintées de rouge.

Une courtisane, à Venise, pouvait être bien plus qu'une simple prostituée. Celles dont Montaigne, durant son tour d'Italie, loua «la douceur d'esprit et la politesse charmante», pourraient être comparées aux geishas japonaises. Puisque les patriciennes étaient reléguées au fond des palais familiaux, comme jadis l'avaient été les matrones romaines, les hommes cherchaient la compagnie des femmes de moindre vertu, mais cultivées et de grand talent.

Barbara Strozzi eut des enfants mais resta célibataire

Les salons de ces «beautés mercenaires», comme on les désignait à Venise, étaient des lieux de sociabilité, qui jouèrent un rôle important dans la vie publique, les affaires de l'Etat s'y discutant souvent. Les «Lettres» que publia de son vivant Veronica Franco, en témoignent. Cette «curtigiana onesta» qui tenait un célèbre salon, fut immortalisée par le Tintoret et séduisit le roi de France Henri III. Tout récemment, les recherches musicologiques ont remis sur le devant de la scène une autre de ces femmes extraordinaires. Née en 1619, Barbara Strozzi était la fille d'une servante, Isabella Garzon et du patricien Giulio Strozzi. Une fille naturelle donc, mais que son père reconnut sans difficulté, lui-même étant le bâtard du banquier Strozzi. Poète, Giulio présidait l'un des cénacles intellectuels les plus en vue : «l'Accademia degli Unisoni». A 16 ans, Barbara y brillait et ravissait par la grâce de son chant et par son érudition. Première femme compositrice de la Renaissance, elle eut quatre enfants, tout en restant célibataire. Une liberté que ses ennemis ne lui pardonnaient pas, d'autant qu'elle pratiquait aussi l'usure et



fit office de banquière pour le compte de la République. Cette femme indépendante avait tout d'une courtisane, et c'est bien ainsi que Bernardo Strozzi (un homonyme non apparenté) l'a peinte, viole à la main et le sein dénudé, fixant avec gravité le spectateur. La richesse des tissus et des bijoux affichent son rang de femme aimée, recherchée et respectée. A sa mort, le 1^{er} novembre 1677, elle laissa une belle fortune et une centaine de madrigaux, arias et autres cantates. Un siècle plus tôt, cette femme hors du commun aurait certainement séduit L'Arétin.

De son vrai nom Pietro Bacci, cet écrivain arriva à Venise en 1527, au mitan d'une vie aussi scandaleuse que remarquable. Il fut accueilli par le doge en personne, et ses appartements devinrent le lieu le plus couru de la ville. Il s'était établi au Rialto, là où les courtisanes avaient les seins au balcon et la jambe à la fenêtre. Il les immortalisa dans un ouvrage extraordinaire, «Les Ragionamenti». Lestes et amusants, ces dialogues entre courtisanes et matrones étaient un véritable manuel de libertinage. Il y détaillait les positions coquines, certes, mais livrait d'abord des réflexions morales et politiques. En compagnie des «Aretines», des filles qu'il choisissait pour leur esprit et leurs charmes, Pietro Bacci et ses amis passaient des soirées arrosées au trebbiano, un vin blanc réputé depuis les Romains. Les mets étaient raffinés : grives au poivre et au laurier, jambons du Frioul, soupe de palourdes. On consommait de prodigieuses quantités d'huîtres, censées être aphrodisiaques. C'est au cours de l'un de ces fameux dîners que l'Arétin mourut d'apoplexie. Ingénieux, élégant et prodigue, il avait été l'intime de l'architecte Sansovino, du Titien et de Véronèse. Ce dernier nous a laissé, dans la Cène qu'il peignit pour les dominicains de San Giovanni e Paolo, une vision de cette vie festive. Sans se soucier du caractère sacré de l'événement, il y représentait reîtres avec hallebardes, apôtres se curant les dents avec une fourchette, serviteurs saignant du nez et femmes accortes. L'Inquisition s'émut de ce blas-

phème pictural et Véronèse consentit à modifier le titre de son tableau. Il l'appela «Le repas chez Levi» (aujourd'hui conservé au musée de l'Académie), afin qu'il ne représentât plus le dernier repas du Christ mais un épisode antérieur du «Nouveau Testament». En revanche, il n'en atténua pas le caractère orgiaque. Et l'Inquisition n'y put rien. Il faut dire que cette institution, créée à Rome en 1542, avait à Venise des pouvoirs restreints. Elle devait soumettre ses actes au Conseil des Dix, qui choisissait pour les valider trois magistrats locaux, les «sages de l'hérésie». Ces hommes représentaient les imprimeurs, les libraires et les nobles, et veillaient à contre-carrer les édits romains, souvent liberticides pour la République. En 1573, les sages révoquèrent ainsi l'expulsion de juifs vénitiens et l'année suivante, ils permirent que les protestants ouvrisent un quai entièrement destiné au commerce avec les Etats allemands rebelles au catholicisme.

Amant officiel de l'épouse, le sigisbée vivait au foyer

Si, sur le point des mœurs et de la religion, le gouvernement vénitien lâchait la bride à ses citoyens, il sut en revanche faire de l'Inquisition une redoutable police. Aidée par un nombre considérable de dénonciateurs, cette dernière agissait avec un zèle féroce. Giacomo Casanova, accusé d'un brin de débauche et de beaucoup d'intrigues politiques, en fut une victime célèbre et faillit finir sa vie aux Plombs (la célèbre prison de la cité, reliée au palais des Doges par le Pont des soupirs). L'écrivain français, Charles de Brosses, qui arriva en 1739, pour le carnaval, rapportait dans ses «Lettres d'Italie» qu'un patricien lui donna le conseil suivant : «Ne vous mêlez pas du gouvernement, et faites tout ce que vous voudrez.»

L'érudit et raffiné président du parlement de Bourgogne découvrit à Venise des mœurs étonnantes. Il eut l'honneur, rare, d'être invité au cœur d'un foyer vénitien, où il découvrit un sigisbée. Ce domestique était une particularité locale qui devait son existence à la démographie de la cité. En raison ●●●

Il découvrirent les lupanars vénitiens

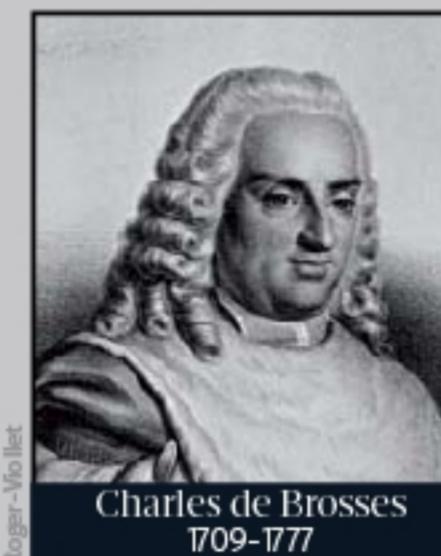


Pierre l'Arétin
1492-1556

A cause de «Sonnets luxurieux», l'écrivain dut quitter Rome et finit sa vie à Venise, où il se lia avec Titien et Sansovino, menant une vie dissolue. Après sa mort, le pape Paul IV mit toute son œuvre à l'Index.



Michel de Montaigne
1533-1592



Charles de Brosses
1709-1777

D'un séjour transalpin, ce parlementaire a laissé des «Lettres familières d'Italie». De Brosses s'étonne d'avoir vu à Venise «un ministre et prêtre, bâdiner d'une fenêtre à l'autre, avec la plus fameuse catin de la ville».



Jean-Jacques Rousseau
1712-1778

Le philosophe fut secrétaire d'ambassade à Venise. Il se passionna pour la musique et pour une certaine Zulietta, courtisane au «talon borgne», dont il nous a laissé une mémorable description dans ses «Confessions».

Bridgeman-Giraudon



Après les loges d'opéra et
les salons des courtisanes,
direction les maisons de jeu



LE RENDEZ-VOUS DES FLAMBEURS

Pour contrôler la fièvre du jeu qui se propagait, l'Etat ouvrit, en 1638, un « Ridotto publico ». Le palais de San Moisè accueillit le premier casino public d'Europe, où les aristocrates italiens et les étrangers dilapidèrent des fortunes.

«Giocatori al ridotto», huile sur toile de Tischbein, XVIII^e siècle.



... d'une importante mortalité féminine lors des couches, les patriciens épousaient souvent, en deuxième ou troisième noces, de très jeunes femmes. La différence d'âge et la nécessité du plaisir officialisaient, de façon très pragmatique, la présence d'un amant, le fameux *sigisbée*, que l'époux logeait chez lui. Le préservatif, invention turque fabriquée avec du boyau de mouton, était alors en usage chez les patriciens. Le *sigis-*

bée, qu'il était de bon ton d'exhiber dans les salons et à l'église, assurait aussi au cocu consentant la garde de sa femme. Il le prévenait si d'autres amours étaient en cours. Tout aussi surprenante était la tradition du partage de l'épouse au sein de la famille. Elle pouvait devenir la maîtresse du cousin, du frère ou de l'oncle si jamais l'époux lui faisait grise mine. L'essentiel était que l'enfant résultant de ces relations fut issu du sang familial.

Peu importait le géniteur, à condition que la lignée restât intacte. La licence régnait aussi chez les nonnes. De Brosses s'amusa de voir trois couvents se disputer pour donner une maîtresse au nouveau nonce apostolique, le représentant du Vatican. Il put contempler à son aise, dans ces mêmes couvents, les couventines voilées de blanc, à la poitrine et aux épaules découvertes qui, toute la journée, recevaient et conversaient à travers les grilles des parloirs. L'aventure allait souvent bien plus loin. Le jeune Casanova, épris de l'une d'elles, découvrit à cette occasion le voyeurisme et l'exhibitionnisme: pendant leurs ébats, le cardinal de Bérénis les observait à travers un oculus.

La cité comptait 136 «casini» où étaient jouées des fortunes

Après les loges des opéras qui ouvraient pour les six mois du carnaval, les salons des courtisanes et les couvents délurés, le fêtard vénitienachevait son périple dans un «ridotto» ou un «casino». Ces maisons de jeu étaient nombreuses, et toujours tenues par de nobles patriciens. Les jeux d'argent étaient une passion où s'engloutissaient des fortunes. A l'extérieur, une lanterne allumée signifiait la disponibilité du lieu. Il était constitué d'une grande salle où se trouvaient les tables de jeux, et des espaces plus intimes pour les rencontres galantes. Avant la chute de la République, Venise comptait 136 «casini» et «ridotti». Le mieux conservé parmi eux est aujourd'hui intégré à l'hôtel Monaco & Grand Canal. Des personnalités étonnantes en tiraient leurs bénéfices, comme Tomasso Albinoni. Ce dilettante fortuné se divertissait en composant de l'excellente musique. Il pouvait se le permettre: sa famille et lui-même vivaient du monopole de l'impression des cartes à jouer utilisées dans tous les «ridotti» de la ville... Albinoni est aussi connu pour le célèbre *adagio* qui porte son nom... et qu'il n'a jamais composé! Cet air, qui symbolise pour des millions d'auditeurs la Venise du XVIII^e siècle, fut composé en 1945 par Remo Giazotto, un musicologue milanais, biographe d'Albinoni. Venise a donné des légendes. ■

VINCENT BOREL

Lors de l'historique «acqua alta» du 4 novembre 1966, Venise fut noyée sous 194 centimètres d'eau.

BIRRA

L'ÎLE QUI NE VOULAIT PAS ÊTRE

Confrontée depuis sa naissance aux défis posés par l'assaut conjugué des flots marins et fluviaux, la cité lagunaire n'a cessé d'inventer de nouvelles parades.

PAR CLAIRE LECŒUVRE (TEXTE)

Venise est une invention. Une chimère devenue réalité. Création ex nihilo, l'île artificielle a surgi lentement grâce à l'effort et à l'ingéniosité des hommes.

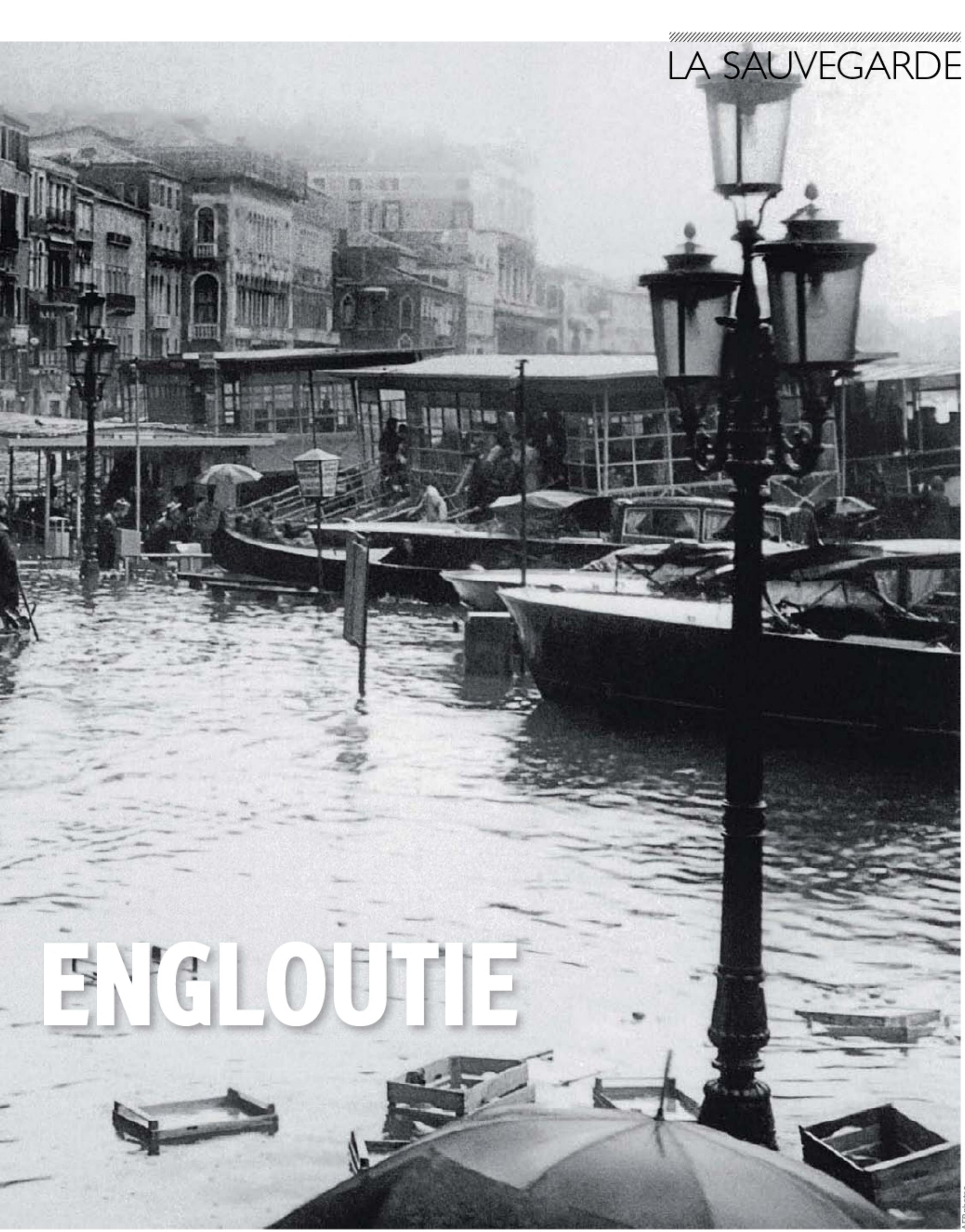
Mais l'eau, face à cette construction qui la défie, n'a jamais dit son dernier mot. La cité, depuis sa naissance, n'a cessé de subir ses assauts, réinventant en permanence les moyens de sa survie.

Venise dépend, depuis l'origine, de l'équilibre fragile de la lagune. Située entre terre et mer, elle reçoit d'un côté les eaux douces des rivières, pleines de sédiments qui se déposent au sol et permettent de gagner une surface constructible. De l'autre côté, venues du large, les marées hautes recouvrent tout et, en se retirant, aspirent les saletés accumulées. Ce double mouvement, bénéfique, se déséquilibre dès qu'une force prend le dessus. Trop de sédiments apportés par les fleuves ? L'ensablement guette. Trop d'enfouissement par les marées ? C'est alors la noyade qui menace Venise. Au fil des siècles, les habitants de la cité ont imaginé de nombreuses parades pour écarter ces dangers. Nous vous les présentons. ■



LA SAUVEGARDE

ENGLOUTIE





1324 : ON NETTOIE LES CANAUX

Le Grand Canal court sur 3,8 kilomètres. Mais c'est une artère fragile qui divise la ville en deux, du bassin de Saint-Marc au pont de la Liberté. Dès le XIII^e siècle, les Vénitiens prirent conscience qu'elle pouvait se boucher. Elle était encombrée à la fois par l'accumulation des sédiments et par les déchets ménagers. Venise prit donc une mesure d'urgence : elle instaura son dragage régulier en 1324. Ce nettoyage

fut bientôt étendu à tous les canaux. À intervalles réguliers, ils étaient asséchés et raclés au moyen de pelles. Des machines étaient employées seulement pour le Grand Canal. Au XVI^e siècle, signe sans doute que l'envasement ne reculait pas, le curage annuel devint obligatoire. Mais il s'interrompit à la chute de la République, en 1797, pour plus de cent soixante quinze ans. ■

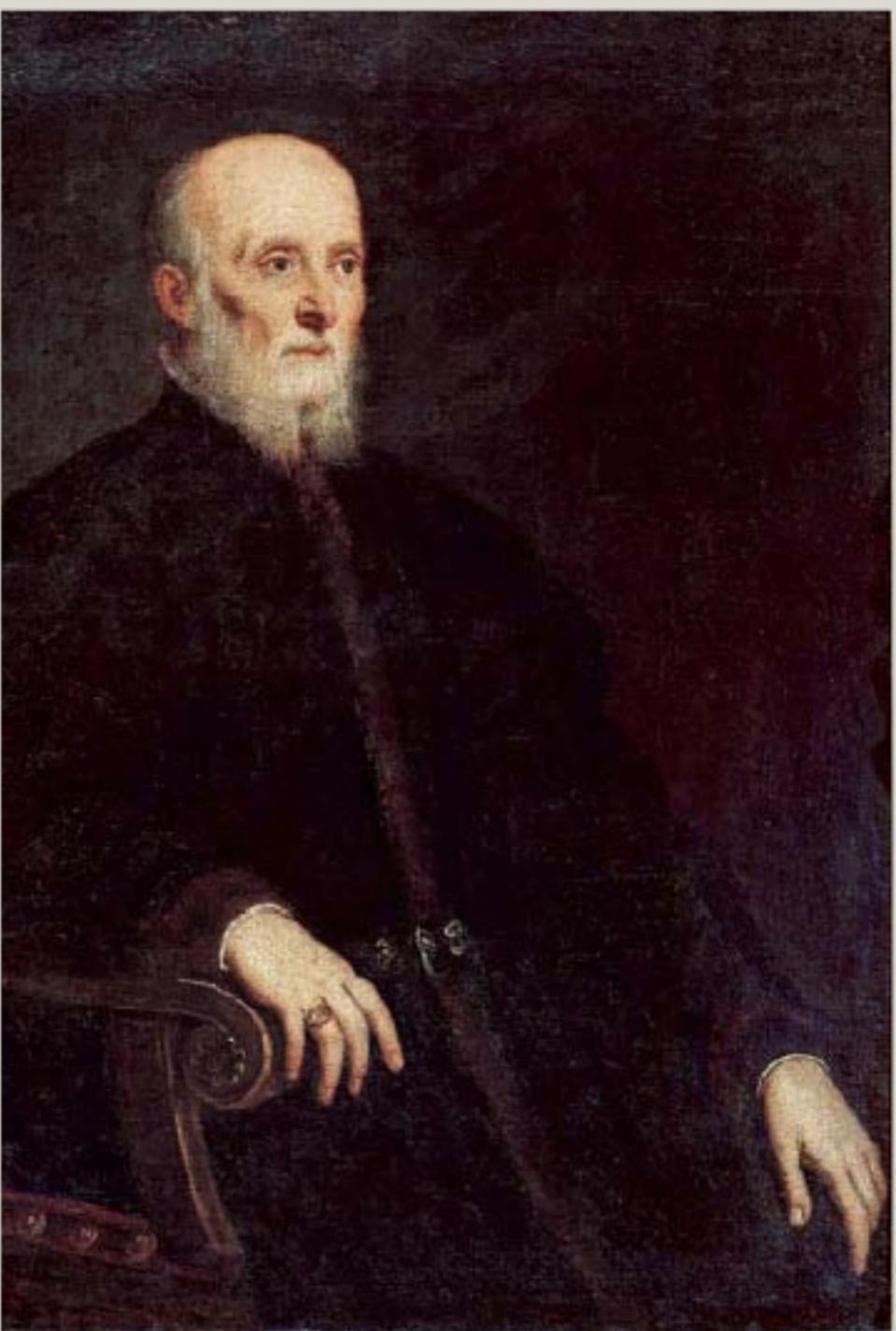
Ici, on assiste à une scène de dragage du Grand Canal, à la fin du XVIII^e siècle. En 1360, les ingénieurs de l'Arsenal mirent au point quatre plates-formes flottantes, outillées de machines à excaver, afin de curer les darses (bassins) et le Grand Canal.



Les rii (la photo ci-dessous décrit le nettoyage de l'un de ces petits canaux, en 1955) demeurèrent longtemps les seuls collecteurs d'eaux sales de Venise. Les habitants ne comptaient alors que sur le flux des marées pour les nettoyer. Les fosses sceptiques se sont depuis multipliées.



Toscani/Alinari, Roger-Viollet



Luisa Ricciarini/Leemage

Venise commença à dévier le cours du fleuve Brenta après que Alvise Cornaro (1484-1566), ici peint par Le Tintoret, ait mis en lumière les problèmes liés au déversement des eaux de cette «mala visina» (méchante voisine) dans la lagune.

XIV^E-XV^E SIÈCLE : ON DÉVIE LE COURS DES FLEUVES

Au début du XIV^e siècle, les pollutions et les épidémies, charriées par les eaux des fleuves, alarmèrent les autorités vénitiennes. Les boues, les sédiments transportés par ces eaux risquaient aussi d'obstruer la lagune et donc d'interdire l'accès aux navires. La puissance commerciale de la Sérénissime était en jeu. En guise de traitement, la ville décida de construire, à l'intérieur des terres, une digue qui dévierait les eaux de l'un des fleuves en cause, la Brenta. Ainsi, ses alluvions se déverseraient loin de la cité. Ce terre-plein fut édifié entre 1330 et 1339. Les travaux de déviation de la Brenta et d'un autre cours d'eau, le Piave, se poursuivirent durant les siècles suivants. Pour les mener à bien, une nouvelle charge fut créée en 1501, la «Magistrature des eaux» avec à sa tête un «Sage» chargé de superviser la politique aquatique vénitienne. ■



G. Anici / Black & White

Les murazzi de Pellestrina. Cette muraille côtière, formée d'énormes blocs de pierre d'Istrie, fut construite entre 1740 et 1782 sous l'égide de l'ingénieur Bernardino Zendrini.



En 1966, après l'exceptionnelle «acqua alta» de novembre, débuta la rénovation des murazzi de Pellestrina. Outre le renforcement de ces digues, un vaste programme de restauration du littoral a depuis été mis en œuvre : brise-lames, plages artificielles, palissades destinées à stabiliser les dunes...

XVIII^E SIÈCLE : ON RENFORCE LE LITTORAL

Dès le XVI^e siècle, un ingénieur, Cristoforo Sabbadino, préconise de renforcer les plages du cordon littoral, à l'entrée de la lagune, pour protéger Venise des marées hautes. Paolo Sambo, un autre ingénieur, propose lui une mesure plus radicale : élever une muraille le long de la mer. D'autres, bien au contraire, veulent laisser les marées libres de traverser la lagune et de la nettoyer. Au XVIII^e siècle, l'ingénieur Bernardino Zendrini reprend l'idée d'un mur destiné à renforcer et à rehausser le littoral, et cette fois, le projet aboutit.

En tout, le cordon littoral qui protège Venise s'étend sur 50 kilomètres. Il se divise en quatre tronçons, séparés par trois trouées, des passes où l'eau circule librement : la passe du Lido, celle de Malamocco et

celle de Chioggia. C'est sur le tronçon dit de Pellestrina, long de 20 kilomètres entre les passes de Malamocco et de Chioggia, que Zendrini veut édifier sa muraille. Pellestrina est en effet la partie la plus fragile, le maillon faible du cordon littoral. En 1740, les ouvriers vénitiens commencent à monter sur Pellestrina les «murazzi», des murailles hautes de 4 mètres et épaisse de 14 mètres. Elles sont constituées de pierres d'Istrie liées par un ciment utilisé depuis l'Antiquité, mélange de chaux et de pouzzolane, une roche volcanique. Il faudra quarante-deux ans pour les terminer ! Ces protections achevées en 1782 rempliront vaillamment leur rôle, résistant aux assauts des «acque alte» (grandes marées)... jusqu'à deux inondations d'une exceptionnelle ampleur, en 1825 et surtout en 1966. ■

XX^E-XXI^E SIÈCLE : ENDIGUER LES MARÉES OU SURÉLEVER LA VILLE?

Le 4 novembre 1966, une inondation monstrueuse frappe Venise. Le niveau de l'eau s'élève de 1,94 mètre, la place Saint-Marc et une bonne partie de la ville sont entièrement submergées. On se rend compte à ce moment que divers facteurs ont aggravé le phénomène de l'*acqua alta*. La construction d'une zone industrielle au port de Marghera a réduit la surface de la lagune et donc sa capacité à contenir les eaux. L'approfondissement des canaux qui traversent la lagune, depuis les trois passes, pour permettre le passage des bateaux de croisières, a également perturbé les équilibres lagunaires. Enfin, entre en compte l'affaissement de Venise de 12 centimètres depuis le XIX^e siècle, dû au pompage des nappes phréatiques et au poids des fondations. Sans oublier l'élévation du niveau de la mer, de 12 centimètres par siècle en moyenne depuis le début de notre ère, phénomène qui, comme on le sait, est en accélération du fait du réchauffement climatique...

Tous ces périls nécessitent désormais des remèdes beaucoup plus radicaux que ceux du passé. Ironiquement, au XVI^e siècle, l'ingénieur Cristoforo Sabbadino entrevoyait déjà l'importance des moyens à mettre en œuvre et... désespérait déjà de l'inaction de ses contemporains. A la suite de l'appel lancé par l'Unesco, la loi italienne de 1973 pour la sauvegarde de Venise a cependant permis l'émergence de plusieurs projets d'envergure.

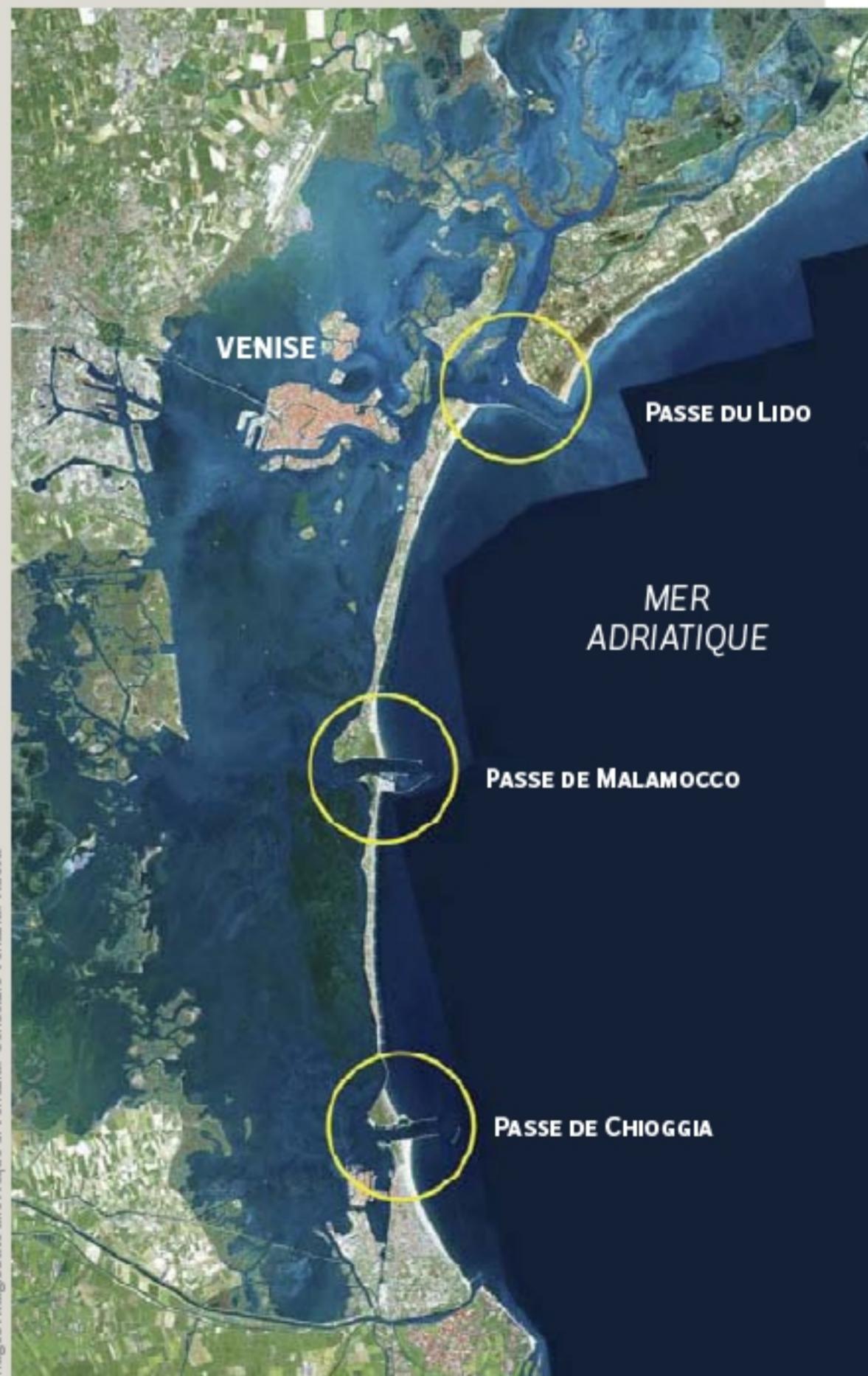
Le premier effort a consisté à reprendre le curage des canaux. Ensuite vint le renforcement des digues, à l'emplacement des anciennes murazzi et sur les autres tronçons du cordon littoral. Huit kilomètres de dunes ont ainsi été reconstruites.

En 2002, pour conjurer la catastrophe de 1966, le projet Mose (du nom de Moïse, en référence à l'épisode de la mer Rouge) a été adopté. Il s'agit d'un mécanisme de protection contre les *acque alte* de forte amplitude. Il consiste à dresser une batterie de 78 portes géantes, amovibles, pouvant boucher les trois passes de la lagune (Lido, Malamocco et Chioggia), en cas de grande marée de plus de 1,1 mètre d'amplitude. Les travaux, dont le coût est évalué à 3,5 milliards d'euros, ont commencé en 2003. Le dispositif devrait être opérationnel en 2015.

Giuseppe Gambolati, chercheur à l'université de Padoue, soutient un projet encore plus pharaonique. Selon lui, l'injection d'eau à 700 mètres de profondeur, en faisant gonfler la couche de sable située sous l'argile qui supporte les fondations de la cité, permettrait son élévation de 25 à 40 centimètres. Mais, petit détail qui a son importance, pour conserver la pression sous Venise, il serait indispensable de continuer à envoyer de l'eau, indéfiniment. ■



A terme, dans le cadre du projet Mose, les trois passes ouvrant sur la lagune seront équipées de 78 portes mobiles (en jaune). Relativement relevées durant les fortes marées, elles isoleront la lagune de la mer Adriatique.



Images : Magistrato alle Acque di Venezia / Consorzio Venezia Nuova

Sur cette image satellite, on peut voir les trois passes historiques donnant accès à la lagune. Les travaux de grande ampleur qui sont actuellement menés permettront en particulier de contrôler le flux des grandes marées de l'Adriatique.

LA FOLLE CAVALCADE DES

Ce quadrigé de bronze, orgueil de la basilique Saint-Marc, a décoré aussi, au fil des

S'ils pouvaient parler, ces quatre chevaux, dire ce qu'ils ont vu ! De tous les chefs-d'œuvre de la sculpture, le quadrigé qui orne le fronton de la basilique Saint-Marc est celui dont l'histoire se rapproche le plus de la légende. En bronze autrefois doré, pesant chacun 900 kilos, hauts et longs d'un peu plus de 2 mètres, élégants, puissants, dédaigneux, ces équidés opposent à l'animation de la place leur silence de deux mille ans et concentrent dans leur masse la gloire de quatre empires. Ils pourraient même se plaindre (ou se vanter) d'avoir été volés deux fois...

Remontons à la date de leur naissance. Malheureusement, elle demeure fort incertaine. Les techniques les plus sophistiquées n'ont pas permis d'en réduire l'incertitude à moins de cinq siècles. Les chevaux ont vu le jour entre le IV^e siècle avant J.-C. et le I^{er} siècle de notre ère. Selon une hypothèse plus fine, mais contestée, ils pourraient être l'œuvre du bronzier Lysippe (IV^e siècle avant J.-C.), artiste contemporain d'Alexandre le Grand, qui les aurait fabriqués pour l'île de Rhodes. Ils auraient par la suite été offerts à Néron qui en aurait orné sa statue colossale à Rome, avant qu'ils ne couronnent l'Arc de Trajan. Une autre version veut que les quatre chevaux, avec l'aurige (le conducteur de char, peut-être le dieu Hélios) et le véhicule auquel ils étaient attelés – éléments aujourd'hui disparus – aient été fondus sur l'île de Chios, dans la mer Egée. Quoi qu'il en soit, ils sont bien d'origine antique, et ce sont les seuls représentants parvenus jusqu'à nous des quadriges qui triomphaient alors aux quatre coins de l'Empire romain sur nombre de ses monuments.

Leur beauté, tôt reconnue, leur valut d'être transportés à Constantinople, soit au IV^e siècle par le fondateur de la ville, Constantin

le Grand, soit un siècle plus tard – la date reste incertaine. Ils furent ensuite installés pour plus de huit cents ans sur l'une des tours de l'hippodrome, d'où ils assistèrent aux plus brillants comme aux plus sombres épisodes de l'histoire de l'Empire romain d'Orient. Construit sur le modèle du Circus Maximus de Rome, et comme lui attenant au palais impérial, l'hippodrome était l'un des centres politiques de Constantinople.

Ils furent volés à Constantinople en 1204 par les croisés

A l'extrême est de cette énorme enceinte de 450 mètres de long sur 117 de large, coiffant la tour dite «mangonneau» (du nom d'un engin militaire proche de la catapulte), les quatre chevaux surplombaient les «carceres», les stalles de départ des chars pour les courses. Mais les compétitions n'étaient pas ici seulement sportives. A Constantinople, comme auparavant à Rome, le cirque était en effet un espace chargé de valeurs symboliques, rituelles et politiques, liées au culte de l'empereur. Dans sa loge directement reliée à son palais, ce dernier apparaissait lui-même souvent vêtu en aurige victorieux, guide du char de l'Etat et vainqueur des ennemis. Trente mille spectateurs acclamaient en choeur le «réisseur de l'univers». Ainsi était célébrée la rencontre entre le monarque et un peuple enrôlé et divisé en quatre factions rivales, en partie militarisées, antagonistes jusqu'à la violence : les Verts, les Bleus, les Rouges et les Blancs. Chacun de ces clans avait sur la piste un champion galopant, fouettant sa monture avec frénésie. Du haut du «manganon», nos quatre chevaux ont pu voir plus d'une fois ces réjouissances impériales et populaires dégénérer en émeutes.

Ces courses eurent lieu jusqu'au X^e ou XI^e siècle. En 1204, lorsque

les Français et les Flamands conquièrent Constantinople, la «deuxième Rome», et la dévastèrent, l'hippodrome n'était plus qu'un chantier qui fournissait la ville en matériaux de construction. Mais le quadrigé de bronze fut l'un des nombreux trésors que se partagèrent les croisés, détournés de leur sainte route – en échange de l'annulation de leurs dettes – par la perfide Venise. Ces chevaux incarnèrent même à eux seuls la sanglante revanche de l'Occident européen sur l'Empire d'Orient magnifique.

En 1205, Marino Zeno, podestat (représentant) à Constantinople pour le compte du doge Enrico Dandolo, les fit transporter jusqu'à la Sérénissime. Ils y furent soigneusement restaurés mais restèrent confinés dans l'Arsenal pendant cinquante ans, comme si les Vénitiens hésitaient à exhiber cette preuve de leur crime, l'agression de chrétiens par d'autres chrétiens. C'est l'admiration de l'ambassadeur de Florence et l'achèvement définitif de la basilique Saint-Marc, en 1254, qui les sortirent de l'ombre. On les hissa alors sur la loggia, au-dessus du portail central, dominant le décor architectural de la façade, de ses cinq entrées, de ses colonnes et de ses arcs semi-circulaires. Les chevaux rayonnaient comme sur un arc de triomphe antique ! Symbolisant désormais, par un habile glissement de sens, les quatre évangélistes (Marc, Matthieu, Luc et Jean), ils affirmaient aussi l'ambition impériale de Venise. Au XIV^e siècle, Pétrarque rapporte que le doge assistait en grande pompe, du haut de la galerie de la basilique, entre les chevaux de bronze, aux tournois qui se déroulaient sur la place. En 1379, l'amiral Pietro Doria qui dirigeait l'armée de Gênes, la grande rivale de Venise, avait si bien saisi la portée symbolique de ce quadrigé qu'il jura de «passer la bride aux



CHEVAUX DE SAINT-MARC

siècles, l'hippodrome de Constantinople et l'arc de triomphe du Carrousel à Paris.

quatre chevaux de Saint-Marc». Ambition qui fit long feu, puisqu'on les voit un siècle plus tard, dans tout l'éclat de leur dorure originale, au centre du grand tableau de Gentile Bellini : «La Procession des reliques de la Croix sur la Place Saint-Marc» (1496).

Leur carrière ne s'arrêta pas là. Ayant régné pendant six siècles dans le ciel de Venise, ils furent, une nouvelle fois, capturés au profit d'un empire. Le 13 décembre 1797, une population consternée assistait à l'enlèvement de ces symboles de la ville par les ingénieurs et les soldats de Napoléon.

En 1798, on les ramena en bateau de Toulon à Paris

Débarqués trois mois plus tard à Toulon, les quatre chevaux de bronze remontèrent lentement le Rhône, la Saône, le canal du Centre, la Loire, les canaux de Briare et du Loing, enfin la Seine jusqu'à Paris. Le 17 juillet 1798, ils participèrent à l'«Entrée triomphale des objets de science et d'art recueillis en Italie», hommage de la Révolution française aux productions de l'esprit humain ! C'est en ce sens qu'il faut comprendre cette «annexion». Les chefs-d'œuvre «prélevés» par Bonaparte pendant sa campagne d'Italie et présentés aux Parisiens lors de ce solennel défilé sur le Champ-de-Mars n'étaient pas seulement un butin de guerre. Ils n'étaient pas réservés à l'usage privé, mais bien destinés à l'édification publique. «Tête de l'univers», capitale de la Grande Nation, des Lumières et du Progrès, Paris trouvait tout naturel de rassembler dans ses murs les modèles de l'Antiquité et les dernières réalisations de l'industrie. Les prestigieux chevaux y firent donc leur apparition tirés sur un char, précédés de cette inscription : «La Grèce les céda, Rome les a perdus/Leur sort changea deux fois, il ne changera plus.»

Ils se reposent à l'abri d'un musée

Depuis les années 1980, les quatre antiques coursiers de bronze, pesant chacun 900 kg, sont installés au musée de Saint-Marc, dans la basilique. C'est une copie qui remplace ces originaux au-dessus du portail central de l'édifice religieux.

Cette quatrième éternité, après celle que leur avait promise Rome, Byzance puis Venise, les conduisit d'abord aux Invalides. Puis les chevaux furent disposés sur les piliers de la grille qui entourait le château des Tuileries. En 1808, l'arc de triomphe du Carrousel, qui venait d'être édifié à la gloire des armées napoléoniennes, leur offrit un support plus digne d'eux. On eut l'idée de leur attacher un char, et ils cautionnèrent dès lors, de leur antique galop, les grandioses revues militaires qui rassemblaient régulièrement une foule enthousiaste entre le Louvre et les Tuileries. Puis ce fut Waterloo, la chute de l'Empire... Cette éternité napoléonienne aura été la plus courte.

En 1815, François 1^{er}, empereur d'Autriche et nouveau maître de Venise, exigea que les chevaux de Saint-Marc lui fussent restitués. Les

quatre coursiers reprirent la route de l'Italie, laissant à Paris un vide que le sculpteur Bosio, en 1828, sur ordre de Charles X, combla par une copie qu'on voit toujours sur l'arc de triomphe du Carrousel.

Et les chevaux retrouvèrent leur place au-dessus du portail central de la basilique Saint-Marc. On aurait pu conclure ici cette fantastique chevauchée d'un bout à l'autre de l'espace européen, de sa culture, de ses ruptures, s'ils n'avaient connu un dernier avatar. Dans les années 1980, Venise décida en effet de les remplacer par des copies. Non pour cause de guerre ou de politique, cette fois, mais pour les protéger de la pollution atmosphérique... Désormais installés au musée de Saint-Marc, ils jouissent enfin d'une retraite bien méritée. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



Giovanni Simeone/Sime-Photodestop

QUATORZE SIÈCLES D'UN DESTIN À PART

Doges, carnaval, ghetto, opéras... L'histoire de cette République fut en tout point originale.



Tintoretto et Donato, deux doges du XVI^e siècle.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

- 421** Aucun indice historique ne permet de dater la fondation de Venise. Mais la légende situe la naissance de la ville au V^e siècle.
- 697** Toujours d'après la légende, Paolo Lucio Anafesto d'Héraclée est élu premier doge. Cette fonction remplace les tribuns maritimes byzantins.
- 726** Orso Ipato est le premier doge mentionné par des archives.
- 976** Le peuple vénitien se soulève contre le tyranique Pietro IV Candiano et incendie le palais des Doges.
- 1000** Célébration du premier mariage de Venise avec la mer : le jour de la «Sensa», l'Ascension en dialecte vénitien.
- 1094** Premier carnaval.
- 1282** La Sérénissime frappe ses premiers sequins d'or (appelés aussi ducats).
- 1310** Constitution du Conseil des Dix, en charge de la sûreté de l'Etat.
- 1323** L'appartenance au Grand Conseil, la toute puissante assemblée, devient héréditaire.
- 1500** La ville compte 120 000 habitants, ce qui en fait l'une des principales métropoles européennes de l'époque.
- 1516** Obligation pour les juifs vénitiens d'habiter dans le Ghetto.
- 1575-1577** La peste fait 51 000 victimes dans la cité, dont le peintre Titien.
- 1630-1631** Une nouvelle épidémie frappe la ville : avec 102 243 habitants, la population vénitienne est au plus bas niveau depuis deux cent cinquante ans.
- 1755** Casanova est emprisonné aux Plombs, la prison qui jouxte le palais des Doges.
- 1797** Bonaparte, commandant de l'armée d'Italie, envahit la Vénétie. Abdication de Ludovico Manin, 120^e et dernier doge. Fin de la République de Venise.



Une ambassade vénitienne à Damas, vers 1511.

LA DIPLOMATIE

- 1000** Le doge Pietro II Orseolo débarrasse l'Adriatique de ses pirates.
- 1082** Une «bulle dorée» de l'empereur byzantin Bazile II accorde des priviléges commerciaux aux Vénitiens en leur ouvrant les portes de l'Orient.
- 1099** Prise de Jérusalem par les croisés. Des «fondouks» (comptoires) vénitiens sont créés dans tout le royaume de Jérusalem.
- 1204** Prise de Constantinople. Dans le butin, quatre chevaux de bronze, ceux de Saint-Marc.
- 1271-1295** Séjour du marchand vénitien Marco Polo en Chine.
- 1380** Les Génois, qui occupaient l'île de Chioggia, capitulent. Venise a vaincu sa grande rivale.
- 1404-1406** Vicence, Vérone et Padoue passent sous le contrôle de Venise.
- 1441** Paix avec les Visconti de Milan. La puissance de la Sérénissime est à son zénith.
- 1453** Les Turcs prennent Constantinople.
- 1483** Le pape Sixte IV excommunie Venise.
- 1509** Vaincue à Agnadello par les forces de Louis XII, Venise subit de lourdes pertes territoriales en terre ferme.
- 1540** Le traité avec le sultan Soliman II entérine des pertes territoriales considérables au Levant.
- 1571** Bataille navale de Lépante : victoire décisive des forces occidentales, conduites par Venise, contre les Ottomans.
- 1602** Les limitations portant sur la circulation des navires étrangers sont renforcées.
- 1645-1669** Guerre de Crète. Venise doit abandonner cette île aux Turcs.
- 1683** Adhésion à la Ligue unissant l'Empereur germanique et le roi de Pologne contre les Turcs.
- 1684-1699** Septième guerre turco-vénitienne, dite guerre de Morée (le Péloponnèse).
- 1714-1718** Seconde guerre de Morée.
- 1797** Par le traité de Campo-Formio, les Français livrent Venise aux Autrichiens.



Le peintre Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto.

LA VIE ARTISTIQUE

- 978** Le doge Pietro I Orseolo fait reconstruire la basilique Saint-Marc et commande la «Pala d'Oro», son retable d'or, à des artistes byzantins.
- 1460** Naissance du peintre Vittore Carpaccio qui préfigurera un nouveau genre : les Vedute (paysages urbains).
- 1474-1516** Les frères Gentile et Giovanni Bellini, chefs de file de la peinture du Quattrocento, deviennent les peintres officiels du palais ducal.
- 1481** Construction du palais Renaissance Loredan, sur le Grand Canal, par l'architecte Mauro Codussi.
- 1518** Naissance du peintre Jacopo Robusti, dit en français Le Tintoret, qui deviendra le décorateur officiel la Scuola di San Rocco.
- 1519** Mort d'Aldo Manuzio l'Ancien, éditeur et imprimeur des humanistes.
- 1537** L'architecte Jacopo Sansovino commence la construction de la bibliothèque, afin d'ordonner le Campanile, la Piazza et la Piazzetta, future place Saint-Marc.
- 1577** L'architecte Andrea Palladio dessine l'église du Rédempteur qui célèbre la fin de la peste.
- 1613** Le musicien Claudio Monteverdi devient maître de Chapelle à la basilique Saint-Marc.
- 1631** Edification de la basilique Santa Maria della Salute par Baldassare Longhena pour remercier la Vierge d'avoir fait cesser la peste.
- 1637** Inauguration du premier opéra du monde, pour lequel Monteverdi compose le «Couronnement de Poppée» (1642).
- 1696** Naissance du peintre Giambattista Tiepolo qui exaltera les fêtes de l'aristocratie vénitienne.
- 1697-1768** Vie du peintre Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, célèbre pour ses «Vues» idéales ou réelles de Venise.
- 1707** Naissance du dramaturge Carlo Goldoni.



Les fantômes de l'hôtel

DANIELI

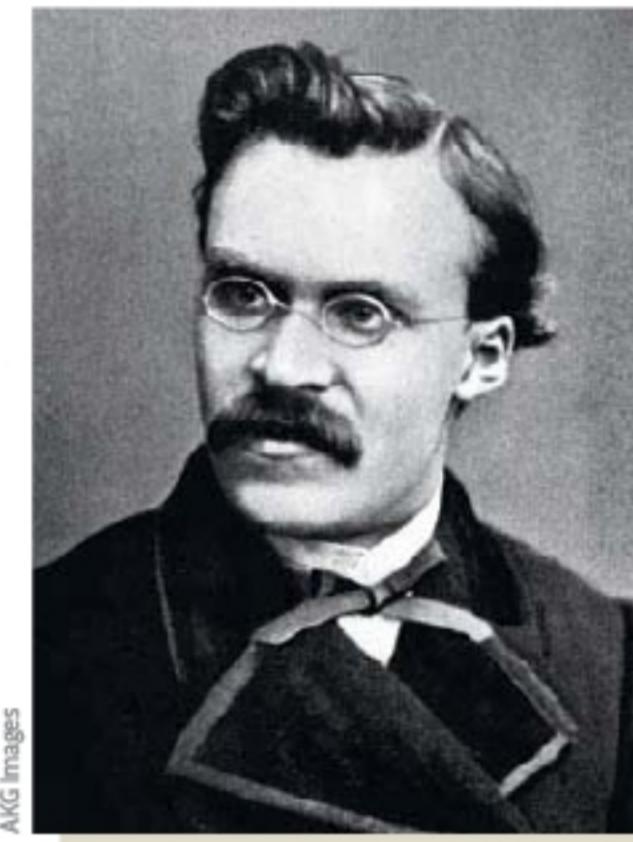
Balzac, Sand, Musset,
Proust... Une foule
d'écrivains et de poètes
ont rendu célèbre
l'ancien palazzo.

En décembre 1833, George Sand et Alfred de Musset frappaient à la porte d'un palais vénitien reconvertis en auberge. Des siècles auparavant, ses murs avaient déjà abrité les hôtes les plus prestigieux. Le palais avait été construit au XV^e siècle par la famille Dandolo, célèbre lignage qui avait donné quatre doges à Venise. Quelques-unes des plus belles fêtes de l'aristocratie européenne s'y étaient succédé, au fil des siècles, jusqu'à la chute de la République, en 1797...

Après ces heures glorieuses, le palais somnolait depuis une trentaine d'années, quand un certain Dal Niel vit le profit qu'il pourrait en tirer. Ce génie des affaires, originaire du Frioul, avait déjà ouvert à Venise l'Albergho Leon Bianco, littéralement «L'Auberge du lion blanc», qui était devenue le grand hôtel de la Sérénissime, accueillant des clients célèbres, tel l'empereur autrichien Joseph II. En 1824, le

palais Dandolo, au fil des unions et des héritages, se trouvait entre les mains de plusieurs familles. Dal Niel commença donc par acquérir son deuxième étage. Pour redonner à cette partie du bâtiment son lustre d'autrefois, il dépensa une fortune. Puis il ouvrit l'étage restauré aux voyageurs, après l'avoir baptisé «Albergho Reale». Quelques années plus tard, George Sand et Alfred de Musset entraient dans ses murs, pour écrire la première page de sa légende.

«Voilà Venise comme je la connaissais, comme je la voulais, comme je l'avais vue quand je la chantais dans mes vers», s'enflamma le poète en s'installant à l'Albergho Reale, dont les fenêtres donnaient sur le bassin San Marco – cette partie de la lagune qui fait face à la place Saint-Marc – et l'église San Giorgio Maggiore. Musset vivait depuis six mois une histoire d'amour tumultueuse avec George Sand. Et les fracas de cette passion résonnèrent bientôt dans tout Venise. Les larmes succéderent aux disputes, les disputes aux reproches, Musset déserta un temps l'Albergho pour s'étourdir dans les bras des prostituées... Il tomba gravement malade. Pietro Pagello, le médecin appelé à l'auberge pour le secourir, était un homme à femmes. Il avait écrit – puisant peut-être dans le souvenir de ses propres aventures – une thèse intitulée : «De l'influence des passions sur la couleur du visage». Au début du mois de février 1834, Pagello sauva Musset, dont la vie ne tenait plus qu'à un fil... Mais George Sand et le médecin s'étaient entre-temps rapprochés, au fil de leurs longues veilles communes au chevet du poète. L'écrivaine devint la maîtresse de Pagello, qui la surnomma amoureusement «mia sardella» (ma petite sardine). Elle le rejoignait tous les jours dans son appartement, à l'insu du malheureux convalescent, cloué dans sa chambre. Musset finit par concevoir des doutes et, de dépit, regagna Paris en mars 1834. Tandis que sa liaison continuait, George Sand envoyait de longues lettres au poète pour le rassurer : «Je passe avec lui [Pagello] les plus doux moments de ma journée à parler de toi. Il est si sensible, si bon cet

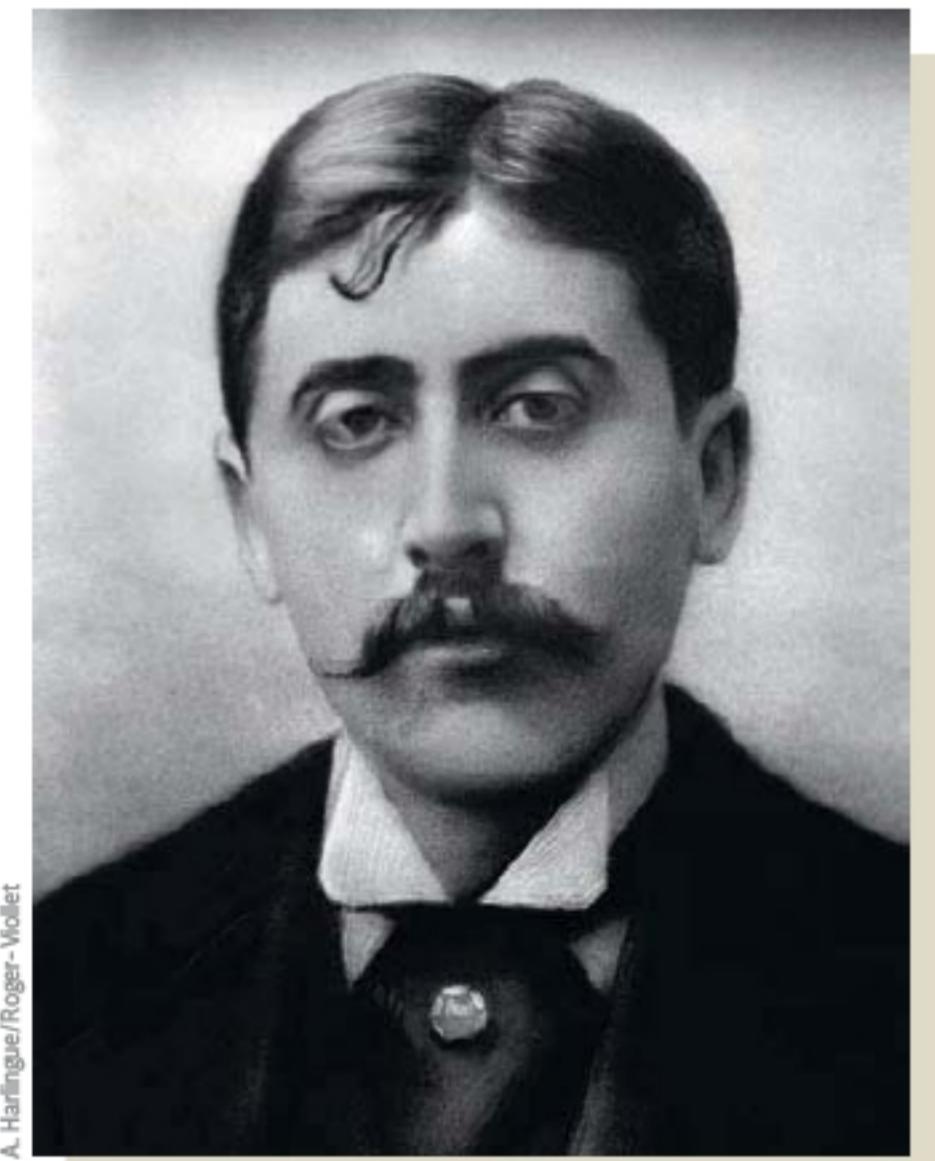


«Des gondoles,
des lumières, de
la musique.
Tout cela voguait vers
le crépuscule.»

FRIEDRICH WILHELM NIETZSCHE

homme, il comprend si bien ma tristesse, il la respecte si religieusement! Il n'est jamais importun...» Il semble que Pagello éprouvait une réelle sympathie pour son rival : en juin 1834, alors que George Sand s'apprêtait déjà à l'abandonner pour retrouver Paris et les bras de Musset, le médecin italien, fair-play, écrivit au poète : «Adieu mon bon Alfred, aimez-moi comme je vous aime. Votre véritable ami, Pietro Pagello.»

Deux ans après la mort de Musset, en 1857, l'écrivaine Louise Colet, qui avait eu une liaison avec le poète, séjourna à l'Albergho Reale, devenu entre-temps l'hôtel Royal Danieli. L'avisé Dal Niel avait en effet racheté le premier étage du palais Dandolo, et rebaptisé l'ensemble de son propre nom à peine modifié. Colet raconta cet épisode dans son livre «L'Italie des Italiens» (1862) : «Vers midi, pendant qu'on faisait la chambre, j'allais causer avec la fille du maître de l'hôtel, une douce et cordiale personne qui aimait à parler avec moi de la France. Je trouvai près d'elle son père, le vieux et intelligent Danieli.» S'engagea alors une conversation sur l'histoire récente de l'hôtel, ●●●



A. Harringue/Roger-Viollet

«Les simples allées et venues mondaines prennent en même temps la forme et le charme d'une visite à un musée et d'une bordée en mer.»

MARCEL PROUST



**Les doges ont
leur cocktail**

Le hall majestueux du Danieli offre un voyage dans le temps. Dans son bar Dandolo, au rez-de-chaussée, on sirote le fameux «cocktail des doges» : vodka, milk-shake à la fraise, Bitter Martini et jus de canneberge.



A l'origine, un palais construit en 1400

A son ouverture en 1840, l'hôtel Danieli occupait le palazzo Dandolo, une noble demeure datant du XV^e siècle (ici, l'un des salons). Succès obligé, il s'adjoignit deux ailes sur les palais adjacents, à la fin du XIX^e siècle, puis après la Seconde Guerre mondiale. Avec ses 225 luxueuses chambres, le Danieli demeure l'un des palaces les plus célèbres du monde.



Photo Moonscape

**SAND SE CONSOLA ICI
AVEC LE MÉDECIN
VENU SOIGNER MUSSET**



*«Froids monuments!
Linceul d'or sur des osse-
ments! Ci-gît Venise. Là
mon pauvre cœur est resté.»*

ALFRED DE MUSSET



Costal Leenage

*«Il ne faut guère songer
à écrire des poèmes durant
ces nuits voluptueuses :
il faut aimer ou dormir.»*

GEORGE SAND



Roger-Viollet

«*Jadis, "Le Gazzettino de Venise" publiait la liste des gens tombés à l'eau dans la journée; cette rubrique a été supprimée. Choit-on moins?*»

PAUL MORAND

••• et l'écrivain en vint à demander : «Vous avez connu Alfred de Musset, il a logé ici ?

— Alfred de Musset ?

— Oui, un poète français.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai eu chez moi l'un de vos auteurs célèbres, Monsieur de Balzac ; il m'a même donné un de ses romans. Mais l'autre, son nom ne me revient pas...

— Rappelez-vous, Monsieur Danieli ! C'était un jeune homme blond !

— Oh ! Oui, un jeune homme blond qui a été malade chez moi, bien malade. Mais veuillez m'attendre un moment, je vais vous répondre avec certitude.»

L'hôtelier, raconta Louise Collet, partit chercher un énorme registre et désigna à la Française émue le nom et la signature du poète. Il la conduisit ensuite jusqu'au numéro 13, situé au fond de la grande galerie et, écrivit-elle, «nous nous trou-

vâmes dans la chambre où Alfred de Musset avait failli mourir à Venise (...) Le salon était plus grand au temps du jeune homme blond, me dit M. Danieli ; nous l'avons coupé en partie. Il était à l'époque tendu en soie bleu foncé comme lorsque M. de Balzac l'occupa deux ans plus tard.» A l'hôtelier surpris de son émotion, l'écrivain conseilla de «mettre les portraits de Balzac et de Musset à la place des enluminures qui décorent le grand salon, et d'inscrire sur le seuil de cet appartement le nom de ces hôtes glorieux. «Vous croyez que cela plaira aux voyageurs et les attirera ?» demanda Danieli. «Oui, bien des femmes viendront ici en pèlerinage», lui répondit-elle. Le conseil fit mouche : «C'est une bonne idée, conclut l'hôtelier, je vais écrire à mon correspondant de Paris qu'il m'envoie ces deux portraits.»

Musset, Sand, Balzac... Les légendes appelant les légendes, bientôt débarquèrent au Danieli d'autres célébrités européennes des arts et des lettres. L'écho de la gloire ancienne du palais Dandolo, ajouté au talent de bateleur de son propriétaire, fit de cet hôtel le lieu à la mode de Venise. Ainsi, le Britannique Charles Dickens y séjournait deux fois, en 1844 puis en 1853. En 1858, Richard Wagner en fut l'un des premiers mauvais coucheurs. Le compositeur demanda rapidement sa note, car on lui avait donné «de tristes chambres ayant vue sur de petits canaux étroits». Peut-être l'hôtel était-il complet ? Venise devenait en effet, au milieu du XIX^e siècle, l'étape obligée d'une activité encore balbutiante : le tourisme de masse. Après que la ville eut été desservie par le chemin de fer (la gare de Santa Lucia ouvrit en 1861), Thomas Cook, pionnier du secteur, y proposait un voyage organisé dès 1867. L'inauguration du tunnel ferroviaire du Mont-Cenis, en 1871, puis l'ouverture de la ligne de l'Orient-Express, à la fin du siècle, contribuèrent à accélérer la mutation de Venise en station balnéaire.

Pendant ce temps, la bonne adresse continuait de circuler, comme un mot de passe, d'un génie à l'autre. Ainsi, Marcel Proust fut-il guidé à Venise et au Danieli par la

lecture d'un des anciens hôtes de l'hôtel, l'écrivain britannique John Ruskin — qui jouait au badminton avec sa femme dans le hall ! Proust y séjournait deux mois, à l'automne 1900, en compagnie de sa mère. Le soir, comme il le raconta dans «Albertine disparue», il sortait de son «hôtel de Venise» pour se promener seul, «au milieu de la ville enchantée... comme un personnage des Mille et Une Nuits». En 1891, Pierre Loti y vécut «des jours lumineux auprès de la chère reine Elisabeth (de Roumanie)», scènes qu'il raconta dans son livre «L'Exilée». En 1917, pendant la Grande Guerre, l'écrivain fit à nouveau «retenir son gîte» dans ce «monument historique classé, un des plus beaux palais de l'ancienne Venise».

Bien de nombreuses figures d'exceptions — Emile Zola, Tourgueniev, Paul Morand, Truman Capote, D'Annunzio, Valéry Larbaud... — séjournèrent au Danieli. Anna de Noailles, qui résidait ici en voyage de noces, rendit à l'hôtel le plus beau des hommages. Sitôt entrée dans sa chambre, la poétesse ouvrit les volets, s'écria «c'est trop de beauté !» et les referma aussitôt ■

JEAN-LOUIS MARZORATI



«*Par les fenêtres découpées du vieux palais, on voyait la lagune resplendir sous la lueur lunaire.*»

PIERRE LOTI



Dans le palais des souvenirs
En 1849, l'écrivain et critique d'art britannique John Ruskin se livrait avec sa femme à d'excentriques parties de badminton dans le hall de l'hôtel. Grâce à Ruskin, Marcel Proust, qui fut l'un de ses traducteurs, découvrit Venise et le Danieli.

POUR EN SAVOIR PLUS

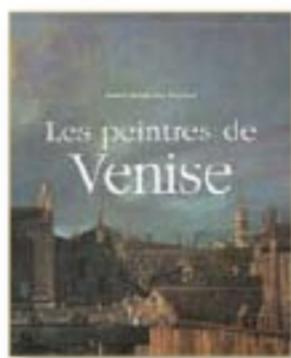
BEAUX-ARTS

UNE FABULEUSE CONCENTRATION DE CHEFS-D'ŒUVRE



Plus de 200 peintures pour raconter, via les artistes, l'essor, puis la chute de la cité des Doges ? Pourquoi pas... L'«école vénitienne» ne fut-elle pas, de la fin du XV^e au XVIII^e siècle, l'une des plus fécondes d'Italie ? Pour chaque période, l'historien d'art Enrico Maria dal Pozzolo, spécialiste mondial de la peinture italienne, présente les artistes marquants. Mais parallèlement aux incontournables Carpaccio, Bellini, Titien, Tintoret, Véronèse ou Canaletto, il nous révèle de grands talents moins renommés, tels Carlo Crivelli, Lorenzo Lotto, Palma le Jeune ou encore la miniaturiste Rosalba

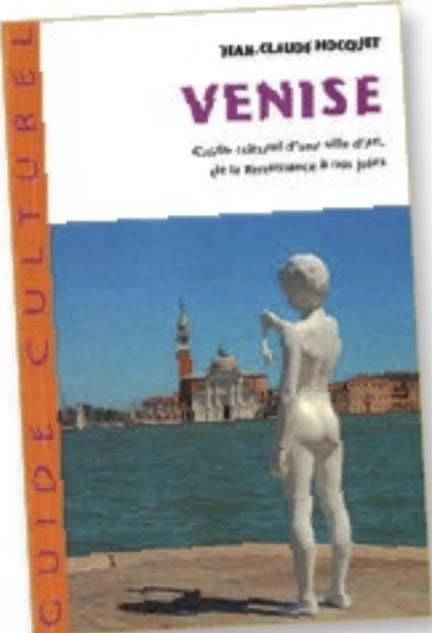
Carriera, qui lança la mode du pastel en France au début du XVIII^e siècle. Réinscrivant leurs productions dans le contexte historique, l'auteur explique également les liens que ces créateurs entretenaient avec leurs confrères de Rome, de Lombardie, de Flandres ou d'Espagne et comment ils réussirent à faire de Venise une capitale culturelle d'exception.



«Les Peintres de Venise», d'Enrico Maria dal Pozzolo, éditions Actes Sud, 142 €.

GUIDE

Un guide de voyage pour flâner dans l'histoire



Saviez-vous que les autorités religieuses de Venise organisèrent, sans succès, des «contre carnavaux» destinés à racheter les péchés commis durant les fêtes païennes ? C'est l'un des détails savoureux qui fourmillent dans cette érudite promenade signée par l'un des meilleurs spécialistes français de la Sérénissime, l'historien Jean-Claude Hocquet. Accordant une grande place à l'aristocratie qui domina longtemps la cité, le livre nous

plonge aussi bien dans ses fêtes que dans les tréfonds de sa vie religieuse, et explore les diverses composantes de cette société cosmopolite : juive, arménienne, allemande, grecque... L'économie a droit à un chapitre passionnant, tout comme le miracle artistique. Voici le parfait vade-mecum à mettre dans sa poche pour un séjour intelligent.

«Venise, guide culturel d'une ville d'art, de la Renaissance à nos jours», de Jean-Claude Hocquet, éditions Les Belles Lettres, 17 €.

COMMERCE

L'impératrice des mers



Réédition d'un classique publié en 1973, où le défunt grand médiéviste américain relate le destin

de Venise sous l'angle de ses affaires maritimes. Corollairement, il expose en détail les modalités financières et industrielles qui contribuèrent à l'essor commercial de cette étonnante thalassocratie.

«Venise, une république maritime», de Frederic C. Lane, Champs-Flammarion, 12,20 €.

SOCIÉTÉ

Un miracle surgi des eaux



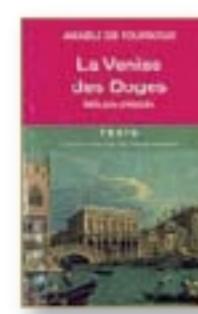
L'aventure «d'une communauté redoutée et conquérante, toujours âpre et dure, parfois haine et combat-

tue pour ses violences et son orgueil». Grâce à sa maîtrise de l'espace et à sa politique, Venise a bâti son mythe.

«Venise triomphante : les horizons d'un mythe», d'Elisabeth Crouzet-Pavan, Albin Michel, 15 €.

INSTITUTIONS

Des magistrats hors du commun



Ils furent 120 à se succéder pour construire la gloire de Venise. Des frères Partecipazio, qui présidèrent à la «vraie naissance» de la cité, à Ludovico Manin, «jouet de Bonaparte», l'historien nous raconte avec passion le destin de 16 doges.

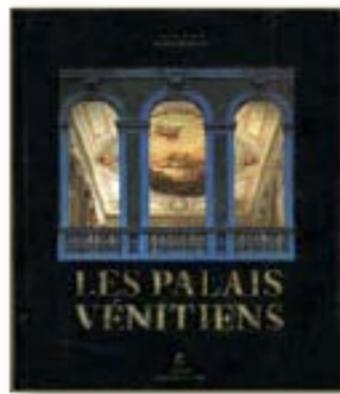
«La Venise des Doges», d'Amable de Fournoux, «Texto» Tallandier, 12 €.



ARCHITECTURE

UNE PLONGÉE DANS L'ENVERS DU DÉCOR DES PALAIS

Des palais, Venise en compte à profusion. Qui n'a pas rêvé d'aller voir ce qui se cache derrière leurs façades, refaites à neuf ou décaties ? Réputé dans le monde pour ses ouvrages sur la Sérénissime, Alvise Zorzi, descendant d'un noble lignage vénitien, fait revivre avec éclat les cinq siècles qui virent s'épanouir ces demeures d'exception. Décryptant leurs architectures, du style «véneto-byzantin» du palais Dandolo au baroque de la Ca' Pesaro, l'auteur retrace l'histoire brillante du patriciat vénitien qui

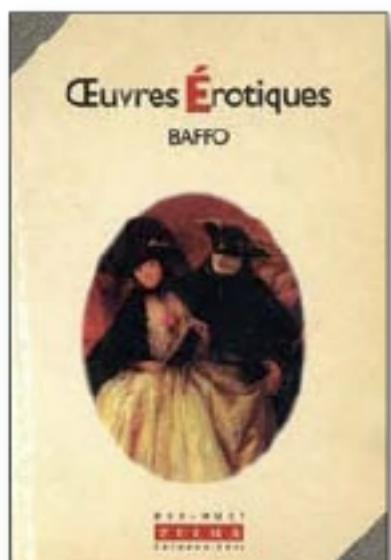


les a bâti et habités avant, le plus souvent, d'être contraint de les revendre à de nouveaux arrivants encore plus fortunés. Les 949 photographies, signées par Paolo Marton, qui servissent ce beau livre aussi lourd que somptueux, semblent être toujours hantées par les spectres des membres des familles Corner, Barbarigo, Pisani, Loredan et Foscari. A moins que, nous aussi, envoûtés par tant de splendeurs, ne soyons également passés de l'autre côté du miroir vénitien...

«Les Palais vénitiens», d'Alvise Zorzi et Paolo Marton, éditions Place des Victoires, 45,70 €.

POÉSIE

Les vers audacieux d'un provocateur des Lumières



Lorsque l'on veut jouir d'une bonne réputation, un peu d'imposture est nécessaire ; il faut enculer et réciter ensuite le chapelet. Ainsi se concluent les œuvres érotiques de celui qu'Apollinaire décrivait comme «le plus grand poète priapique qui ait jamais existé» : Zorzi Baffo (1694-1768), figure de la

Venise libertine des Lumières, habitué des putains, des casinos, des foires et autres «bastioni» (les dépôts de vin), de ce «pays de Cocagne où l'on fuit à cœur de joie». Dans l'œuvre majeure de ce contemporain de Casanova, le lecteur goûtera 83 sonnets «à la gloire du con», 43 «éloges du vit» et «62 leçons pour

bien foutre». Parmi ces leçons, ce madrigal aussi court que chaste : «De tout ce qui nous semble beau dans la nature, il n'est rien qui dure/ La beauté se change ordinairement en laideur, et la richesse en pauvreté».

«Œuvres érotiques», de Zorzi Baffo. Préface de Pascal Dible, éditions Zulma, 19,80 €.

POLICIER

Les mystères de la lagune



Déclinant les recettes de son polar historique à succès, l'auteur mobilise à nouveau Leonora Pucci, détective vénitienne du XVIII^e siècle. Cette fois-ci, elle est chargée de ramener des îles peu accessibles de la lagune, un mage censé guérir le doge Foscarini de son mal étrange. «Les îles mystérieuses», de Frédéric Lenormand, Fayard, 17,30 €.

CLASSIQUE

Le petit monde du Dorsoduro



Années 1920. Sur fond de montée du fascisme, le destin de trois vieilles familles

habitant un palais tombant en ruine du Dorsoduro, quartier ayant toujours «eu coutume d'accueillir un pot bigarré de gens». Par l'un des grands auteurs vénitiens contemporains. «De Venise à Venise», de Pier Maria Pasinetti. Edit. Liana Levi/Piccolo, 12,20 €.

PREMIER ROMAN

La ville des soupirs



Une New-Yorkaise installée à Venise pour y écrire sa thèse d'histoire de l'art est

embarquée dans une quête hors des sentiers battus, à la recherche d'une synagogue cachée. Sentiments, judéité et «ragots historiques» : un va-et-vient entre passé et présent.

«Une année à Venise», de Lauren Elkin, éditions Héloïse d'Ormesson, 22 €.

CINÉMA

TROIS FILMS OÙ VENISE JOUE SON PROPRE RÔLE



Photos : coll. Christo ph. L.

Mort à Venise

En adaptant la nouvelle de Thomas Mann, le réalisateur italien signe ici l'un de ses chefs-d'œuvre. Dirk Bogarde interprète un musicien de la belle époque en villégiature au «Grand Hôtel des Bains» du Lido, fasciné par la beauté d'un jeune éphèbe. Consumé par son amour interdit et impossible, il mourra du choléra.

Réalisation: Luchino Visconti, 1971.



Tout le monde dit «I love you»

Dans cette comédie sentimentale chantée, le réalisateur américain joue les touristes. Installé au Gritti Palace, il tombe amoureux d'une jeune compatriote (Julia Roberts) passionnée du peintre Tiepolo. Ce qui nous vaut des scènes au bord du Grand Canal, sur la place Saint-Marc, au marché du Rialto, sur un pont du Campiello Barbaro ou encore dans la Scuola Grande di San Rocco.

Réalisation: Woody Allen, 1996.

Casanova, un adolescent à Venise

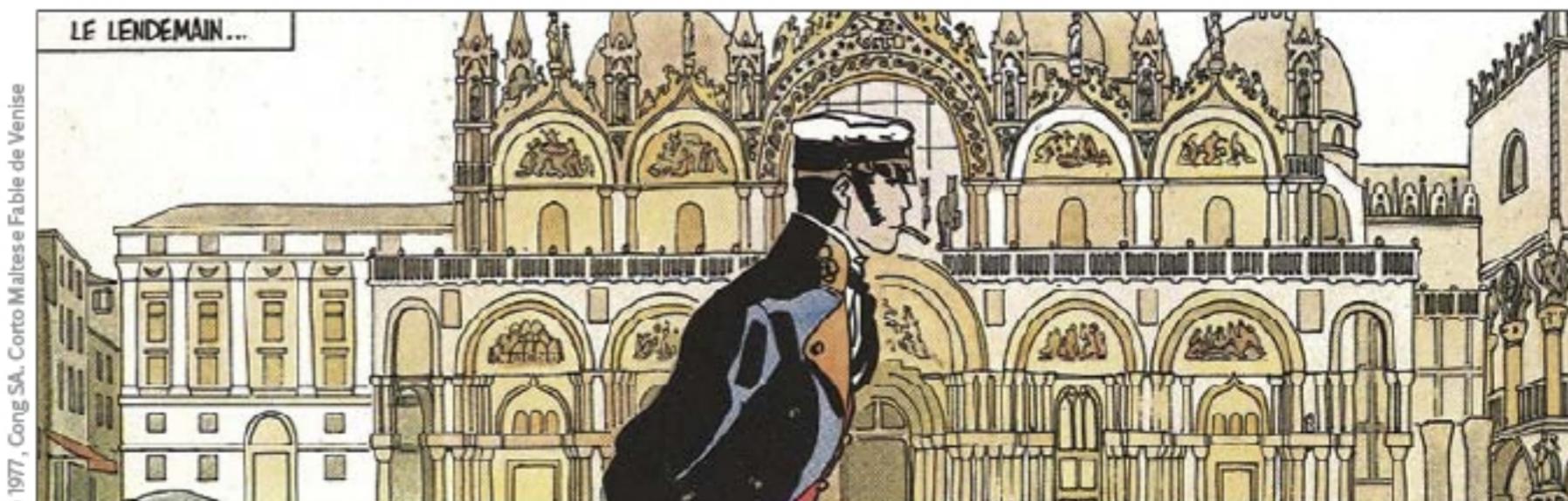
S'inspirant des cinq premiers chapitres des mémoires du célèbre libertin, ce film décrit avec une grande précision historique la société vénitienne du XVIII^e siècle. Loin de fantasmer la ville, comme le fit Fellini dans «Casanova», il la montre avec une esthétique réfléchie : la place Saint-Marc est ainsi filmée de nuit.

Réalisation: Luigi Comencini, 1969.

BANDE DESSINÉE

Hugo Pratt arrive à bon port

Corto Maltese, le mythique héros à la boucle d'oreille, est né à Malte, en 1887. Mais le dessinateur Hugo Pratt (1927-1995), originaire des environs de Venise, passa son enfance dans la Cité des Doges (précisément à l'ombre de l'église de San Giovanni e Paolo), avant de s'y réinstaller dans les années 1960, au terme de ses pérégrinations. Venise fut aussi la ville de l'écrivain Frederick Rolfe dit le «baron Corvo», que Hugo Pratt rencontra avant sa mort en 1913 et que l'on retrouve tenant le rôle principal de cette 25^e aventure de Corto, qui fut publiée pour la première fois en France en 1981. Venise l'initia au désir du monde extérieur, mais jadis refuge des



Corto Maltese marche devant la basilique Saint-Marc, édifiée à l'origine sur le modèle d'une église byzantine.

Templiers, elle ouvrit également Hugo Pratt au monde plus mystérieux des sociétés secrètes. Cette érudition et cette fascination pour l'ésotérisme percent dans cette aventure. Dans le sillage de son héros, Pratt nous

entraîne en effet de loges maçonniques en sectes étranges, au cœur d'une ville insoupçonnée et cachée. A la clef : la découverte d'un grand monument de papier dressé en hommage à la Sérénissime.



JEAN LEBRUN

13h30 - La marche de l'Histoire

Une demi-heure pour faire le plein d'Histoire... et d'histoires

france
inter
franceinter.fr

SOUVENIRS D'UNE

CES MAINS RÉSUMAIENT UNE VIE DE LABEUR

Ce cliché de 1960 montre les mains d'un ouvrier algérien du bâtiment, déformées par le travail. «Je n'arrive plus à caresser ma femme», confia-t-il à Gérald Bloncourt au moment de la photo. Dans une France en pleine rénovation après les ravages de la guerre, le BTP fut l'un des principaux secteurs créateurs d'emplois. Entre 1949 et 1970, le nombre d'employés dans l'industrie de la construction passa de 1,1 million à 2 millions. 30 % d'entre eux étaient des travailleurs immigrés, italiens puis nord-africains.



FRANCE OUVRIÈRE

Après la Seconde Guerre mondiale, des millions de travailleurs ont fait tourner les usines et conquis de nouveaux droits. Le photographe Gérald Bloncourt a suivi leur histoire pendant plus de trente ans.



LES FEMMES ENTRAIENT EN MASSE SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL

En Lorraine, à Bouzainville, l'usine Gerlach produisait des plaques de métal destinées à l'industrie minière. Elle employait aussi des ouvrières. Dans les trente années d'après-guerre, le nombre de femmes appartenant à la population active a augmenté de 57 % contre 16 % pour celui des hommes. En 1973 (année où cette photo a été prise), environ la moitié des femmes avaient un emploi. Une percée due à l'allégement des tâches domestiques mais aussi à un changement législatif majeur : en 1965, les femmes avaient obtenu le droit d'exercer une profession sans le consentement de leur mari.

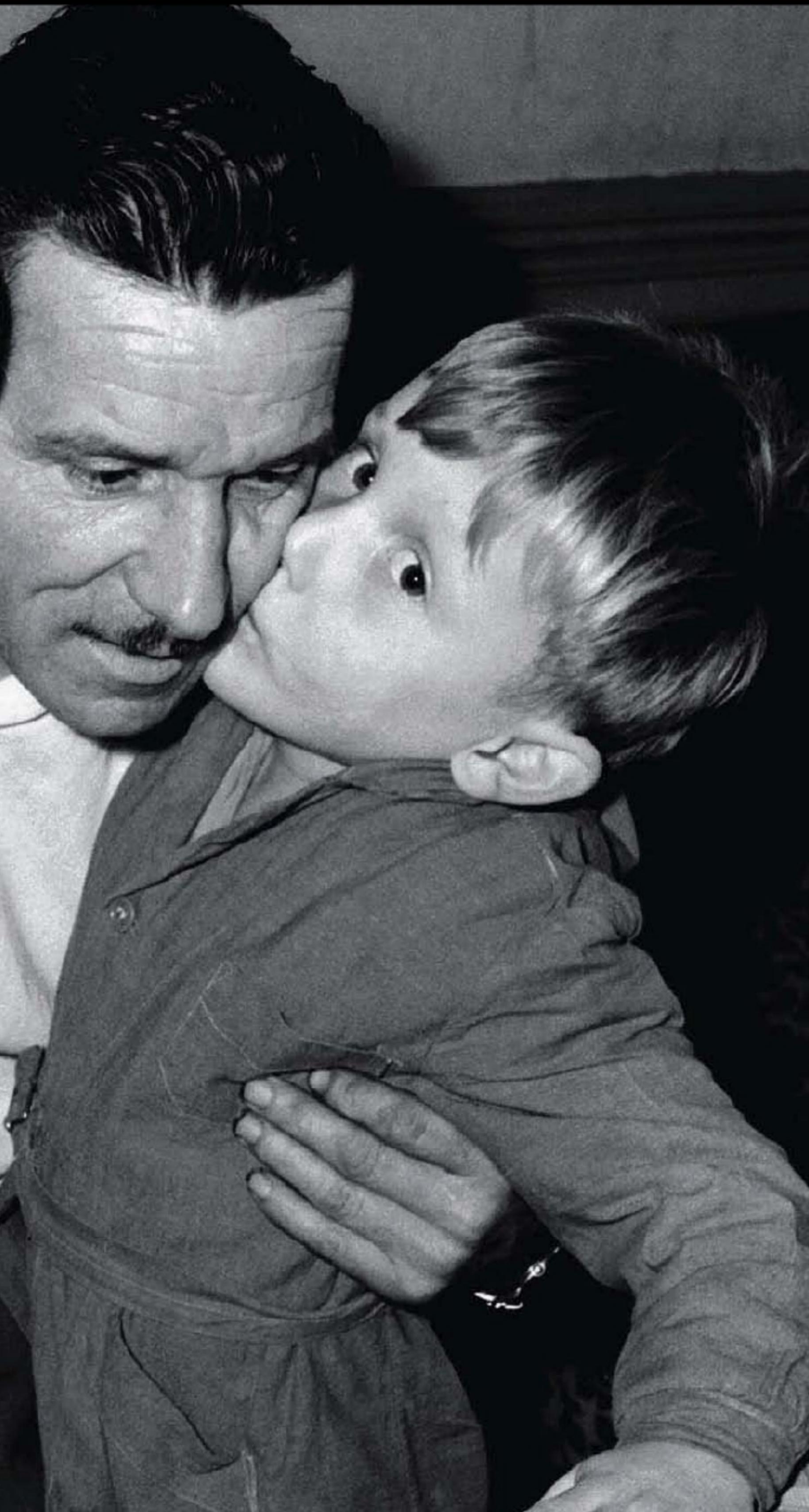


APRÈS AVOIR POINTÉ, ON ENCHAÎNAIT DES JOURNÉES DE 9 HEURES

Comme on le voit sur cette photo de 1966, les ouvriers pointaient le matin à l'entrée des Ateliers roannais de confection textile. Malgré la loi sur les 40 heures hebdomadaires, datant de 1936, une grande partie des salariés continuaient à travailler plus par le biais des heures supplémentaires. En 1966, la moyenne du temps passé dans l'entreprise était en effet de 45 heures et 36 minutes par semaine. L'octroi d'une troisième semaine de congés en 1956 fut d'ailleurs compensé par les «heures sup», ce qui permit au pays de garder le même rythme de croissance malgré le manque de main-d'œuvre.







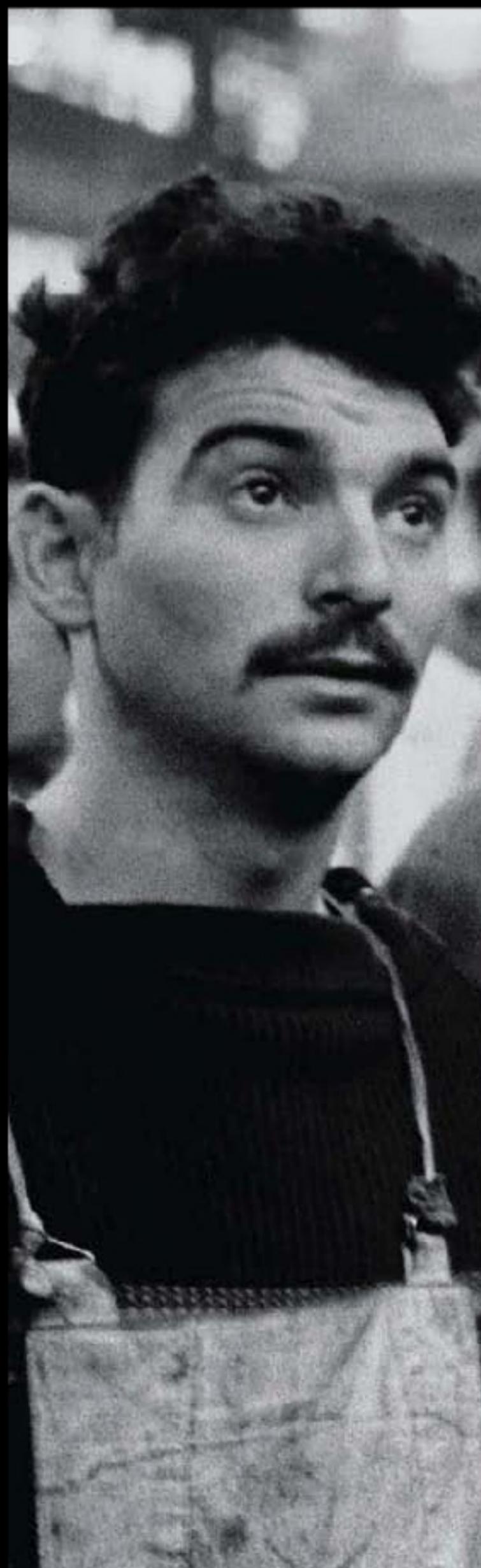
LES QUESTIONS DE SÉCURITÉ RESTAIENT ACCESSOIRES

Cet ouvrier, photographié en 1963 en compagnie de ses enfants, a eu la main broyée sur un chantier. Cette année-là, le rythme hebdomadaire de travail dans le BTP dépassait encore les 49 heures, les conditions de sécurité restaient médiocres et les risques d'accidents élevés. L'augmentation de la productivité dans les usines provoqua aussi l'apparition de nouvelles maladies professionnelles comme le surmenage.



LES SYNDICALISTES INVENTAIENT DES MOYENS D'ACTION INÉDITS

Dans les ateliers se développaient de nouveaux modes d'arrêts de travail, telle «la journée d'action», une grève limitée servant d'avertissement à la direction de l'entreprise. Ici, la déléguée syndicale d'une usine textile s'adressait à des employées lors de l'une de ces journées. La grève était érigée en droit constitutionnel depuis l'instauration de la IV^e République en 1946.



RENAULT ÉTAIT À L'AVANT-GARDE DES REVENDICATIONS OUVRIÈRES

Ces ouvriers de la Régie Renault, à Billancourt, sont photographiés durant un «débrayage» en 1965, l'année de la mise en production de la R 16. La firme de construction automobile payait pourtant son personnel 10 % de mieux que ses concurrents. A cette époque, la Régie employait 67 000 salariés, dont une large majorité d'ouvriers spécialisés.



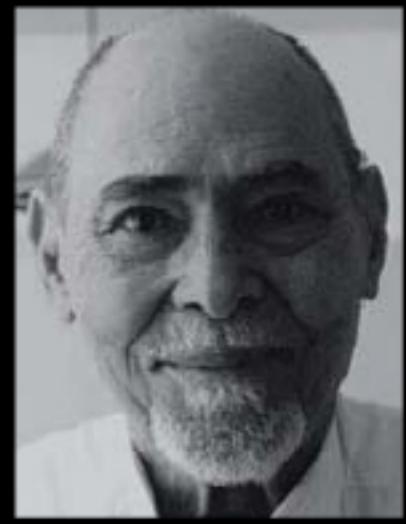


ET LES USINES FERMÈRENT LEURS PORTES

En 1977, ces manifestants parisiens témoignaient d'une nouvelle inquiétude qui montait dans le pays : le chômage, alimenté par d'innombrables fermetures d'usines, notamment dans la sidérurgie et le textile. Cette année-là, la France comptait 1,1 million de demandeurs d'emploi, soit 5 % de la population active, selon l'Insee. Ce chiffre n'allait alors cesser d'augmenter. Il passa la barre des 2 millions en 1984 et celle des 2,5 millions en 1993.



A 85 ANS, IL SUIT ENCORE LES MANIFS AVEC SON APPAREIL PHOTO



Lorsque ces photos ont été prises, le monde ouvrier rêvait encore de grands soirs. Il regroupait alors plus de 35 % des actifs français. Mais la classe ouvrière n'est jamais allée au paradis. A partir de 1975, année où l'on compta un maximum historique de plus de 8,7 millions de personnes travaillant dans le secteur secondaire, «on n'a cessé d'assister à un recul et à la liquidation d'une certaine culture ouvrière». C'est l'auteur de ces prises de vues qui parle, le photographe Gérald Bloncourt. A 85 ans, il ne regarde peut-être plus la France avec «le même espoir et le même enthousiasme» que lorsqu'il avait 20 ans et qu'il croyait, militant communiste, «que le parti avait toujours raison». Pour autant, l'homme est toujours animé par la même passion : raconter ce qu'il reste d'un prolétariat dont, pendant plus de trois décennies, «il mangea le pain et but le vin, tout en étant pourtant plus porté sur le rhum».

En 1871, son aïeul participa à la Commune de Paris

Gérald Bloncourt, qui vit le jour en 1926 en Haïti, est en effet une figure de la diaspora antillaise. Outre-mer, son nom est chargé d'histoire. Son arrière-grand-oncle, le Guadeloupéen Melvil Bloncourt, ami de Charles Baudelaire, participa à la Commune de Paris et fut élu député de la Guadeloupe en mars 1871. L'oncle, Elie, revenu aveugle de la Grande Guerre de 1914-1918, fut député de l'Aisne pendant le Front populaire avant de prendre une part active dans la résistance au sein du réseau Brutus, fondé à Marseille en juillet 1941. Quant au frère ainé, Tony, il sera fusillé au Mont-Valérien en mars 1942, à l'âge de 21 ans. C'est le genre d'ascen-

dance qui marque un destin. Lorsqu'il débarque à son tour en France en 1948, dans un port du Havre encore en ruine, Gérald Bloncourt a déjà, lui aussi, un lourd passé d'activiste. Le jeune homme a dû fuir Port-au-Prince et rallier la Martinique. Il était sous le coup d'une condamnation à mort prononcée par la junte militaire haïtienne, pour avoir été l'un des meneurs des «Cinq Glorieuses» de janvier 1946, une révolte d'étudiants et de jeunes intellectuels réprimée dans le sang.

Proche des grands écrivains haïtiens, tels René Depestre et Jacques Stephen Alexis, mais également des artistes de l'école des peintres naïfs, c'est en tant qu'aquarelliste qu'il entame sa nouvelle vie parisienne. Sans pour autant oublier la politique. En février 1950, il devient ainsi photographe à «L'Humanité», qui est alors le quotidien de la plus puissante force politique du pays, le Parti communiste français (PCF).

Dès lors, Bloncourt ne va cesser de photographier la classe ouvrière. L'image noir et blanc devient pour lui «un moyen de dire et de dénoncer» les conditions de travail. Troquant l'appareil Gaumont à plaque pour le Rolleiflex, notre «franc-tireur» sillonne la France des usines, des filatures du Nord aux docks de l'Atlantique, des mines alsaciennes de potasse aux terriels de Decazeville en Lorraine, où les «cols bleus» sont alors chargés de reconstruire l'Hexagone, après les ravages de la Seconde Guerre mondiale, et de faire tourner à plein régime l'industrie lourde.

A la fin des années 1950, il est toujours là pour fixer l'exode des «ouvriers-paysans», ces agriculteurs qui désertent le monde rural pour venir s'employer dans les nouveaux fleurons du sec-

teur secondaire que sont les industries pétrochimiques, mécaniques et surtout automobiles. A cette époque, Bloncourt immortalise aussi de nombreux conflits sociaux. «A «L'Humanité», se souvient-il, j'ai d'ailleurs dû me battre pour leur expliquer qu'une grève, ce n'était pas uniquement une photo de groupe d'ouvriers posant devant une usine. Il y avait plein de choses à prendre en compte, des regards, des cicatrices, des mains, des attitudes.» Sur les chantiers, il découvre les conditions de vie de ses frères d'exil, les travailleurs immigrés – Italiens, Portugais puis Nord-Africains – venus rejoindre le secteur du BTP. Sans négliger la féminisation du travail, jusque dans les emplois les plus ingrats.

Chevalier des Arts et des Lettres... mais toujours révolté

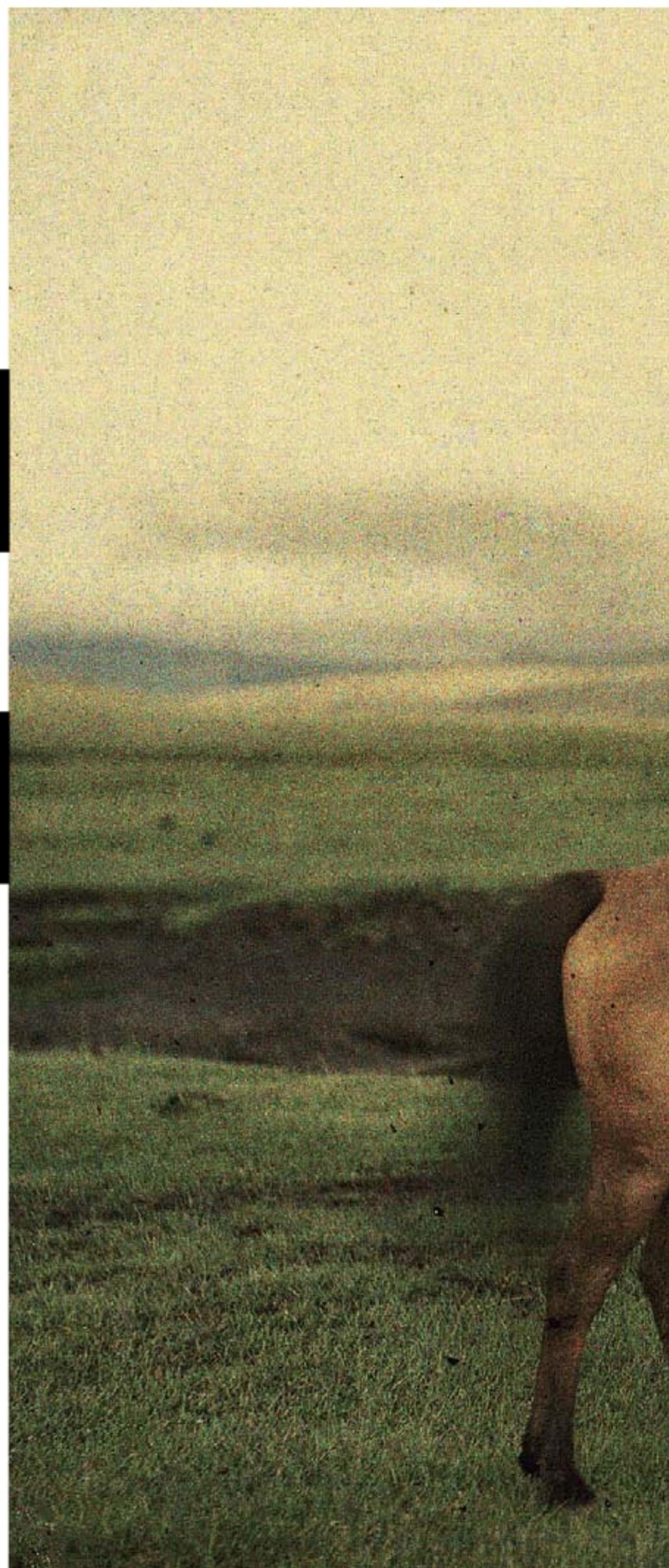
S'éloignant du Parti communiste et de «L'Humanité», Bloncourt poursuivra durant les années 1960 son travail d'accumulateur de «vies prises sur le vif» en travaillant pour les organes de presse des deux grandes centrales syndicales de l'époque, la CGT et la CFDT, ainsi que pour «Témoignage Chrétien». Avant de plonger, en Mai 68, pour 32 jours et 32 nuits, dans un Billancourt devenu «la forteresse du monde ouvrier».

Aujourd'hui, à 85 ans, Gérald Bloncourt, qui vient d'être élevé à la distinction de Chevalier des Arts et des Lettres, est resté inlassablement le photographe de la contestation sociale. Bon pied, grand œil, il continue de flâner dans les manifestations parisiennes avec son appareil en bandoulière : «Après tout, sourit-il, j'aurai toute la mort pour me reposer.» «Kimbe raid, pas moli» («Tiens bon, accroche-toi»), comme on dit en créole... ■

JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

UN AUVERGNAT CHEZ LES DESCENDANTS DE GENGIS KHAN

1913. Stéphane Passet, un jeune photographe de Clermont-Ferrand, traverse la Russie jusqu'en Sibérie, puis s'enfonce vers le sud, en Mongolie. Il rapportera des images uniques de ce pays structuré tout entier autour de la religion bouddhique.





Photos : © Albert-Kahn, musée et jardins/Département des Hauts-de-Seine.

Ce noble cavalier est le «Jalkhanz Khutugtu», une autorité à la fois politique et religieuse. Quand Stéphane Passet le rencontre près d'Ourga, la capitale de Mongolie, il exécute une mission militaire destinée à défendre les frontières de son pays, devenu indépendant en octobre 1911.





Le palais jaune, à Ourga, est la résidence principale du chef spirituel et politique de la Mongolie indépendante: le Bogda Khan. Autour du palais, la ville composée de tentes compte 30 000 habitants, dont une moitié de lamas. Jusqu'en 1778, le Bogda Khan menait une vie nomade et la communauté des moines se déplaçait avec lui.

Sur la place du marché d'Ourga, le ministre des Finances de la Mongolie indépendante (en noir et bleu au centre de la photo) pose avec sa famille et son garde du corps. En reconnaissance de son rôle joué durant l'indépendance de 1911, le Bogda Khan lui a décerné une décoration prestigieuse, figurée par le licol rouge qu'arbore son cheval, derrière lui.







Une femme torturée sous les yeux du photographe ? Peut-être pas. Il pourrait s'agir d'une reconstitution destinée à illustrer les sévices infligés aux Mongols sous le joug mandchou, jusqu'en 1911. Une forme de témoignage historique immortalisé par Stéphane Passet.



Cet équipage de la poste mongole chemine sur la seule route reliant la Russie à la Chine, via la Mongolie. C'est la voie que Stéphane Passet a lui-même empruntée pour relier Ourga depuis la Sibérie en 1913.



Ces cosaques font partie des renforts militaires envoyés par la Russie afin d'épauler la nouvelle armée mongole. C'est avec l'appui intéressé du pouvoir russe que la Mongolie a accédé à l'indépendance. Après 1917, ce pays tombera sous la coupe de Moscou.

Cet empilement de pierres, appelé «Owoo», a été photographié en Chine par Passet alors qu'il tentait pour la première fois de rejoindre la Mongolie, en 1912. Chefs de clans et éleveurs déposaient aux pieds de ces monticules des offrandes pour se concilier les esprits des lieux, suivant un rite chamanique.







STÉPHANE PASSET

Un globe-trotter au service d'Albert Kahn

Le jeune aventurier présente ici le produit de sa chasse lors d'une étape, sur la route de la capitale mongole, en 1913. Il a été envoyé dans la région par les Archives de la Planète, une fondation créée par le philanthrope Albert Kahn. Photographe dans l'âme, il continuera à pratiquer son art durant la Grande Guerre, tout en servant dans l'artillerie.

Etonnant comme le destin d'un homme peut basculer! Ancien militaire, Stéphane Passet, un solide gaillard au visage jovial barré d'une épaisse moustache, vient de s'établir comme photographe à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) quand Albert Kahn, riche banquier parisien de passage en Auvergne, pousse la porte de son magasin. Passionné de photographie et grand philanthrope, Albert Kahn est persuadé que si les peuples se connaissaient mieux, ils ne se feraient plus la guerre. Il a créé une fondation, Les Archives de la Planète, qui finance des expéditions mandatées pour photographier et filmer les peuplades lointaines. En discutant avec Passet, Albert Kahn découvre un garçon courageux, enthousiaste, un homme de terrain, rompu à la vie à la dure. Il lui propose alors de rejoindre son équipe de globe-trotters. Nous sommes alors en 1911, Passet a 35 ans et il peut oublier sa boutique, faire sa valise et embrasser sa femme : il part en Chine où Puyi, dernier empereur de la dynastie mandchoue Qing (en place depuis 1644) vient d'être renversé par la révolution.

Un an plus tard, en juin 1912, Passet est attendu à Paris, car sa mission est terminée. Mais au lieu de rentrer, il envoie un courrier au bureau des Archives pour prévenir qu'il a l'intention de rejoindre Ourga, la capitale de la Mongolie ! Partant de Pékin, il fonce au nord vers le pays de Gengis Khan qui vit des heures historiques. Profitant de la révolution chinoise et soutenue par la Russie, la Mongolie a proclamé son indépendance le 1^{er} décembre 1911. Hélas, Passet est refoulé à la frontière. «La légation de France (Ndrl : à Pékin, car la France n'avait pas de représentation en Mongolie indépendante) m'a fait parvenir une note (...) m'indiquant que je ne pourrai pas pénétrer dans la région d'Ourga», écrit-il le 24 juillet 1912. Frustré, Passet se retrouve bloqué au pied de la Grande Muraille qui sépare la Chine de son voisin.

Mais le photographe est tenace. Une année plus tard, en juillet 1913, il fait une seconde tentative, passant cette fois par la Russie. Le Transsibérien le dépose à Vekhnie-Oudinsk (aujourd'hui Oulan-Oude, capitale de la Bouriatie, une république russe de Sibérie orientale). Il embarque alors sur un bateau à vapeur qui remonte la rivière Selenga. Arrivé aux abords de Kiakhta, ville frontière entre l'empire russe et la Mongolie indépendante, il loue deux «tarantass», des calèches légères tirées par

deux chevaux, avant de prendre la direction des collines mongoles.

Suivant les pistes de muletiers, Passet, accompagné d'un interprète et de deux aides, s'enfonce dans le pays de Gengis Khan. Cette fois, rien ni personne ne lui barre le passage. Bientôt, la taïga sibérienne s'efface au profit de la steppe mongole. Pour échapper à la chaleur, 45° C au plus fort de la journée en été, Passet et ses adjoints se mettent en marche dès les premières lueurs du jour. Le soir, ils dressent leur tente près d'un feu de camp. Dans une marmite suspendue au timon d'un tarantass mijote le repas, du mouton acheté à des nomades ou une outarde que Passet a chassé pour améliorer l'ordinaire.

Sur sa route, des crânes : les Mongols laissent leurs morts sans sépulture

Dans la journée, il photographie et filme les campements. Ses clichés fixent les gestes de la vie quotidienne : les enfants gardant les troupeaux, les femmes qui font sécher les fromages, les chasseurs de marmottes priant et demandant pardon à leur proie, conformément aux enseignements du bouddhisme qui prônent le respect de la vie animale. A la demande du photographe, les Mongols posent volontiers. Les hommes en rang d'oignons, mettent fièrement en avant la couleur de leurs revers et le nombre de boutons de leur costume, autant d'éléments attestant de leur rang.

Spectateur attentif, Passet découvre la vie des pasteurs nomades qui se déplacent en fonction des besoins en nourriture de leurs bêtes, entre des pâturages d'hiver et d'été distants d'une vingtaine de kilomètres. Il assiste aux interminables marchandages, lors de la vente de bétail. Les Mongols, qui ont besoin d'argent pour acheter du riz, du blé, du thé, ou encore du sucre, sont toujours prêts à vendre, mais jamais sans de longues négociations. Le vendeur vante les qualités de ses bêtes tandis que l'acquéreur au contraire les déprécie exagérément. Après des heures de palabres, l'un tend son bras. L'autre glisse alors sa main dans sa manche et d'une pression des doigts sur le bras de l'autre, fait une proposition de prix.

Chemin faisant, l'expédition de Passet découvre une plaine jonchée de restes humains, crânes, tibias, ossements pourrisant à ciel ouvert. Les Mongols laissent en effet les dépouilles de leurs morts à même le sol, sans sépulture. Le premier cimetière municipal ne sera construit à Ourga qu'en 1955.



Ourga, justement la voilà ! Passet touche au but de son voyage : la capitale temporelle et spirituelle de la Mongolie indépendante. La ville compte alors quelque 30 000 habitants, dont plus de la moitié sont des moines. À la population permanente s'ajoutent des centaines de commerçants ou de pèlerins venus se recueillir devant les reliques et les lieux sacrés. À l'époque, Ourga est pour le bouddhisme tibétain un centre aussi important que Lhassa au Tibet. Des milliers de croyants accourent dans l'espoir d'approcher le Bogda Khan, («exalté par la multitude»), chef spirituel et temporel de Mongolie, porté au pouvoir par l'aristocratie religieuse.

Parvenant à pénétrer dans Gandan, le quartier interdit des moines, Passet promène son appareil autour du grand temple Megiid Janraiseg, surprenant les lamas en prière, ou s'accroupissant ensemble au milieu de la rue pour déféquer de concert. «Ils sont répugnantes», note le Français, surpris par les tenues débraillées, l'absence d'hygiène et l'ignorance des religieux qu'il croise. Une centaine de lamas seulement sont des «officiants», c'est-à-dire des instruits ou «réincarnés»; les autres, l'immense majorité, sont des «servants» incultes et très frustres. Passet prend le risque d'installer sa caméra à la sortie du temple. Tandis qu'il tourne, quelques lamas s'approchent intrigués, mais bientôt le cinéaste est cerné par une multitude de plus en plus agressive qui l'oblige à plier

bagages et à vider les lieux en catastrophe. De retour en France, le photographe rapporte une centaine d'autochromes et 30 minutes de films, constituant un des seuls témoignages sur la Mongolie au tout début du XX^e siècle. Une Mongolie éphémère : après la révolution bolchevique de 1917, le pays tombe rapidement sous la coupe de Moscou. Le bouddhisme y est interdit, et les lamas, victimes de purges.

Ces clichés sont les dernières traces d'une ville rasée en 1937 par Staline

Une grande partie du patrimoine culturel est anéantie. Ainsi, à Ourga, l'alignement de 28 stupas, monuments sacrés autour desquels les croyants tournaient dans le sens de la marche du soleil pour se purifier, sont détruits. Le temple de Maitreya consacré au «Bouddha à venir», magnifique bâtie blanche surmontée d'un dôme métallisé vert et rouge, est ravagé. Onze édifices religieux seulement, sur les 51 de la ville d'Ourga, échapperont à la destruction. La ville sera presque intégralement rasée en 1937, lors des purges staliniennes. Il ne subsiste de ce monde perdu qu'une seule et unique image : celle qu'on retrouve sur les plaques autochromes de Stéphane Passet. ■

CYRIL GUINET

A VOIR : «La Mongolie entre deux ères, 1912-1913», jusqu'au 16 septembre au musée Albert-Kahn, 10-14, rue du Port, 92100 Boulogne-Billancourt
Site : www.albert-kahn.hauts-de-seine.net ;
téléphone : 01 55 19 28 00.

A Ourga, Passet a photographié de nombreuses yourtes aux abords du quartier monastique de Gandan. En revanche, parmi sa centaine d'autochromes et ses 30 minutes de films, le photographe n'a pu rapporter d'images d'intérieurs traditionnels. Ils étaient trop sombres pour la technique qu'il utilisait

La pyramide de Kukulcán, dessin de Frederick Catherwood, illustre le récit de son voyage avec Stephens.



RÉCIT COMMENT LES MAYAS ONT FAIT LEUR RETOUR DANS L'HISTOIRE

En 1839, deux explorateurs ont ressuscité cette civilisation oubliée d'Amérique centrale. Retour sur leurs aventures.

Disparu en 1985, l'archéologue et historien Victor von Hagen était l'un des grands spécialistes des anciens empires méso- et sud-américains. Ce Nord-Américain passa une grande partie de sa vie à arpenter les sentiers perdus des Aztèques, des Incas et des Mayas. Dans cet ouvrage, il revient aux sources pour évoquer le monde maya tel que le découvri-

rent, au milieu du XIX^e siècle, les deux explorateurs qui ont fondé l'archéologie du Nouveau Monde – et exhumé une civilisation engloutie.

Les héros de cette autre version du rêve américain se nomment Frederick Catherwood et John Lloyd Stephens. Le premier, né à Londres en 1799, est artiste et architecte ; le second, né à New York en 1805,

est juriste et diplomate. En un temps où le romantisme renouvelle la vision du passé et l'étude de ses traces, ils entreprennent tous deux, sans se connaître encore, leurs premières explorations. On voit Stephens remonter le Nil, du Caire à Thèbes. Nous sommes en 1835. Le même homme, rentrant par Istanbul, bifurque sur un coup de tête vers Odessa et traverse l'empire russe jusqu'à Saint-Pétersbourg, notant au passage la misère des moujiks et s'étonnant à Moscou de ce «mélange de barbarie et d'élégance».

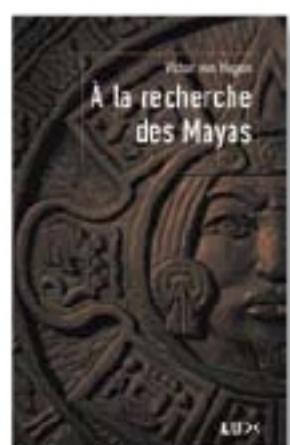
C'est ce voyageur anticonformiste, d'une curiosité dévorante, et que rien n'arrête, qui rencontre Catherwood à Londres. Celui-ci y expose avec succès un «panorama» : un grand tableau circulaire de 900 m², éclairé par des lampes à gaz, qui montre des vues de Jérusalem et d'autres

lieux, prises lors de son voyage en Orient. Ce sont les débuts de la photo et du cinéma et Catherwood se révèle un artiste non seulement doué, mais d'une remarquable précision. Les deux hommes se retrouvent ensuite à New York, ville en pleine expansion où Catherwood est venu tenter sa chance comme architecte. Ensemble, ils vont donner un passé à ce nouveau continent qui s'envole vers l'avenir.

C'est sur les conseils d'un érudit qu'ils embarquent pour l'Amérique centrale. Entre 1839 et 1843, leurs pérégrinations du Guatemala au Yucatán mexicain, dans une région politiquement instable et au travers d'une jungle épaisse et malsaine, ont quelque chose de foudroyant. D'abord en raison des intuitions de Stephens qui, fasciné par la splendeur des ruines rencontrées, perçoit leur complexité, en dégage l'homogénéité et les nettoie des interprétations fantaisistes qui courrent alors. Stephens établit que la civilisation qui les a édifiées est originale et qu'elle ne doit rien ni à la Chine, ni à l'Egypte ni à la Grèce. Il établit aussi que les premiers habitants du continent américain sont arrivés il y a des milliers d'années par le détroit de Béring. Il devine même que les antiques cités de Copán, Palenque, Uxmal et Chichen Itza sont récentes : V^e siècle de notre ère pour les plus anciennes.

Au total, Stephens et Catherwood découvrent 12 cités mortes et relevèrent 44 sites précolombiens. Les deux volumes de leurs «Péripéties de voyage au Yucatán» devinrent rapidement un classique dont la postérité a confirmé les hypothèses, et qui ont inspiré cinq générations d'archéologues. Le romancier Hermann Melville se souvenait d'avoir croisé Stephens lorsqu'il était adolescent, et d'avoir été frappé par ses yeux «démesurément grands». Grands comme l'audace, l'esprit et la désinvolture de cet écrivain voyageur typiquement américain. Le portrait extrêmement vivant que trace Victor von Hagen de Stephens et de son ami Catherwood en fait un pur chef-d'œuvre du récit d'aventures. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



«A la recherche des Mayas», par Victor von Hagen, traduction par J. Joba. Ed. Lux, 14 €.

ROMAN LA FACE CACHÉE DE L'ITALIE

L'auteur de «Romanzo criminale» publie un roman qui raconte la naissance de l'Italie. En écornant le mythe national.

Ce livre démarre en 1848, quand un jeune berger sicilien est admis dans la Société (une organisation secrète préfigurant la mafia), après un rituel qui lui vaut le titre d'«Homme». Au chapitre suivant, Striga, une paysanne accusée de sorcellerie, est sauvée du bûcher par Lorenzo di Valletta, un aristocrate et révolutionnaire vénitien venu libérer la Calabre du joug autrichien. Mais le soulèvement échoue. Et tandis que Striga devient l'un des personnages les plus originaux et attachants du roman, Lorenzo, pour échapper au peloton d'exécution, se vend aux Autrichiens qui le chargent d'espionner Giuseppe Mazzini, le grand révolutionnaire en exil à Londres. Le récit de sa trahison, et de celle de tant d'autres acteurs du «Risorgimento» (la «Résurrection», comme on nomme le mouvement qui aboutit à l'unité italienne), fait de ce récit qui court de 1844 et 1870, une étude de la corruption sous toutes ses formes. De Londres à Palerme, les protagonistes s'y bousculent pour constituer l'Italie contre l'occupant autrichien, avec l'aide de la France et au détriment du royaume des Deux-Siciles (entité qui englobe alors la moitié

sud de la péninsule). Et au prix du piétinement d'un grand nombre d'idéaux.

Il s'agit ici de «pénétrer au plus profond des choses et de ne pas se contenter d'en connaître la surface», explique Vitorelli, chef des services secrets piémontais et personnage du roman qui apparaît comme le porte-parole de l'auteur. Lequel montre que si les livres d'histoire, glorifiant le fait national, retiennent «l'immense entreprise réalisée par l'astuce de Cavour» (l'un des pères de l'unité italienne et le premier président du Conseil de l'Etat uniifié), ils se hâtent d'oublier qu'elle fut aussi l'œuvre de médiocres. Giancarlo De Cataldo, magistrat à la Cour d'assises de Rome et auteur à succès de romans noirs, donne ici une version complexe et populaire du «Guépard». ■ J.-B.M.



Métailié

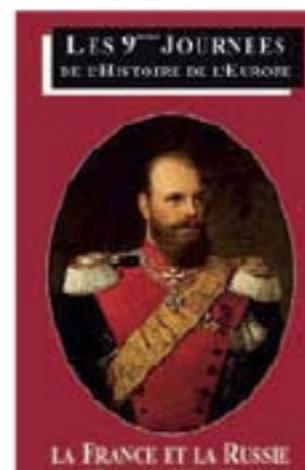
«Les Traîtres», de Giancarlo De Cataldo. Traduit par Serge Quadruppani, éd. Métailié, 23,50 €.

CONFÉRENCES NOS AMIS LES RUSSES

Les Journées de l'Histoire de l'Europe ont placé leur neuvième édition sous le signe des relations (politiques, diplomatiques, artistiques...) tissées depuis deux siècles entre Paris et Saint-Pétersbourg, puis Moscou. Au programme, conférences et tables rondes avec d'éminents

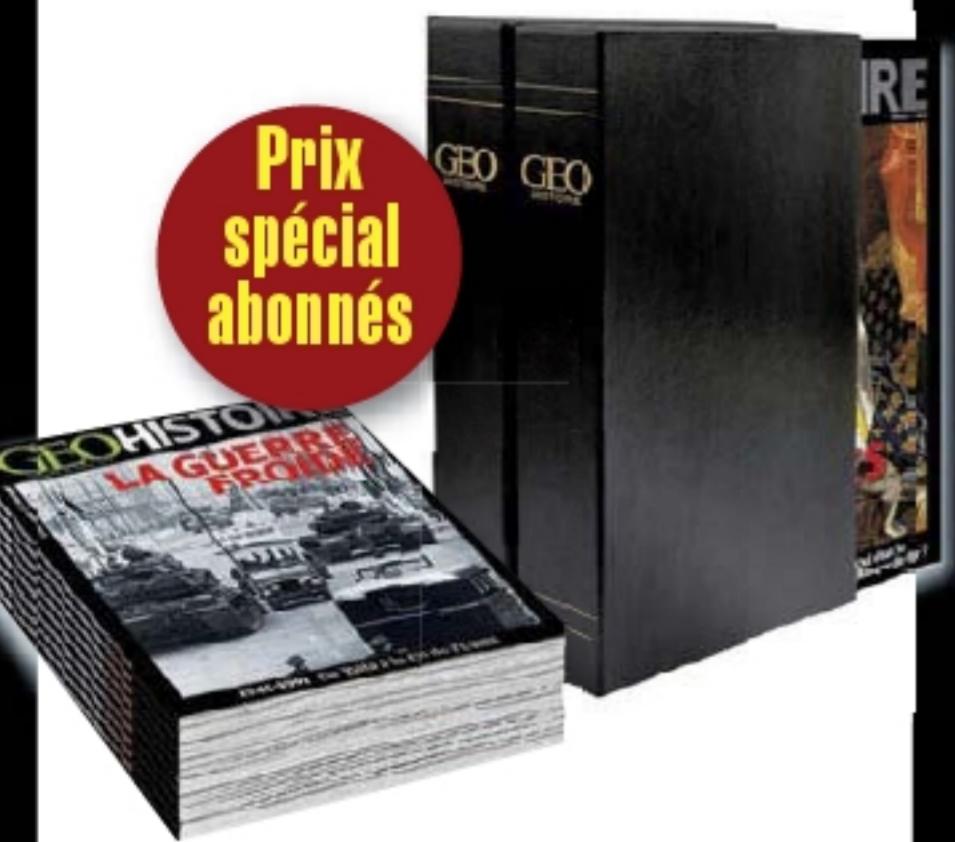
spécialistes abordant des sujets tels que l'influence des idées françaises dans la Russie tsariste ou le rôle joué par les émigrés russes dans l'avant-garde artistique française.

1^{er} et 2 juin 2012, de 10 heures à 20 heures, centre Malesherbes - Sorbonne, 75017 Paris. Informations : <http://association.histoire.free.fr> et tél. : 01 48 75 13 16.



Commandez vos coffrets-reliures pour conserver intacte votre collection de GEO HISTOIRE

Prix spécial abonnés



A chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

- Résistants, sobres et élégants.
- Permettant le classement de 6 magazines chacun.
- Sigles de lettres d'or sur matière luxueuse façon cuir.
- Format : 21,5 x 27,5 x 4,3 cm.

Je peux également commander les reliures sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél : 0 826 963 964 - www.prismashop.fr

OUI, je profite de votre offre exclusive et je commande :

Réf	Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
11125	15,90 €	17,90 € €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 0621 80

TOTAL €

MON ADRESSE

Mme Mlle M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

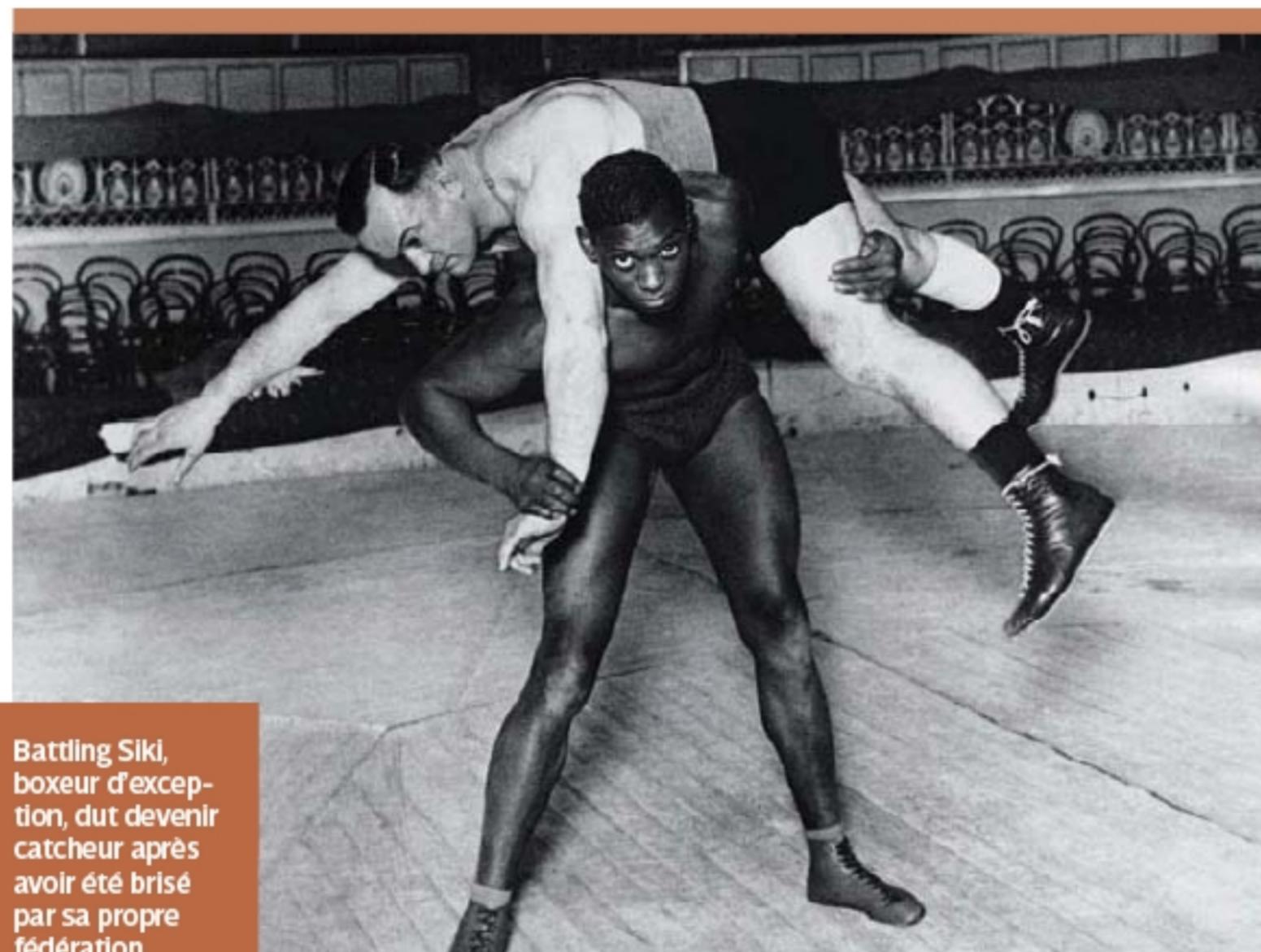
E-mail : @ GH0512R

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/12. Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 321 14 65 38. Livraison : environ 3 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

À LIRE, À VOIR, DVD

DOCUMENTAIRE BLEU, BLANC, NOIR

Un siècle après que Blaise Diagne a été élu député, les Noirs de France doivent toujours prouver qu'ils sont vraiment... français.



Battling Siki, boxeur d'exception, dut devenir catcheur après avoir été brisé par sa propre fédération.

Underwood & Underwood/Corbis

La conclusion de ce récit en trois épisodes sur l'histoire des Noirs de France, de 1889 à nos jours, a quelque chose de déprimant. Signe des temps : ce qui en ressort, c'est qu'il ne fait pas bon être un Français de couleur en temps de crise. Après plus d'un siècle de lutte au pays des Droits de l'Homme, les Noirs sont toujours, comme disait Aimé Césaire, «des Français entièrement à part, et non des Français à part entière». A peine sortaient-ils de leur condition de «sauvages que la République mène à la civilisation», grâce au sacrifice des tirailleurs sénégalais dans les tranchées, à la splendeur du jazz, à la révélation de «l'art nègre», ou encore au talent de boxeurs tels le Sénégalais Battling Siki ou l'Américain Jack Johnson, que la crise de 1929 remettait tout en question. Resurgirent alors les plus sombres théories sur la supériorité de la «race» blanche.

L'après-guerre et les années 1950 marquèrent une embellie : 60 parlementaires

d'outre-mer entrèrent au Palais-Bourbon. 1956 vit se réunir à la Sorbonne un inoubliable Congrès d'écrivains et d'artistes noirs. Et le Guyanais Gaston Monnerville présida le Sénat pendant dix ans. Puis vint la crise pétrolière de 1973. Giscard décréta la fin de l'immigration. Chirac stigmatisa «le bruit et l'odeur». Et même après la Coupe du Monde de 1998, il n'y a plus eu aucun Noir à un poste de responsabilité nationale. Nourri de saisissantes images d'archives, le film de Pascal Blanchard et Juan Gélas rappelle que cette histoire déjà longue n'a toujours pas fini de s'écrire. ■

J.-B. M.

«Noirs de France, de 1889 à nos jours», de Juan Gélas et Pascal Blanchard. Coffret de 2 DVD, 25 €.



HORS-SÉRIE N°1 5,95 €



Questions & Réponses

NOTRE
BEST-SELLER
RÉÉDITÉ

BONAPARTE
A-T-IL SAUVÉ LA
RÉVOLUTION ?

POURQUOI L'APPELAIT-ON
«LA PAILLE AU NEZ» ?

200 QUESTIONS POUR DÉCOUVRIR
LES STARS
DE L'HISTOIRE DE FRANCE



QUI A ENTENDU
L'APPEL DU 18 JUIN ?



QUI FAISAIT DE L'OMBRE
AU ROI-SOLEIL ?



A-T-ON BRÛLÉ
JEANNE D'ARC
PARCE QU'ELLE
ÉTAIT UNE FEMME ?

spicys.fr

Actuellement chez votre marchand de journaux

L'Histoire éclaire le présent

ET LAMARTINE IMPO

En 1848, le poète fut, durant quelques mois, chef du gouvernement français. A son

Le mercredi 23 février 1848, l'émeute gronde dans Paris depuis deux jours. Dans son entourage, Louis-Philippe entend prononcer le mot de révolution. Il sursaute : «Vous croyez qu'ils peuvent songer à me renverser ? Mais ils n'ont personne à mettre à ma place !»

Tout pourtant, va très vite. Le lendemain, Louis-Philippe I^e, roi des Français depuis 1830, est assiégé par la foule et se refuse à faire tirer sur elle. Il choisit d'abdiquer en faveur de son petit-fils et prend la fuite. François Guizot, son Premier ministre, ayant été congédié la veille, la France n'a plus de gouvernement. A la Chambre des députés, le tumulte règne, accentué par l'arrivée de la duchesse d'Orléans, belle-fille du roi, venue s'y réfugier avec l'héritier du trône, son fils, le petit comte de Paris.

Faut-il décréter la régence ? Tous les yeux se tournent vers la longue silhouette de l'homme qu'on voit monter calmement à la tribune. Sa parole va donner aux événements un tour décisif, inouï. Car cet homme que Louis-Philippe n'envisageait pas, et qui peut le remplacer, c'est le poète Lamartine.

«Les poètes sont les voix de ceux qui n'ont pas de voix», a-t-il écrit. Alphonse de Lamartine a 58 ans. Il est illustre. Ses «Méditations poétiques», publiées en

1820, ont été l'acte de naissance du romantisme français. En ce temps où la gloire littéraire est largement aussi prestigieuse que le succès politique, il a renoncé à la poésie pour se jeter dans l'action. Royaliste, il a peu à peu compris que le problème n'est pas seulement politique mais aussi social. La «question prolétaire», selon ses propres termes, est la grande question du XIX^e siècle. N'ayant pu convaincre les gens de sa classe, les possédants, de la nécessité de réformes radicales, il est passé à gauche, adoptant les idées républicaines au point de refuser le poste d'ambassadeur à Londres que lui proposait Guizot. En 1847, il a publié une retentissante «Histoire des Girondins». Il y célèbre la pureté quasi évangélique de l'idée révolutionnaire, y opposant Robespierre «l'Incorrigeable» à la corruption du siècle, à l'égoïsme des profiteurs.

Il se dresse pour empêcher les soldats de tirer sur la foule

Cet écrivain prestigieux, cet idéliste démocrate et chrétien, a également été élu député de Mâcon, sa ville natale. Ce qu'il va dire ce 24 février, il l'a médité quelques instants plus tôt devant ceux qui, pariant sur son éloquence, lui ont demandé de se prononcer. Dès les premières paroles de son discours, il déclare résolument qu'il combattrra la régence,

car «la France est essentiellement démocratique. Elle l'est cent fois plus qu'elle ne l'imagine...» Sa conviction embrase l'Assemblée. La régence est écartée séance tenante. Lamartine nomme habilement les membres d'un gouvernement de transition chargé de mener le pays vers une consultation populaire, prévue pour avril. Puis, le poète se rend à l'Hôtel de Ville où il est de tradition, depuis 1789, que le peuple de Paris accorde son investiture à tout nouveau pouvoir révolutionnaire. En route, il traverse la ville encore livrée au chaos. Il intervient courageusement pour empêcher les soldats, privés d'ordres, de tirer sur la foule. Il appelle à la fraternisation du peuple et de l'armée. On s'embrasse dans un enthousiasme qui culmine à l'Hôtel de Ville, par cette proclamation, écrite de la main du poète et qu'on jette des fenêtres à la foule : «Le gouvernement provisoire veut la république.» Le texte ajoute que le peuple «sera immédiatement consulté».

Cette république tombée du ciel est proclamée dès le lendemain. Le même jour, au risque de sa vie, Lamartine affronte quelques enragés qui veulent remplacer le drapeau bleu, blanc et rouge par un drapeau rouge, symbole de la révolte. La France restera tricolore. Le gouvernement provisoire est présidé par un ancien député du Directoire, Dupont

Moment historique : sur cette toile de Félix Philippoteaux, Lamartine empêche des émeutiers de remplacer le drapeau tricolore par le drapeau rouge.



SA LA DÉMOCRATIE !

actif, l'introduction du suffrage universel pour les hommes.

de l'Eure, âgé de 82 ans. Il se compose de républicains modérés comme Lamartine, Adolphe Crémieux, le polytechnicien François Arago ; de socialistes tels Louis Blanc et Alexandre Martin dit «Albert», ouvrier mécanicien ; d'un radical socialiste, Alexandre Ledru-Rollin. Nommé ministre des Affaires étrangères, Lamartine est le vrai chef de ce gouvernement qui abat, en quelques semaines, un formidable travail. Le suffrage universel (uniquement masculin) est définitivement établi. La presse est libre. L'esclavage est aboli dans les colonies. La journée de travail est réduite à dix heures.

Louis Blanc est chargé d'organiser d'urgence des Ateliers nationaux. Il s'agit de canaliser la pression populaire en ouvrant aux chômeurs, qui se comptent par milliers en cette période de crise économique, de vastes chantiers de terrassement et de construction. Est embauché qui veut, pour 2 francs par jour de présence, travail ou pas – car l'offre est vite dépassée par la demande. Ce droit au travail, qui préfigure nos minimas sociaux, est l'audace la plus visible de cette révolution. Ce sera aussi sa perte.

Centriste lucide, Lamartine ne se réjouit qu'à moitié de son triomphe aux élections législatives du 23 avril : 500 sièges reviennent aux républicains modérés, contre 290 aux royalistes et 90 aux

socialistes. Ceux-ci fustigent cette «fausse représentation nationale», due à un calendrier qui ne leur a pas permis de faire campagne dans un pays encore à moitié analphabète, entièrement dominé par les hobereaux et les notables. Les socialistes accusent ces derniers d'acclamer la république pour mieux l'étrangler. Ils n'ont peut-être pas tort mais commettent l'erreur, le 15 mai, de provoquer une nouvelle émeute, vite réprimée. Leurs leaders sont arrêtés ou en fuite. La fête est finie.

Le 22 juin, le sanglant Cavaignac le remplace à la tête de l'Etat

La réaction conservatrice est en marche. Ce qu'elle exige de la Commission exécutive (nouveau nom d'un gouvernement toujours provisoire), c'est la fermeture des Ateliers nationaux, cette «grève organisée à 170 000 francs par jour», comme éructe le comte de Falloux. Bien plus que cette dépense, c'est l'ingérence de l'Etat dans le domaine économique, dans la régulation des relations entre les entrepreneurs et leurs salariés qu'exècrent les membres les plus à droite de la Commission, dont fait toujours partie Lamartine. Ce dernier, il faut le préciser, n'a guère soutenu l'action de Louis Blanc. Connaissant bien le monde politique, il a vu s'ouvrir, avec les Ateliers nationaux, le piège qui va se refermer. Leur suppression est si brutale que

les ouvriers n'ont d'autre choix que la révolte – était-ce l'effet escompté ? Paris se couvre de barricades. Le 22 juin, Lamartine est remplacé par le général Cavaignac qui, muni des pleins pouvoirs, se charge de la répression. Trois jours plus tard, il a accompli sa mission : 6 000 morts.

Le rêve républicain s'est brisé contre un mur social. La Constitution adoptée par la II^e République, en novembre, maintient certes le principe de la souveraineté du peuple, et sépare nettement le pouvoir législatif, confié à une assemblée, du pouvoir exécutif délégué à un président de la République élu au suffrage universel. Mais en décembre, Louis Napoléon Bonaparte rafle la mise. Le futur empereur est élu président de la République avec 5 millions et demi de voix, contre 1 million et demi à Cavaignac, 380 000 à Ledru-Rollin et seulement 15 000 à Lamartine. Le poète que toute la France a suivi pour se débarrasser d'un système inique se retrouve seul, abandonné par les gauches, maudit par les droites. C'est la fin de sa carrière politique. Il meurt en 1869, abandonnant à une postérité vaguement haineuse son personnage de «poète égaré en politique». Il fut beaucoup plus que cela. Et il fallait sans doute que l'homme du suffrage universel en fût aussi la première victime.

■ JEAN-BAPTISTE MICHEL



ABONNEZ-VOUS VITE



Photos non contractuelles

Près de

25%*

d'économie

Les avantages de l'abonnement :

- Vous bénéficiez d'un tarif préférentiel.
- Le tarif est garanti pendant toute la durée de l'abonnement
- Vous recevez votre magazine chaque mois chez vous !
- Vous avez la certitude de ne rater aucun numéro.

POUR 1 AN D'ÉVASION !

+ recevez le set de bagages

Compagnon de voyage indispensable, ce superbe ensemble de 3 bagages pratiques et élégants vous accompagnera dans toutes vos escapades !

Matière : Polyester très résistant

La trousse de toilette

De grande contenance • Dim. : 19 x 15 x 4 cm

Le vanity case

Doté d'une bandoulière réglable
• Dim. : 30 x 22,5 x 10 cm

La valise à roulettes

Avec poignée télescopique pliable.
Face semi rigide pour protéger efficacement toutes vos affaires.
Dim. : 47 x 34 x 16 cm



BON D'ABONNEMENT

A compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à : GEO - Libre réponse 10005
62069 Arras cedex 9

□ OUI ! Je m'abonne à **GEO** pour 1 an - 12 numéros **au prix exceptionnel de 49,90€** au lieu de ~~66€~~
en kiosque, soit **près de 25% de réduction** et je reçois **en cadeau le set de bagages**.

GHI0512N

J'indique mes coordonnées : Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone** _____ Date de naissance** _____

E-mail** _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires.

Je choisis mon mode de paiement :

chèque bancaire à l'ordre de GEO

: Visa Mastercard

N° _____

Sa date d'expiration _____

Afin de sécuriser votre paiement, merci d'indiquer ici
les 3 numéros figurant au verso de votre carte bancaire

Signature (Obligatoire) :

Je peux aussi m'abonner au **0 826 963 964** (0,15 €/min.) ou sur

www.prismashop.geo.fr

Bières du monde

NOUVEAUTÉ



La bible des bières du monde !

Ce livre unique explore la bière, un breuvage synonyme de dégustation, d'expérience, d'échange et de voyage. Au fil des pages, vous pénétrez dans le vaste monde des brasseries : plus de 800 brasseries sont répertoriées et vous y découvrez les notes de dégustation détaillées de plus de 1700 bières... Que ce soit dans le Yorkshire, à Dublin, Prague ou encore chez soi, ce guide apprendra aux amateurs, débutants ou confirmés comment savourer ce doux mélange de malt et de houblon.

Un livre qui révèle tout le savoir-faire et toute la tradition de ce breuvage ancestral !

Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

REF :
12289

Editions Prisma

19,5 cm x 23,5 cm - 352 pages

LABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Whiskies du monde

BEST-SELLER

Un livre à consommer sans modération !

Prenez la route du whisky : de l'Écosse aux États-Unis, en passant par le Japon, aucun terroir n'est oublié ! Comment se fabrique le whisky ? Quels sont les différents types ? Comment bien le déguster ? Toutes les questions trouvent leur réponse dans ce livre très complet avec :

- des cartes pour parcourir les routes du whisky,
- les plus grandes distilleries et leurs secrets de fabrication,
- les visuels de plus de 700 références, répertoriées et commentées,
- de nombreux et instructifs commentaires de dégustation.

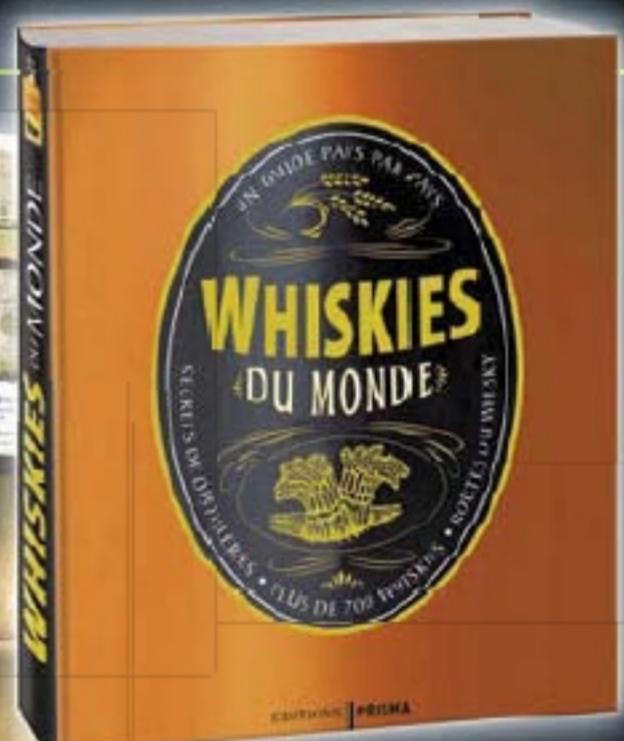
Partez pour un voyage inédit parmi les meilleurs whiskies du monde !

Editions Prisma

19,5 cm x 23,5 cm - 354 pages

REF :
11912

LABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

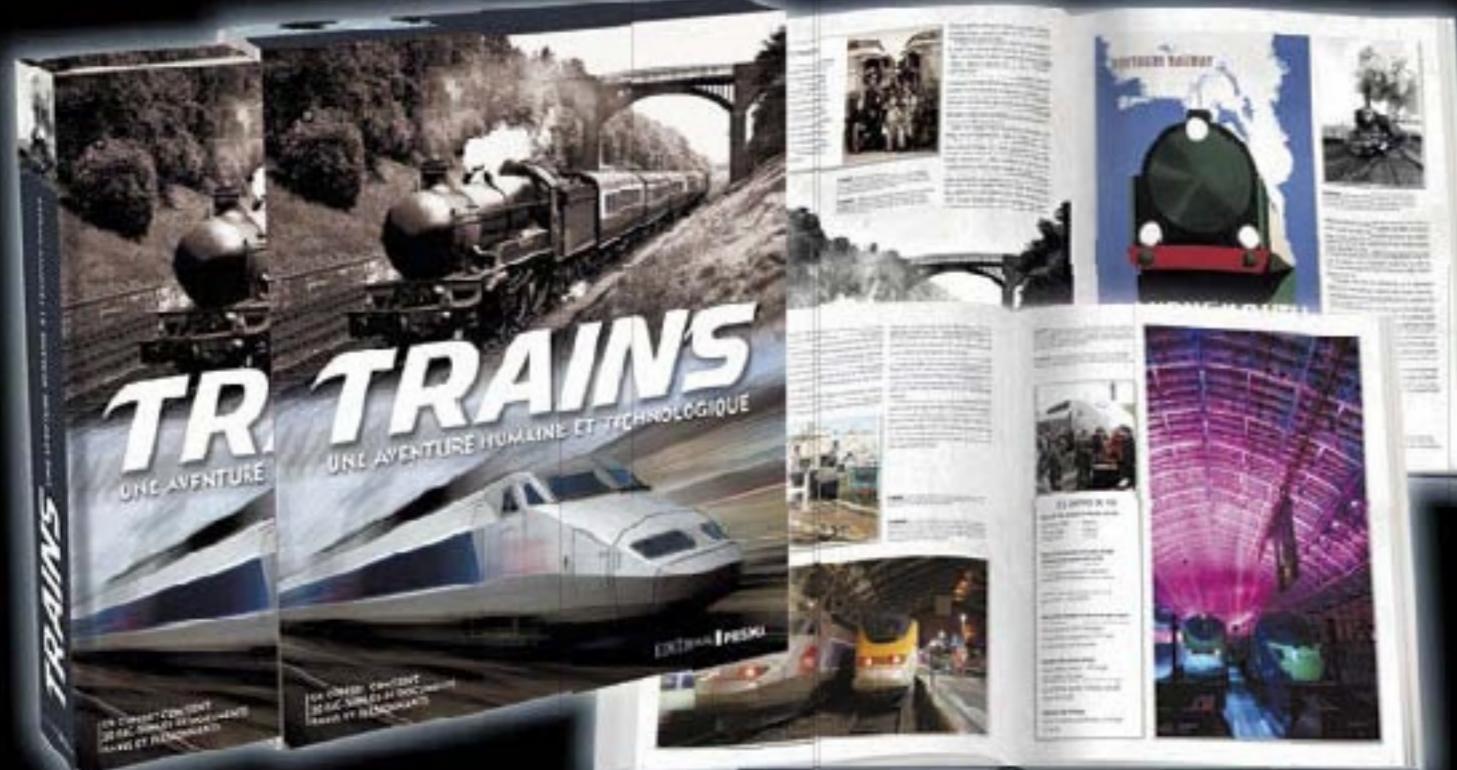


Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

Coffret Trains

NOUVEAUTÉ



Une aventure humaine et technologique

Voici l'histoire d'une merveilleuse machine qui a changé la face du monde. Des origines du rail, aux trains électriques en passant par le TGV d'aujourd'hui, ce coffret richement documenté vous emmènera à la découverte du monde fascinant des trains. 20 fac-similés de documents d'époque vous font pénétrer dans cet univers : certificats de contrôle technique de 1863, articles sur l'Orient-Express... Plongez au cœur de cette invention majeure qui a toujours passionné les hommes à travers les siècles !

28,3 x 24,5 cm - 96 pages

Prix non-abonnés : 35 €

REF :
12260

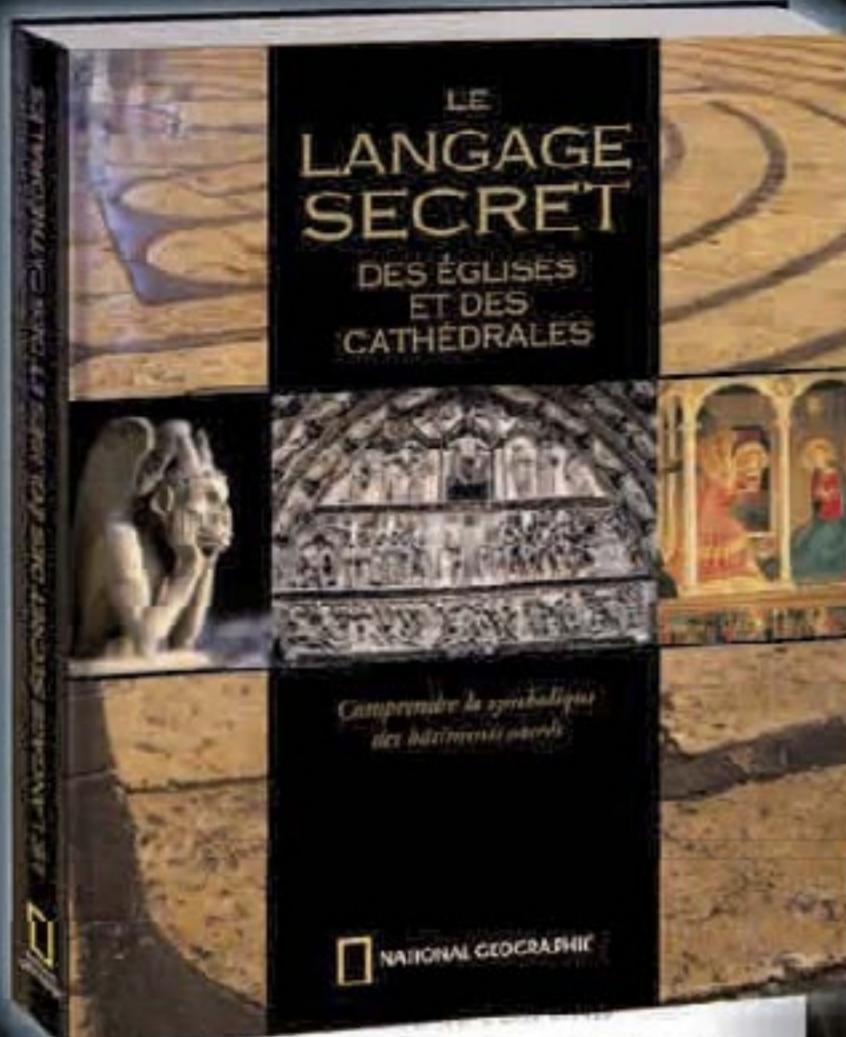
Prix abonnés : 33,25 €*

SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS
POUR NOS ABONNÉS

Le langage secret des églises et des cathédrales

NOUVEAUTÉ



Décodez les mystères de l'art sacré

Ce livre offre des clés pour apprécier à leur juste valeur l'architecture, l'agencement et la décoration des lieux de culte chrétiens, et mettre en lumière leur signification sacrée.

Ce beau livre vous invite à :

- déchiffrer le symbolisme utilisé dans les églises et les cathédrales pour exprimer les différents aspects de la foi,
- découvrir le sens sacré de la structure, du mobilier et de la décoration des lieux de culte chrétiens,
- explorer les édifices emblématiques du christianisme : Notre-Dame de Paris, Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul à Londres, la Sagrada Família à Barcelone...

Un ouvrage passionnant pour les amoureux d'Art et d'Histoire !

Format : 24 x 30,6 cm
224 pages



Prix non-abonnés : 35 €

Prix abonnés : 33,30 €*

REF :
12256



COMMANDÉZ-LES DÈS AUJOURD'HUI

à découper ou à photocopier et à retourner à : Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande 49 € (1 an/12 n°s).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonné.

- Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.
- Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Les 3 derniers chiffres
figurant au verso de votre carte
(afin de sécuriser votre paiement).

Signature : _____

Mes coordonnées : M. Mme Mlle

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

GHI0512V

Pour 5 € de plus, je reçois un CD-Rom quiz (réf.10477)

+ 5 €

Participation forfaitaire port/emballage pour toute commande**

+ 5,95 €

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 n°s)

49 €

*Au-delà de 5 exemplaires, nous consulter
au 0 826 06 21 80 afin d'assurer une livraison
optimale et garantie de votre commande.

TOTAL GÉNÉRAL

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/03/2012. Tarifs étrangers : nous consulter au 0 826 963 964 (0,15 cts/min).
Déai de livraison sous 10 jours ; siège maximum de 6 semaines. Si votre produit vous arrive endommagé ou ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours pour nous le retourner, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA PRESSE de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA PRESSE. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA PRESSE.

La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits.

RÉCITS

2500 ANS D'EXPLORATION



Le lecteur découvrira avec bonheur cette réédition en trois volumes. d'un texte de Jules Verne sur l'histoire de la découverte du monde (publié entre 1870 et 1878). Le premier livre raconte les pérégrinations des premiers aventuriers : Hérodote, «père de l'Histoire», aux confins du monde grec, Christophe Colomb découvrant l'Amérique ou encore Vasco de Gama abordant les Indes par la voie maritime... Au fil de leurs aventures apparaissent des populations fascinantes, mais aussi une faune ou une flore jamais vues à l'époque.

Dans le deuxième volume, le lecteur accompagne les savants-navigateurs

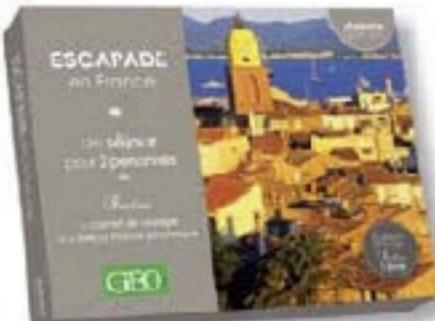
du XVIII^e siècle à l'abordage de terres inconnues : la Mélanésie, les îles Sandwich, Tahiti ou l'île de Pâques... On y revit l'extraordinaire rencontre de Humboldt avec les mangeurs de terre ou celle de Cook avec les anthropophages. Dans le dernier ouvrage apparaissent les voyageurs du XIX^e siècle, qui explorent de nouvelles contrées en s'appuyant sur les innovations scientifiques. Des récits palpitants, soulignant, une fois de plus, la modernité et la curiosité de l'auteur du «Tour du monde en 80 jours».

«A la découverte de la Terre», de Jules Verne, éditions Prisma/GEO, 336 pages, 19,95 € par volume. Disponibles en librairie.

COFFRET CADEAU

Douce France...

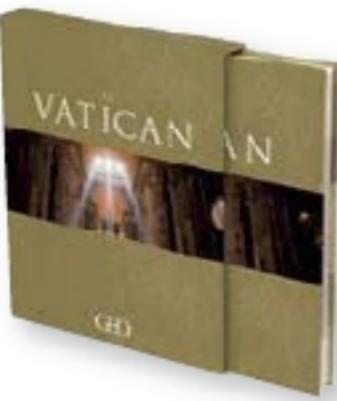
Escapade en France» est un cadeau idéal pour passer une nuit au cœur des plus beaux villages de l'Hexagone. GEO et Dakota Box ont sélectionné pour vous 157 établissements de charme. En prime : «La France pittoresque», un livre de 160 pages illustré de superbes photographies sur les richesses de nos terroirs, et un carnet de voyage. D'autres coffrets, tout aussi séduisants, sont à découvrir sur le site www.dakotabox.fr : «Séjour Gourmet», «Séjour Authentique et Gourmand» ou «Séjour en Europe».



Coffret cadeau «Escapade en France», Incluant un chèque cadeau pour une nuit avec petit déjeuner pour deux personnes, un livre et un carnet de voyage, GEO/Dakota Box, 89,90€.

ARTS

Les trésors du Vatican



A travers 1000 photos, ce beau livre nous plonge dans le quotidien de ceux qui œuvrent à la bonne marche de la cité. Il nous dévoile aussi le fantastique patrimoine de ce micro-Etat. Le Vatican réunit en effet les œuvres des plus grands artistes, comme Michel-Ange, Raphaël ou le Bernin, et possède une riche architecture, de la basilique Saint-Pierre à la chapelle Sixtine... Il recèle enfin des trésors liturgiques réunis au fil des siècles par la papauté.

«Le Vatican», éditions Prisma/GEO, 320 pages, 49,90€. Disponible en librairie.

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29€. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048. E-mail : aboservice@gyy.de

Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@gyy.es

Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072)

et Jean-Christophe Servant (6055)

Secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Maquette : Daniel Musch (6173), chef de studio,

Béatrice Gaulier (5943), rééditrice graphiste

Service photo : Agnès Dessuant (6021), chef de service, Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Vincent Borel, Clémie Devoucoux (rééditrice-graphiste), Catherine Guigou, Cyril Guinet, Valérie Kubiak, Patricia Lavaquerie (chef de studio), Claire Leccœuvre, Jean-Louis Marzorati, Jean-Baptiste Michel, Valérie Malek et Geneviève Margair (secrétaires de rédaction), Djima Mérah (rééditrice-graphiste), Sophie Pauchet (cartographe), Christiane Rancé.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brottons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine mensuel édité par

P GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Boehly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurore Domont (6505).

Directrice commerciale adjointe : Chantal Follain de Saint Salvy (6448).

Directrice de publicité : Virginie de Berneude (6452).

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Sophie Magnillat (6459).

Responsable Back Office : Céline Baude (6467).

Responsable Exécution : Paqui Lorenzo (6493).

Directeur du marketing publicitaire

et des études éditoriales : Nicolas Cour (5323).

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (5677).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Photogravure : Quart de Pouce, une division de

Made for Com, 5, rue Olof-Palme 92110 Clichy.

Imprimé en Allemagne : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.

© Prisma Média 2012. Dépôt légal : mai 2012.

Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

Voir



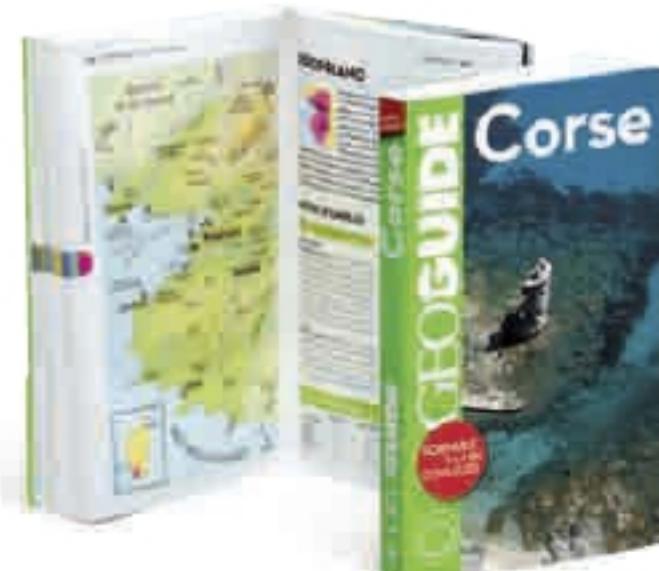
Vivre

GEOGUIDE / PRATIQUE / CULTUREL / ESSENTIEL

ALLEZ PLUS LOIN avec les nouveaux GEOGuide. Des guides tout en couleurs pour tout VOIR d'un pays ou d'une ville. Des adresses et des conseils précieux pour y VIVRE pleinement. 52 destinations en France, en Europe et dans le monde pour aller toujours plus loin. De 9€ à 17,50€.

www.geo-guide.fr

guides
Gallimard



LIVE
IN
ITALIAN*



NW MEA, SAS au capital de 26 740 940 EUR - 92 130 Issy-les-Moulineaux - RCS Nanterre 479 463 044. *Vivre à l'italienne

Elliott Erwitt

FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel

